



*Le commerce des
porcelaines chinoises
dans le Haut-Languedoc
au XVIIIe siècle*

*De Canton à Toulouse :
réseau marchand et goût pour l'exotisme*

Volume I

Page de garde : Détail d'un motif de la "casa do fresco", porcelaine, fin de la dynastie Ming ou début de la dynastie Qing, XVII^e- XVIII^e siècle, Palais de Fronteira, Lisbonne.

Le commerce des porcelaines chinoises dans le Haut-Languedoc au XVIII^e siècle

De Canton à Toulouse : réseau marchand et goût pour l'exotisme

Mémoire de Master II Recherche en histoire de l'art moderne et
contemporain

Sous la direction de

Sophie Duhem maître de conférence en histoire de l'art
moderne

2014-2015

Volume I



Université
de Toulouse

Sommaire

Sommaire	3
Remerciements	4
Table des abréviations.....	6
Avant-propos.....	7
INTRODUCTION :	9
PARTIE I : La porcelaine de Chine : connaissances, échanges et consommations.....	17
PARTIE II : De la mer de Chine au Languedoc : commande, achat, transport des porcelaines chinoises.....	56
PARTIE III : La place de la porcelaine de Chine dans la vie domestique toulousaine au XVIII ^e siècle.....	96
CONCLUSION :	129
Table des matières.....	132

Remerciements

À ma directrice de recherche Sophie Duhem. À cette personne rare et précieuse, j'adresse mes plus profonds remerciements. Pour ce qu'elle a donné, cette incroyable énergie et son dévouement que chacun auprès d'elle lui connaît. Pour son enseignement inépuisable, nos conversations et bien sûr pour sa bienveillance, pleine de sagesse.

À ma mère, pour son soutien inconsidéré et pour ne jamais avoir douté de mes passions ni de mes trajectoires pour les mettre œuvre. À mes amis, et tout particulièrement à R. et C. pour leur amour de l'art.

Toute ma gratitude à mon équipe de correcteurs et de relecteurs, Ma mère, Didier, Solène, Juliette et puis Cécile.

J'adresse de très sincères remerciements à Guy Ahlsell de Toulza pour toute son aide. Je salue également ici la passion de cet homme pour l'histoire de l'art. Elle est à l'image de tous ces amateurs, bénévoles, professionnels et universitaires que j'ai eu l'occasion de rencontrer durant ces deux années recherche. Par leur sensibilité, ils œuvrent chaque jour à protéger, étudier et promouvoir notre patrimoine, notre l'histoire de l'art, notre héritage. C'est pour cela que je tenais à n'oublier aucune de ces personnes.

À tous ceux qui ont rendu possible l'élaboration de ce mémoire :

M. Philippe Macia adjoint au patrimoine au musée des Beaux-Arts de Béziers, **Mme Marie-Pierre Chaumet** conservatrice au musée Paul-Dupuy de Toulouse, **Mme Aude Barthélemy**, au musée George Labit de Toulouse, **M. Maël Bellec**, conservateur du patrimoine, cabinet d'arts graphiques et archéologie chinoise du musée Cernuschi, **Mme Hélène Chaullet**, responsable des Études documentaires (Chine) du musée Cernuschi, **M. Samuel Vannier**, archiviste aux archives du canal du Midi, **M. Jérôme Kerambloch**, assistant de conservation du musée du Vieux-Toulouse, **M. Bertrand Ducourau**, conservateur du musée d'Art et d'Histoire de la ville de Narbonne. **M. Artus Siffre**, potier en faïencerie de Montpellier, **M. Michel Kaufmann** archiviste à la CCI de Montpellier, **M. Christian Oyharcabal** archiviste à la CCI de Nîmes, **Mme Nicole Andrieu** Conservatrice des antiquités et objets d'art de la Haute-Garonne, **M. Frédéric Candelon**, doctorant à l'Université Bordeaux Montaigne, **Mme Flore Césaire** docteur en histoire de l'art à l'Université Montpellier Paul Valéry, **Mme Danielle Contestin-Subra** doctorante à l'Université Montpellier Paul Valéry **M. Alexandre Jury**, bibliothécaire à la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Toulouse, **Mme Valérie Dumoulin**, bibliothécaire à la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Toulouse, **Mme Catherine Peoc'h**, bibliothécaire à la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Toulouse, **Mme Isabelle Groux de Mieri** du département des Arts Décoratifs du Musée Fabre, **Mme Danièle Haas** documentaliste pour le musée Fabre de Montpellier, **Mme Anne Perrin-Khelissa** Maître de conférences en histoire de l'art moderne, **Mme Blandine Dubois**, à la gestion de la politique documentaire et des archives de la DRAC Midi-Pyrénées, **Dominique Watin-Grandchamp** en charge du recensement et de la protection des monuments historiques à la DRAC Midi-Pyrénées, **Jean Catalo**, Ingénieur d'étude à l'Inrap et Archéologue, **Anne Anne**, Responsable du pôle documentaire du Museum de Toulouse, **Leila Ezekpo** Assistante de conservation du patrimoine et des bibliothèques au service de l'inventaire de la région Midi-Pyrénées, **Guy Bastide** de la Mairie de la Ville de Mèze, **Florence Richez** du Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines de la sous-direction de l'archéologie, **Marie Lakermance** de la bibliothèque Bernard Liou du DRASSM, **Marc Comelongue**, chargé de mission de la carte archéologique de Toulouse : Urban-Hist.

Table des abréviations

- A.D.H.G : Archives Départementales de la Haute-Garonne
A.S.H.D.L : Association des Amis du Service Historique de la Défense de Lorient.
B.C.M : Bourse Commune des Marchands
B.C.M.T : Bourse Commune des Marchands de Toulouse
B.N.F : Bibliothèque Nationale de France
C.C.I : Chambre de Commerce et de l'Industrie
C.I.O : Compagnie des Indes Orientales
D.R.A.S.S.M : Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines
E.IC : East India Compagny
R.M.N : Réunion des Musées Nationaux
S.H.D : Service Historique de la Défense
V.O.C : Vereenigde Oostindische Compagnie

Avant-propos

Étudier le commerce de la porcelaine de Chine en Languedoc au XVIII^e siècle, était-ce un pari risqué ? C'était avant tout un coup de dés, lancé sur deux années de recherche et qui aboutit aujourd'hui à la rédaction de ce mémoire. S'il est admis par les spécialistes qu'il y eut un réel commerce de porcelaine de Chine durant ce siècle, et que le goût pour les chinoiseries resta vivace durant tout le XVIII^e siècle, la concomitance entre ces deux phénomènes reste dans la région toulousaine absolument vierge d'étude.

L'élaboration de ce sujet a été une aventure à la fois complexe et merveilleuse. Difficile, par la nature même de la thématique qui ne pouvait se construire qu'au croisement de plusieurs disciplines. L'approche historique du commerce, le regard de l'histoire de l'art sur diverses questions : les collectionneurs ou la réception des motifs, pour se limiter à celles-ci. Le sujet demandait également une approche sociologique : la place des objets de porcelaine dans les appartements et la vie domestique, dans les usages, et l'identification des groupes de la société qui possédaient de la porcelaine de Chine.

Ce sujet me poussa à examiner de nombreuses hypothèses et pistes de recherches qu'à ce jour, seule une longue étude pourrait éclaircir. La frustration de ne pas être parvenu à identifier les différents réseaux de distribution de la porcelaine de Chine en Languedoc, ne gâche pas pour autant toute la joie que j'ai pu avoir à rencontrer de nombreux professionnels et amateurs d'art. Ces acteurs du patrimoine se sont avérés être des personnes précieuses. Leur amour de l'art et leur passion pour notre patrimoine a fait de ces rencontres des moments forts qui ont largement participé à mon enrichissement personnel.

Ce travail de recherche n'est pas pour moi l'aboutissement mais réellement un point de départ. Dans le long processus de l'apprentissage, je ne peux concevoir de point final à un discours, qu'au seul instant où il est transmis à autrui. Telle une source orale, notre savoir ne peut exister s'il n'est pas diffusé et communiqué au plus grand nombre. Voilà pourquoi j'espère que ce travail saura susciter l'intérêt du lecteur.

Cette prise de conscience et cet engagement sont à mes yeux une nécessité. J'ai en effet la perception qu'au sein de notre discipline l'histoire de l'art, la connaissance est une force, sous-jacente, qui peut mobiliser chacun de nous dans la protection de notre héritage. Le mépris, autant que l'ignorance qu'il engendre, sont dans nos sociétés et notre monde des armes de destruction qui s'abattent sur l'ensemble du patrimoine mondial. Parce qu'il peut changer notre regard et apporter une vision plus juste et plus sensible de la réalité, je sais à présent que le savoir est une lumière qui éclaire les hommes dans la nuit.

Ces cinq dernières années de ma vie d'étudiant, consacrées à l'étude de l'histoire de l'art, et ces deux dernières années à rédiger ce mémoire, je les signe par cette réflexion. Je place un point d'honneur à vous faire part de tout le bonheur et de la chance que j'ai eu de recevoir cet enseignement à l'Université.

Introduction

« Celui qui commande la mer commande le commerce ; celui qui commande le commerce commande la richesse du monde, et par conséquent le monde lui-même. »¹ Ces quelques mots du poète et explorateur britannique Sir Walter Raleigh (1554-1618) viennent mettre en lumière le fait que dès le XVI^e siècle, le commerce en général, ou maritime en particulier, tenait une place majeure. Elle l'était déjà aux époques antérieures comme l'ont montré les dernières recherches². En Occident, les réseaux commerciaux se développèrent et de nouvelles routes maritimes s'ouvrirent au XVIII^e siècle, le monde entier fut ainsi interconnecté par l'économie. Cette recherche de Master 2, intitulée *Le commerce des porcelaines chinoises au XVIII^e siècle en Haut-Languedoc : De Canton à Toulouse, réseau marchand et goût pour l'exotisme* a pour ambition d'éclairer une petite fraction de ce commerce global. Nous répondrons à diverses questions qui concerneront autant la circulation des objets d'art, de luxe et des objets exotiques que les attentes des consommateurs, leurs goûts et leurs envies. Le motif de « saule », illustré par un fragment de porcelaine sur la couverture de ce mémoire, est à l'image du goût pour les arts chinois. Un attrait qui, tout comme ce décor de « saule », se retrouvera de façon régulière et continue sur la porcelaine au XVII^e siècle, sur de la faïence au XIX^e siècle et sur des coques de téléphones portables au XXI^e siècle.³ Ce décor démontre à lui seul la longévité du goût occidental pour l'exotisme chinois.

La Chine, rêvée et fantasmée, pays du « bout du monde » pour les Européens, sera durant longtemps perçue comme une région mystérieuse. Ce pays trouve dans l'imaginaire occidental son premier écho dans les récits merveilleux de Marco Polo (1254-1324). Ce marchand vénitien a, au XIII^e siècle parcouru la route de la Soie jusqu'à la Chine. Parmi ses fascinantes aventures anecdotiques et curieuses, il est le premier à introduire en Europe la connaissance d'une matière étrange que l'auteur nommera lui-même "porcella". La

1 Sir Walter Raleigh, célèbre explorateur britannique du XVI^e siècle - See more at: <http://info.arte.tv/fr/qui-controle-la-mer-le-documentaire#sthash.dAxt3YUD.rIcJ8orU.dpuf>

2 Gérard Le Boédec (dir.), *L'Asie, la mer, le monde. Au temps des compagnies des Indes*, PUR, Rennes, 2014.

3 Voir volume II, illustration n°31, p.62

recherche étymologique de ce terme conduit à un code maritime du XII^e siècle.⁴ Celui-ci désignait par ce mot un petit coquillage.⁵ Pour qualifier et décrire cette matière alors nouvelle, Marco Polo la compara également à la coquille d'un mollusque dont les caractéristiques plastiques, telle que la brillance ou encore son aspect poli, allaient la rendre célèbre et collectionnée au sein des cabinets de curiosités. Ses propriétés auraient parfois même fait d'elle un objet de luxe, servant à la fois de coupe ou bien de vase⁶. Mais que pouvait-être cette matière ?

Avant que les Européens ne la connaissent vraiment, il leur faudra attendre le XVI^e siècle et la découverte, par les premiers voyages des marchands et explorateurs portugais, des côtes de la Chine.⁷ C'est à cette époque que le terme de "porcella" trouve le sens que nous lui donnons aujourd'hui, celui de « porcelaine ». Le glissement linguistique, de "porcella" à "porcelena" en portugais, et plus troublant encore le terme "china" en langue anglaise, qui qualifie aujourd'hui autant le pays "Chine" que la "porcelaine" elle-même, montre la nécessité qu'ont ressentie les hommes à un moment donné de disposer d'un nouveau mot pour qualifier une matière devenue connue de tous. Si nous ne pouvons poursuivre en détail cette analyse étymologique du mot porcelaine, nous précisons que la terminologie est d'une grande richesse, complexe et diverse et témoigne de son ancrage dans le temps et dans une multitude de langues différentes.

C'est en effet à partir du XVII^e siècle, et plus particulièrement au XVIII^e siècle, que la porcelaine va progressivement s'introduire dans les intérieurs et dans la vie domestique des élites sociales européennes. Durant la même période se développa également en Europe la technique de la faïence. En imitant la matière blanche vitrifiée de la porcelaine, elle fut un support supplémentaire à l'introduction des « motifs chinois » que l'on retrouve sur beaucoup d'objets européens relevant d'un style ou d'un décor imitant ou se

4 Nancy Balard, sous la dir de Patrick Doan, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, Thèse, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012

5 Nancy Balard, *Ibidem*, Op.cit., p220.

6 Hélène CHOLLET, « La porcelaine de Jingdezhen, origines et évolution historique », p. 1 dans *La splendeur du feu, Chefs d'œuvre de la porcelaine chinoise de Jingdezhen du XII^e au XVIII^e siècle*, 2^e éd. Éditions You Feng, Paris, 2006.

7 *Du Tage à la mer de Chine : une épopée portugaise*. Palacio nacional de Queluz, 9mars30avril 1992, Musée national des arts asiatiques-Guimet, Paris, 19mai-31août 1992, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, 214p.



Illustration 1: Jacques Linard (1597-1645), *Fleurs au bol chinois*, milieu XVII^e siècle, huile sur toile, 52.6 X 66cm, Madrid, Musée Thyssen Bornemisza, INV.Nr.223 (1970.18).

rapprochant du goût chinois. L'avènement de la matière blanche vitrifiée, qu'elle soit tout autant porcelaine que faïence, est particulièrement visible dans les représentations de natures mortes des peintres hollandais et français du XVII^e et du XVIII^e siècle. L'artiste français François Boucher (1703-1770) a par exemple introduit ces motifs dans quelques peintures comme *Le Déjeuner*, (illustration n°32 volume II) ou bien *Dame attachant sa jarrettière et sa*

servante, (illustration n°33 volume II), détails que l'on retrouve également chez Jacques Linard (1597-1645), par exemple dans *Fleurs au bol chinois* (illustration n°1). Ces exemples rendent compte de l'existence de ce type d'objets dans les intérieurs européens. Mais dans quelle mesure la porcelaine de Chine était-elle présente dans la région de Toulouse au XVIII^e siècle, c'est la question à laquelle nous avons voulu répondre.

Notre cadre chronologique est celui du XVIII^e siècle ce qui donne l'opportunité de cerner la progression du goût pour la porcelaine et le motif chinois. Nous aborderons néanmoins quelques exemples hors de ce cadre. Notre aire d'étude se limitera à la région languedocienne au XVIII^e siècle. Toutefois, étant limité à deux années d'études, nous avons restreint cette zone géographique à Toulouse et à sa région, c'est-à-dire le Haut-Languedoc. Pour pouvoir établir quelques comparaisons, nous mentionnerons à plusieurs reprises des exemples issus de la région de Montpellier, laquelle appartenait au XVIII^e siècle au Bas-Languedoc.

La découverte européenne du procédé de fabrication de la porcelaine au tout début du XVIII^e siècle, que nous pourrions qualifier de « tardive » au regard de l'apparition de la

porcelaine en Chine au X^e siècle⁸, fut précédée de plusieurs tentatives d'imitation et fut nimbée pendant longtemps d'une aura de mystère. La terminologie utilisée, très riche, rend compte de variantes nombreuses. En effet, Porcelaine de « *Nankin* », porcelaine de « *Canton* », porcelaine façon « *Lachine* », porcelaine de la « *Compagnie des Indes* », porcelaine « *bleu et blanc* », porcelaine « *Chine de commande* » ou autre « *lachine* »⁹ témoignent des difficultés des contemporains à qualifier et comprendre l'origine de ces porcelaines, qui rappelons-le, venaient du bout du monde. Nous examinerons donc cette question en première partie : *La porcelaine de Chine : connaissances, échanges et consommations*. Nous aborderons cette problématique au travers des sources imprimées. Elles sont nombreuses et concernent notamment des écrits des jésuites, des récits de voyages et des textes scientifiques. Par ailleurs, cette partie s'intéressera à la réception des objets chinois et notamment au goût de la société pour les produits de luxe au XVIII^e siècle. Ce dernier a constitué à l'évidence un terreau favorable à l'arrivée des objets chinois. Nous verrons ainsi que le XVIII^e siècle a vu la transformation des usages et des formes des objets domestiques et qu'il connut une transition vers une société de loisir, de plaisir et de dépense. Cette consommation nouvelle est d'ailleurs à mettre en perspective avec l'apparition et la démocratisation constante de nouveaux produits exotiques. Thé, tabac, opium devaient s'accompagner de nouvelles façons de vivre et de consommer. La porcelaine de Chine a sans doute joué un rôle capital dans ce processus et nous étudierons sa place dans la vie toulousaine de l'époque sur la base des sources manuscrites et notamment des documents d'archives.

Si les chinoiseries étaient regardées au XVIII^e siècle comme des curiosités, elles le furent autant les siècles suivants et jusqu'à nos jours. L'introduction du catalogue *Pagodes et Dragons* débute par une question ouverte : étudier les chinoiseries, "une plaisanterie"¹⁰ ?

8 D'autres auteurs situent avant cette date l'apparition de la porcelaine. Dans le cadre de ce mémoire nous retiendrons la date la plus répandue qui est celle du X^e siècle. Michael TITE et Nigel WOOD, « The technological Relationship between Islamic and Chinese glazed Ceramics prior to 16th Century AD », p. 32 dans TAOCI, *Revue annuelle de la Société française d'Étude de la Céramique orientale : Chine – Méditerranée, Routes et échanges de la céramique avant le XVI^e siècle*, N°4, Éditions Findakly, Paris, décembre 2005.

9 D'après l'ensemble des termes croisés après cette première année de master.

10 *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, [exposition], Musée Cernuschi, Musée des Arts de l'Asie de la Ville de Paris, 24 février-17 juin 2007, Paris, Paris musées, 2007, 295p, p.9.

C'est dire la nécessité qu'il y a à justifier et crédibiliser ce sujet dans un cadre scientifique, tant la porcelaine est assimilée à un objet de curiosité marginalisé au sein des études. Ce regard est peut être à l'origine du peu d'attention portée par l'histoire de l'art français à ce sujet. Car finalement, comme nous le constaterons après l'examen attentif de l'historiographie, il y a peu de publications sur le motif chinois ou la porcelaine de Chine. Cette dernière est très largement oubliée des études, tout comme des vitrines des musées, faute de place ou d'intérêt. L'étude des porcelaines de Chine commence en France au XVIII^e siècle par une approche scientifique. Les premières réflexions françaises sur la porcelaine avaient pour ambition d'en comprendre la fabrication. C'est au début du XX^e siècle que les chercheurs français ont abordé de nouvelles problématiques. Ces dernières portaient sur le goût pour les arts de Chine en Europe. Henri Cordier (1849-1925), désigné comme orientaliste, est l'un des premiers en France à avoir publié un livre sur les arts de Chine au XVIII^e siècle. Son ouvrage imprimé en 1910 et intitulé *La Chine en France au XVIII^e siècle* marque les débuts de la recherche.¹¹ Les spécialistes de cette période se sont avant tout intéressés à la porcelaine même, notamment les chercheurs anglo-saxons comme ce fut notamment le cas de l'historienne de l'art Daisy Lion-Goldschmidt (1903-1998) qui est l'auteur d'une somme sur la fabrication de la porcelaine chinoise.¹²

C'est à la fin du XX^e siècle, et l'ouverture en 1978 de la Chine communiste au monde, que de nouveaux regards et partenariats furent lancés. En ce sens, l'exposition du musée Guimet de 1988 s'intitulant « Le jardin des porcelaines » marqua un tournant.¹³ Jean-Paul Desroches, commissaire de l'exposition, souligne dans la préface du catalogue tout l'intérêt qu'il y a à regarder avec attention « des pièces qui dorment ça et là hors des sentiers battus de la culture ». ¹⁴ Cette période marque le commencement d'une approche du

11 Henri Cordier, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris, H. Laurens, 1910, 138p.

12 Desroches Jean-Paul. Daisy Lion-Goldschmidt (1903-1998). dans: *Arts asiatiques*. Tome 55, 2000. pp. 161-162. URL : [/web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_2000_num_55_1_1453](http://web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_2000_num_55_1_1453), Consulté le 29 août 2015

13 *Le Jardin des porcelaines*, Musée Guimet : Paris, 5 novembre 1987-15 février 1988, Hôtel Pincé, Musée Turpin de Pincé, Angers, : 1er mars-30 avril 1988, catalogue réalisé par Jean-Paul Desroches, Paris, Réunion des musées nationaux, 1987, 150 p.

14 Jean-Paul Desroches (dir), *Le Jardin des porcelaines*, Paris, Musée Guimet ; du 5 novembre 1987 au 15 février 1988, Angers, Musée Turpin de Pincé, du 1er mars au 30 avril 1988, Paris, Réunion des musées nationaux, 1987, 150p, p: 15.

sujet à l'échelle internationale. C'est un phénomène qui se cristallisera par la coopération et l'organisation d'expositions internationales, comme la manifestation « Du Tage à la mer de Chine », présentée à Lisbonne et à Paris en 1992. Sa réalisation s'explique en partie par la volonté politique de légitimer la place et le rôle du Portugal au sein de la construction de la Communauté Européenne.¹⁵ Cette utilisation habile et politique de la porcelaine de Chine s'est d'ailleurs concrétisée en 2014 lors de l'exposition « La Chine à Versailles ».¹⁶ Événement qui est à mettre en parallèle avec l'actuel développement des relations diplomatiques et commerciales entre la Chine et la France. Cet intérêt pour l'Empire du milieu est nettement perceptible en histoire de l'art depuis les années 2000. Il faut souligner la place importante des travaux des universitaires anglo-saxons. Ces derniers ont su développer de nouvelles problématiques : le commerce du luxe et des produits exotiques, en somme, l'étude de l'émergence de la culture matérielle dans les sociétés d'Europe du nord, et plus largement au sein d'un espace mondialisé.¹⁷ La porcelaine de Chine fut étudiée comme un des maillons du commerce international. En France, ce travail s'appuie sur les recherches d'historiens tels que Philippe Haudrère ou Gérard Le Bouédec qui ont consacré leurs recherches à l'étude du commerce des Compagnies des Indes françaises.¹⁸ Cette base a ensuite permis à des historiens de l'art tel que Stéphane Castelluccio ou Thibaut Wolvesperges de s'intéresser au goût et aux attentes des consommateurs d'objets chinois du XVIII^e siècle.¹⁹ Notre sujet d'étude, portant sur le commerce de la porcelaine de Chine dans le Haut-Languedoc à cette période, s'inscrit pleinement dans cette évolution de la recherche. Par ailleurs, la question du goût pour la Chine est dans la région toulousaine encore mal connue : très peu de publications ou d'expositions s'intéressent à ce sujet. Cet

15 Le Portugal entra dans la Communauté Economique Européenne (CEE) dès 1986. Le pays entama en 1992 sa première présidence du Conseil de l'Union Européenne.

16 *La Chine à Versailles : art et diplomatie au XVIII^e siècle* : [exposition, château de Versailles, 27 mai-26 octobre 2014] -- [organisée par l'Établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles] -- sous la direction de Marie-Laure de Rochebrune, [commissariat scientifique] ; [assistée d'Anne-Cécile Sourisseau et de Vincent Bastien] ; [catalogue par Vincent Bastien, Jérémie Benoît, Stéphane Castelluccio, et al.] , Paris , Somogy Éditions d'art ; Versailles , Château de Versailles, 2014, 279 p.

17 Timothy Brook, *Le chapeau de Vermeer : le XVII^e à l'aube de la mondialisation*, Paris, Ed Payot, 2009, 299 p. ; Maxine Berg, « Le commerce britannique avec l'Asie : historiographie et culture matérielle » dans *L'Asie, la mer, le monde... Op. cit.*, p. 73 sq.

18 Philippe Haudrère et Gérard Le Bouédec ; avec la participation de Louis Mézi, *Les compagnies des Indes*, Rennes , Ed. Ouest-France, 2010, 143p.

19 Stéphane Castelluccio, préface Jean-Paul Desroches, *Le goût pour les porcelaine de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles*, éd Monelle Hayot, imp 2003, 223p. & Thomas Bayet, Claire Dumortier et Patrick Habets ; préface de Thibaut Wolvesperges, *Porcelaine de Tournai : Chine et chinoiserie*, Bruxelles , Racine, 2009, 197p.

ensemble de problématiques que nous allons explorer dans le mémoire, et qui tourne autour des questions de goût, de possession matérielle ou de réseau marchand, a pour le Haut-Languedoc un caractère totalement inédit.

L'actualité internationale, mise en lumière par la visite commerciale du Président chinois Xi Jinping en France fin mars 2014, met au jour un versant d'une histoire commune entre la Chine et la France. Un article publié dans le Huffington Post²⁰ par Jean-François Dufour (directeur de la société de conseil stratégique DCA Chine-Analyse), souligne le geste diplomatique du Président François Hollande : en effet, Le Président français a offert à son homologue chinois un vase en porcelaine de Sèvres. J.-F. Dufour s'interroge sur la symbolique de ce cadeau diplomatique, proposant de le regarder comme une allégorie des relations et de l'espionnage économique entre les deux nations. Nous consacrerons ainsi notre seconde partie : *De la mer de Chine au Languedoc : achat, commande et transport* aux relations commerciales. Nous examinerons les réseaux commerciaux à l'échelle mondiale tout comme locale. Nous aborderons notamment les différents circuits de distribution qui pouvaient exister dans la région toulousaine et nous proposerons des hypothèses pour expliquer les ventes de porcelaines de Chine à Toulouse et aux alentours au XVIII^e siècle. Pour répondre à ces questions nous présenterons des travaux inédits qui reposent sur un dépouillement de plusieurs sources d'archives : Bourse Commune des Marchands de Toulouse, Canal du Midi, Inventaires Révolutionnaires de Toulouse et Archives en ligne de la seconde Compagnie des Indes Orientales du port de Lorient. Une recherche de longue haleine, que nous n'avons pas pu mener dans le cadre du Master, permettrait d'explorer d'autres documents, notamment les inventaires après décès.

Objet de luxe, présente dans les palais européens, admirée et collectionnée par les souverains, la porcelaine de Chine était-elle un objet de la vie de tous les jours ? En effet, à travers ces curiosités s'exprimaient la découverte de nouvelles terres, le goût pour l'exotisme et ses « fruits ». Ces nouveaux produits, importés, modifièrent les coutumes et la vision du monde. La société du XVIII^e siècle voulait recevoir, partager, communiquer, à

²⁰ Porcelaine de Sèvres offerte à Xi Jinping: un message subtil ou une bourde monumentale?, Jean-François Dufour, le 28/03/2014 The Huffington Post, URL http://www.huffingtonpost.fr/jean-francois-dufour/porcelainede-sevres-offerte-a-xi-jinping-un-message-subtil-ou-une-bourde-monumentale_b_5049503.html

l'image des salons intellectuels où s'échangeaient connaissances et idées, d'un nouveau monde interconnecté par l'économie. Si les œuvres picturales documentent la place des porcelaines de Chine dans les intérieurs domestiques, qu'en était-il réellement à Toulouse, comment étaient-elles exposées et utilisées ? À quels groupes sociaux appartenaient ceux qui les possédaient ? Étaient-elles rares et précieuses, ou bien répandues ? Autrement dit, quelle importance et quel(s) regard(s) portait-on sur elles ? Notre approche questionnera à la fois la place des objets, l'appartenance sociale des propriétaires ou encore l'analyse de l'image véhiculée par la porcelaine. Dans ce but nous consacrerons notre dernière partie à une réflexion sur la : *La place pour la porcelaine de Chine dans la vie domestique toulousaine du XVIII^e siècle*

PARTIE I : La porcelaine de Chine : connaissances, échanges et consommations

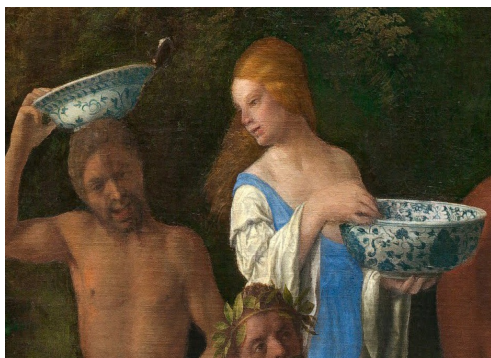


Illustration 2: Giovanni Bellini & Titien, *La Festa degli Dei – Le Festin des Dieux –* (Détail), vers 1514-1529, huile sur toile, H : 170, L : 188 cm, National Gallery of Art ; États-Unis, Washington, INV : 1942.9.1

Lorsque Andrea Mantegna (vers 1431-1506) peint *l'Adoration des Mages*²¹ au tout début du XVI^e siècle, l'un des rois portant une offrande au nouveau-né lui offre l'or, symbole de richesse et de royauté. L'évangile selon Matthieu ne donne pas d'indication quant à la nationalité des rois Mages, mais parle d'Orient pour qualifier leurs origines.²² Le type d'offrandes à l'enfant pourrait donner une vague indication sur l'origine de ces rois Mages. Andrea Mantegna en propose une

pour le roi portant l'or, une des clés de cette image repose dans la tasse qui contient le cadeau. D'un émail bleu et blanc, le décor est de fleurs et de rinceaux, la tasse d'une finesse extrême est vraisemblablement de la porcelaine de Chine. Lorsque Giovanni Bellini (1427-1516) et Titien (1490-1576), contemporains de Mantegna peignaient « *La Festa degli Dei* », *Le Festin des dieux* (voir illustration n°2), en 1514, les vases précieux où s'échangent les aliments ne sont pas d'or ou d'argent mais bien de la porcelaine de Chine, similaire à la tasse tenue par Gaspard dans *l'Adoration des Mages* de Mantegna. Ces deux exemples démontrent que la porcelaine de Chine a pu s'introduire dans deux grands genres de la peinture en Occident que sont la mythologie et le religieux. Comment expliquer la présence de ces objets de Chine, de ces porcelaines au décor « bleu et blanc » ? Si nous reprenons les mots de l'historien Michel Espagne pour définir un « transfert culturel » : « Tout passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre a pour conséquence une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation ».²³ Dans cet échange d'objets avons-nous affaire à un échange culturel ? Autrement dit, les porcelaines de Chine avaient-ils un rôle différent en Europe ? Quels étaient les motivations d'achats et les

21 Voir dans le volume II, illustration n°46, p.71

22 L'Évangile selon Mathieu 2, 1-12

23 Michel Espagne, « *La notion de transfert culturel* », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 08 juillet 2015. URL : <http://rsl.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219

attentes des consommateurs français et toulousains au XVIII^e siècle pour ce type d'objet ? Nous allons dans cette partie nous questionner sur la porcelaine de Chine en Europe, en France et dans la région toulousaine. Quelle connaissance les hommes du XVIII^e siècle en avaient-ils ? Le terme de « transfert culturel » que nous allons définir plus loin dans le texte, est-il applicable à l'exemple de la porcelaine de Chine ? L'objet de porcelaine a-t-il eu une influence sur les habitudes, les façons de vivre de la société française et jusqu'à une diffusion dans la région de Toulouse ?

CHAPITRE I : Du savoir à la découverte de la porcelaine de Chine en Occident

De quelle manière la connaissance et le savoir-faire, indispensables à la réalisation de la porcelaine, ont-ils été transmis à l'Occident et peut-on parler d'un véritable échange culturel ? Dans un essai sur la question de l'Orientalisme – *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, Edward W. Said (1935-2003) part du principe que l'Orient tel que nous l'entendons reste issu de notre imaginaire :

« la géographie de l'esprit entre un Ancien Monde [...] et un endroit totalement nouveau [...] c'est l'oscillation entre eux, leur pouvoir de suggestion, leur capacité à amuser et à embrouiller l'esprit qui nous intéressent. »²⁴

Le « *pouvoir de suggestion* », qui est mis en avant par Edward W. Said, renvoie autant à notre capacité qu'à la force de l'esprit collectif – entendons par là la société – à construire une image artificielle de quelque chose. Ce processus est transposable et comparable à l'orientalisme du XIX^e siècle tout comme dans l'image de la Chine des contemporains du XVIII^e siècle. Ce mécanisme s'est-il appliqué à la porcelaine de Chine au XVIII^e siècle ? Est-il possible qu'à Toulouse une image particulière de la Chine ait été

²⁴ Edward W.Said, *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Points, 2015, 578p., p.116

véhiculée? Dans ce chapitre, nous allons tout d'abord étudier l'évolution de la connaissance des occidentaux sur la porcelaine. Cette partie est capitale pour comprendre l'attrait et la convoitise des européens pour une matière dont ils ne maîtrisaient pas le secret de fabrication. Par la suite, nous étudierons des exemples de réceptions culturelles. Toulouse et sa région en ont-elles été les témoins ? Tout l'intérêt est pour nous de comprendre, au sens large des français, plus précisément des languedociens, quelles pouvaient être leurs attentes face à ces objets chinois. Cette mise en contexte a pour ambition de comprendre les motivations d'achats de ce type d'objet. Nous verrons donc dans un premier temps l'évolution des connaissances de la porcelaine de Chine au niveau européen. Dans un second temps nous nous questionnerons sur la diffusion de ce savoir en France et à Toulouse. Pour finir nous aborderons la découverte et les évolutions des porcelaines en Occident.

A. L'évolution de la connaissance européenne sur la porcelaine de Chine

Marco Polo n'est sans aucun doute pas le premier des occidentaux à avoir vu de ses yeux les porcelaines de Chine. Néanmoins, le célèbre explorateur et marchand vénitien, sera le premier à en donner une description : « *Je vous dirai encore qu'en cette province, en une cité nommée Tingiu²⁵, se font des écuelles et plats de porcelaine* »²⁶. Son récit est intéressant car il ne se contente pas de mentionner cette matière mais explique certains détails :

« elles sont faites d'une espèce de terre que ceux de la cité recueillent sous l'aspect d'une vase ou d'une terre pourrie dont ils font un gros tas, puis la laissent au vent, au soleil, à la pluie, trente et quarante années sans y toucher. Alors la terre ainsi demeurée si

25 "Tingiu": il s'agirait de la ville actuelle de Longquan, célèbre pour ses céladons et dont la technique traditionnelle de cuisson a été inscrite à la liste du patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en 2009. (dans) Marco Polo, *Le devisement du monde ou Le livre des merveilles*, éd La Découverte, p.386

26 *Idem*

longtemps en tas a travaillé de telle manière que les écuelles ont la couleur de l'azur; qu'elles sont très luisantes et belles outre mesure »²⁷.

Dans sa description, nous comprenons que Marco Polo n'a vu qu'une partie de la réalisation de la porcelaine. Pourtant, dans ce texte est déjà établie l'importance d'une terre argileuse particulière. Celle-ci, est peut-être le kaolin ou le pétuntse, terre indispensable à la plasticité et la solidité de la porcelaine. La période de façonnage de l'argile est elle aussi décrite, sauf que la période de repos de la terre semble très exagérée : « *quarante années sans y toucher* ». Un dernier élément remarquable de son récit est résumé dans ces propos « *car nulle part il ne s'en fait, si ce n'est en cette cité* ». Ce discours est très intéressant car il montre l'originalité, la rareté et surtout le monopole d'une ville. Cependant, d'autres fours à porcelaine étaient à cette époque implantés dans la Chine mais l'auteur n'en fait pourtant pas allusion. Cette exclusivité apparente pour l'auteur semble démontrer que cette ville protégeait son savoir-faire, tout comme cela sera le cas plus tard à Jingdezhen, capitale de la porcelaine durant toute l'époque moderne. Cette image littéraire de la porcelaine resta encore pour la France, et pour plusieurs siècles, une des rares références.

Bien que dangereuse, la route de la soie était au XIII^e siècle durant le voyage de Marco Polo, praticable. Les évolutions politiques des régions qu'elle traversait auront pour conséquence une diminution du trafic. La période qui suit le voyage de Marco Polo voit l'essor de la marine marchande arabe. La route maritime prendra alors de plus en plus le pas sur le transport terrestre. La marine chinoise connut également une expansion durant cette période, marquée par la découverte des côtes africaines au XV^e siècle par l'explorateur chinois Zheng He.²⁸ Les européens reviendront en puissance dans le commerce avec l'Asie, notamment grâce aux navigateurs Portugais qui ouvriront leur premier comptoir commercial à Macao en 1550. Les navires portugais ne transporteront pas que des

²⁷ *Idem*

²⁸ Baudouin Koenig, *Qui contrôle la mer ?*, (France, 2013, 1h30mn), Auteur : Michel Koutouzis, Coproduction : ARTE France, Mano a Mano - See more at: <http://info.arte.tv/fr/qui-contrôle-la-mer-le-documentaire#sthash.dAxt3YUD.dpuf>

marchands mais des hommes en armes ainsi que des hommes d'Église²⁹. L'un d'eux, Matteo Ricci (1552-1610) jésuite installé en Chine de 1588 à 1610, note dans ses correspondances avec ses supérieurs ce qu'il découvre sur la porcelaine.³⁰ Plus tard, cela sera le portugais Gaspard da Cruz (1520-1570), missionnaire dominicain de retour de son périple des Indes qui publiera en 1569 un recueil, parut sous le titre de : *Tractado em que cotam muito por esteso as cousas da China*. Largement construit sur la base des écrits de Matteo Ricci, ce document est l'une des premières descriptions les plus abouties des techniques de fabrication de la porcelaine :

« ...Le matériau de la porcelaine est une pierre blanche et molle et certaines sont rouges, ou, à curieux dire, c'est une argile dure, laquelle, après avoir été bien écrasée et moulue est jetée dans des réservoirs d'eau...et ensuite est bien dissoute dans l'eau ; de la crème qui se forme à la surface ils font les porcelaines très fines. [...] ils les font d'abord dans cette argile, de la façon dont les potiers font n'importe quelle autre vaisselle, après les avoir faites ils les font sécher au soleil, après séchage ils leur applique la peinture [...] après que la peinture ait séché, ils leur appliquent la glaçure, et glacées, ils les font cuire»³¹.

Les chinois se sont eux aussi intéressés à la porcelaine et sa fabrication, dont les techniques de façonnage apparaissent notées sur le papier dès la fin du XIV^e siècle par Jiang Qi dans l'ouvrage *Taoji lüe*, trad : *Notes sur la céramique*.³² Les écrits chinois les plus

29 Michel Bideaux, *Européens en voyages (1500-1800) une anthologie*, Paris , Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, 779p., p.507.

30 Nicolas Trigault (1577-1628), *De christiana Expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthaei Riccii ... Commentariis: libri V ; in quibus Sinensis regni mores, leges atque instituta & novae illius ecclesiae difficillima primordia accurate & summa fide describuntur*, Augustae Vind[elicorum] : apud Christophorum Mangium, 1615, p. 197

31 Gaspard da Cruz, *Tractado em que cotam muito por esteso as cousas da China* ou « *Tractado em que fe cõtam muito por eftenso as coufas da China, cõ fuas particularidades e assi do reyno dormuz* », Euora, Andre de Burgos, 1569-1570, 86p.

32 Nous retiendrons la datation du XVI^e, approuvé par la majorité des scientifiques comme par Nancy Balard (dans) Nancy Balard, sous la dir de Patrick Doan, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, Thèse, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012. D'autres auteurs tel Bing Zhao proposent néanmoins la date du XIII^e siècle (dans) *Erudition, expertise technique et politique : autour de la querelle de la datation*

remarquables traitant de la porcelaine sont néanmoins plus tardifs. Ils sont attribués à Tang Ying (1728-1756) – qui fut le responsable officiel des fours impériaux de Jingdezhen de 1728 à 1756. Il réalisa dans les années 1743 une étude sur les différentes techniques permettant de réaliser la porcelaine, tant le façonnage que la décoration. Son travail de rédaction s'accompagnait également d'illustrations et composait le *Táo yě tú shuō*, se traduisant par : *Propos illustrés sur la production céramique*³³. Ces documents chinois furent-ils accessibles aux Occidentaux ? Nous n'avons dans notre recherche pas trouvé de preuves qui viendraient répondre à cette question. En revanche les informations et connaissances pouvaient circuler rapidement entre la Chine et l'Europe. Si par exemple nous revenons sur les écrits du jésuite Matteo Ricci, nous avons pu retrouver dans notre étude, dans le fond des livres anciens de la Bibliothèque de Toulouse, deux ouvrages traitant des écrits des jésuites.

B. Quelle connaissance de la porcelaine de Chine en France et à Toulouse au XVIII^e siècle ?

Nous retrouvons par exemple un ouvrage du jésuite Nicolas Trigault, publié en 1614. Ainsi que les écrits de Matteo Ricci, publiés à Lyon en 1615 par l'imprimeur Horace Cardon.³⁴ Ces ouvrages étaient sûrement au XVIII^e siècle dans la bibliothèque des jésuites

du Taoji, Arts asiatiques, tome 61, 2006. pp. 143-164. doi : 10.3406/arasi.2006.1645 URL :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_2006_num_61_1_1645

33 Nancy Balard, Pan Xiang, *Tong Bin et Tang Ying : trois hommes liés par l'histoire* / 命□交□的番相, 童□和唐英, <https://sinologiemontpellier.wordpress.com/tag/tang-ying/>, dernière consultation 08-04-2015.

34 Nicolas Trigault (1577-1628), *De christiana Expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthaei Riccii ... Commentariis: libri V ; in quibus Sinensis regni mores, leges atque instituta & novae illius ecclesiae difficillima primordia accurate & summa fide describuntur*, Augustae Vind[elicorum] : apud Christophorum Mangium, 1615, p. 197.

Matteo Ricci, *Histoire de l'expédition chrestienne au royaume de la Chine entreprise par les P.P. de la Compagnie de jesus comprinse en cinq livres esquels est traicté fort exactement et fidelement des moeurs, loix et coutumes du pays et des commencemens tres-difficiles de l' Eglise naissante en ce royaume. Tirée des commentaires du P. Matthieu Riccius par le P. Nicolas Trigault,...et nouvellement traduite en françois par le Sr. D.F. de Riquebourg-Trigault*, Lyon, pour Horace Cardon, 1616.

de Toulouse. Nous retrouvons en effet le tampon "Grande Bibliothèque de Toulouse HG".³⁵ Nous retrouvons également un ex-libris appartenant à Jacques Vannière (1664-1739) jésuite de Toulouse dans l'ouvrage *Le Bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la préservation et pour la guérison des Maladies*.³⁶ Jacques Vannière était d'ailleurs au fait des bonnes mœurs de la société et de l'existence de la porcelaine. En effet, dans son ouvrage *Praedium rusticum*, traduit en 1756 sous le titre de *Oeconomie rurale*, l'auteur mentionne les usages du café et de l'utilisation de la porcelaine pour sa consommation.³⁷ Les récits et les descriptions des porcelaines de Chine pouvaient donc à priori être lus dans une ville comme Toulouse et sa région au XVIII^e siècle.

Au début du XVIII^e siècle, il fut demandé à des missionnaires en partance pour la Chine – principalement de la Compagnie de Jésus – de rapporter des matériaux permettant la fabrication de la porcelaine ainsi que d'essayer d'apporter des réponses sur les procédés de réalisation des porcelaines, comme l'écrit un contemporain de l'époque :

« Les Français cherchèrent aussi à imiter la Porcelaine de la Chine ; & pour cet effet, le Gouvernement chargea les Missionnaires à la Chine d'envoyer des matériaux de ce pays-là, pour servir d'objets de comparaison avec ceux que notre continent pouvait fournir »³⁸.

Le père jésuite, François-Xavier d'Entrecolles (1664-1741) fut l'un d'eux. Ses *Lettres édifiantes* sont en partie consacrées à l'art de la porcelaine chinoise, ou du moins à la cité industrielle de Jingdezhen. Ce sont ces mêmes lettres qui constitueront une, voire la source principale des descriptions des techniques de fabrication de la porcelaine, par les contemporains occidentaux du père d'Entrecolles. Celles-ci, se retrouvant ainsi, et à de très

35 Je remercie ici Valérie Dumoulin et Catherine Peoch du service des livres anciens de la Bibliothèque Municipale d'Étude et du Patrimoine de Toulouse, pour toute leur aide dans ma recherche et leur amitié.

36 Nicolas de Blegny, *Le Bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la préservation et pour la guérison des Maladies*, Chez l'Auteur : la Veuve D'Houry : la Veuve Nion, Paris, 1687, 358p

37 Jacques Vannière, *Praedium rusticum* trad : *Oeconomie rurale*, Colomiez Jean Antoine, 1706, Toulouse, Livre XI, p.216

38 Nicolas-Christiern de Thy Milly (comte de), *L'art de la porcelaine (dans) Description des arts et métiers, faites ou approuvées par messieurs de l'Académie Royale*, Paris, Saillant et Nyon, 1772, 129p., <http://gallica.bnf.fr/>, (dans) *avant-propos*.

nombreuses reprises, citées comme la référence. Ses lettres furent publiées en 1735 par Jean-Baptiste du Halde (1674-1743) dans l'ouvrage : *Description géographique, historique, chronologique, politique, physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*³⁹, où les lettres du père François-Xavier d'Entrecolles se consacraient en une partie spécifique aux porcelaines sur près de 27 pages. Le récit de ce jésuite était d'une grande précision et apportait des informations sur la place que tenaient les porcelaines aux yeux des chinois : « *La porcelaine qui est un des meubles les plus ordinaires des Chinois & qui fait l'ornement de leurs maison* ». Le père d'Entrecolles a surtout identifié les différents éléments qui composaient la porcelaine, à savoir, le petuntse et le kaolin. « *La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terre, l'une appelée Pe tun tse, & l'autre qu'on nomme Kao lin* ». Les textes renseignaient également le lecteur sur l'organisation du façonnage, à la fois planifiée dans un processus de travail à la chaîne, mais aussi protégée des regards par une enceinte :

« *Là dans une enceinte de murailles [...] demeurent & travaillent une infinité d'Ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une pièce de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personne, & cela sans confusion [...] On dit qu'une pièce de porcelaine cuite, a passée par les mains de soixante-dix Ouvriers. Je n'ai pas de peine à le crois, après ce que j'en ai vu moi-même*»⁴⁰.

Malgré ce savoir, il existait durant le XVIII^e siècle, notamment en France, un manque d'informations sur la porcelaine de Chine. C'est ce flottement qui laissa libre cours aux spéculations lesquelles visaient à expliquer la fabrication de la porcelaine. Ce phénomène fut très clairement traduit par Jean-Baptiste du Halde dans son introduction aux lettres de François-Xavier d'Entrecolles :

« *Quelques Auteurs ont écrit qu'elle se faisait de coques d'oeufs,*

39 Jean-Baptiste du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes generales et particulieres de ces pays, de la carte générale & des cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille-douce*, Tome II/IV, Paris, chez P.G. Le Mercier, 1735, 520p.

40 *Idem*

ou de coquilles de certains poissons enfouïes en terre durant vingt, trente & même cent ans : c'est une pure imagination d'écrivains, qui ont hazardé sur cela leurs conjectures [...] ils ont donnée les idées les plus fausses, & souvent les plus ridicules »⁴¹.

Cette vision faussée des méthodes de fabrication de la porcelaine, nous la retrouvons par exemple chez des auteurs tel que Jean Haudicquer de Blancourt (1650-1704) dans *L'art de la verrerie*, publié à Paris en 1718. Celui-ci proposait en effet de réduire en poudre du coquillage pour ensuite lier le tout avec de la gomme arabique et de la chaux vive dans un moule⁴². On voit ici très bien que les français ne maîtrisaient au début du XVIII^e siècle, qu'approximativement les connaissances relatives à la fabrication de la porcelaine.

L'avancée la plus significative de la connaissance française dans ce domaine fut résumée dans l'ouvrage de Jean-Étienne Guettard (1715-1786), : *Histoire de la découverte, faite en France, de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*. Ce scientifique, géologue et minéralogiste, faisait partie d'une nouvelle génération de chercheurs qui cette fois, n'étaient ni des ecclésiastiques ni des auteurs de récits de voyages, mais bel et bien des spécialistes. Ce propos raisonné et sérieux, dépasse le statut de curiosité et pour la première fois, la question de la porcelaine de Chine entre à l'Académie Royale des Sciences. Les travaux de Jean-Étienne Guettard furent ainsi présentés pour la première fois devant les membres de l'académie en novembre 1765. Dans l'état des lieux de la recherche dressé et présenté en 1765 par J.E Guettard, les français ne maîtrisaient qu'imparfaitement les arts du feu et étaient incapables de faire de la porcelaine similaire à celle faite en Chine.

Pour cela, il fallut attendre seulement quelques années de plus pour voir apparaître ce qui sera l'ouvrage le plus complet de l'époque moderne en France. Celui-ci marque le

41 *Idem*

42 Jean Haudicquer de Blancourt, *L'art de la verrerie où l'on apprend à faire le verre, le cristal, et l'email. La manière de faire les perles, les pierres précieuses, la porcelaine, et les miroirs. La méthode de peindre sur le verre, et en email. De tirer la couleur des métaux, minéraux, herbes et fleurs*. Nouvelle édition augmentée d'un traité de pierres précieuses, volume II, Paris, chez Claude Jombert, 1718, 2 vol., p.100.

perfectionnement de la recherche française dans les techniques de fabrication. Il s'agit d'un nouveau travail scientifique, un mémoire, présenté à l'Académie Royale des Sciences en février 1771 sous le titre de : *L'art de la Porcelaine*. Il sera publié pour la première fois l'année d'après, son auteur était Monsieur le Comte de Milly, de son vrai nom Nicolas-Christiern de Thy (1728-1784). Ce personnage effectuera une double carrière, à la fois comme militaire et comme scientifique. Son apport sur la connaissance de la porcelaine est primordial. Il étudia autant les productions chinoises et japonaises, que les porcelaines d'Allemagne provenant des manufactures de Meissen. Techniques de fabrication, moulages, peintures, et même la structure des fours qu'il développe dans 8 folio de planches de dessin. Son ouvrage marque ainsi l'aboutissement de la connaissance française sur la réalisation de la porcelaine dure et illustre la première apparition de porcelaine de ce type produite en France dès 1770, à la manufacture de Sèvres. Les écrits de Nicolas-Christiern de Thy apportent également des informations qui peuvent nous éclairer sur le type de porcelaine qui devait circuler dans la région de Toulouse. En effet l'auteur fait plusieurs remarques, d'une part les européens n'arrivaient pas à produire à aussi bas coût que les chinois et d'autre part, la qualité des porcelaines qui étaient importées, était meilleure. Par ailleurs, le texte nous éclaire sur un autre constat, celui que les porcelaines de Chine, bien supérieures en qualité et moins chères, n'étaient plus au goût de l'époque. Ainsi les acheteurs privilégiaient les « dorures » et « l'excellence des figures ». Nous verrons donc plus loin dans le texte ce que nous apportent ces informations pour la compréhension du marché toulousain du XVIII^e siècle.

C. De la théorie à l'atelier : la découverte de la porcelaine en Europe

Les porcelaines de Chine et leur fabrication restèrent durant longtemps une technique—mystérieuse pour les occidentaux. Nous avons vu dans un précédent sous-chapitre à quel point cet apprentissage fut long.⁴³ C'est en effet en 1709, en Allemagne, que

43 Voir dans le volume I A. L'évolution de la connaissance européenne dans la porcelaine de Chine, p.19

fut découvert pour la première fois en Europe le secret de la porcelaine de Chine.⁴⁴ Cette découverte fut le résultat de travaux engagés par le chimiste Allemand Johann Friedrich Böttger (1682-1719) pour le compte de Frédéric-Auguste de Saxe (1670-1733). Cette innovation se résumait en l'exploitation d'une nouvelle terre argileuse en Europe, que les chinois nommaient le *kaolin*. C'est cette argile blanche, qui grâce à ses composants proches de la silice ou du quartz, donne une fois portée à haute température toute sa solidité et sa finesse à la porcelaine. L'un des premiers gisements trouvés en Allemagne fut près de Meissen, c'est aussi sur ce lieu que fut établie la première manufacture européenne produisant des porcelaines dites "dures".

Pour la France, il faudra attendre l'année 1722 avant que n'apparaissent les premières productions de porcelaines dites "tendres" notamment dans une manufacture de Strasbourg.⁴⁵ La porcelaine "tendre" se différencie de la porcelaine "dure" par le fait qu'elle n'utilise pas de kaolin. Porcelaine de moins bonne qualité, elle était le résultat des premières tentatives d'imitation de la porcelaine de Chine, entreprises en Italie dès 1575 par le Duc François Ier de Médicis (1541-1587). Développée dans des ateliers de Florence, cette porcelaine «tendre» portera le nom de "*porcelaine des Médicis*".⁴⁶ Nicolas-Christiern de Thy, comte de Milly (1728-1784), auteur de *L'art de la porcelaine* en (1761), décrit d'ailleurs très bien la différence de qualité qui existait entre une porcelaine "tendre" et "dure" :

Jusqu'à cette époque, on n'avait fait dans les Manufactures de Porcelaine établies en France, sans en excepter celle de Séve, que des Porcelaines vitreuses, qui n'avaient que l'apparence extérieure de Porcelaine, mais qui n'en avaient aucune des qualités réelles ; elles se cassaient à la moindre chaleur ; & exposée à un feu un peu considérable, elles s'y fondaient comme du verre, tandis que celles

44 Claire Dumortier et Patrick Habets, *Le goût de la Chine en porcelaine de Tournai*, p225-234, p.226. (dans) Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2009, 242 p.

45 Marie-Laure de Rochebrune, *Splendeur de la peinture sur porcelaine au XVIII^e siècle : Charles Nicolas Dodin et la manufacture de Vincennes-Sèvres*, Versailles, Musée national du Château de Versailles et de Trianon. 2012, Paris, Ed. Artlys, 237p, p.22

46 Claire Dumortier et Patrick Habets, *Le goût de la Chine en porcelaine de Tournai*, p225-234, (dans) Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2009, 242 p, p.21

de Saxe & de la Chine pouvaient soutenir, sans se casser ni s'altérer, le feu de Verrerie le plus violent."⁴⁷

C'est seulement à partir des années 1740 pour la France, qu'au château de Vincennes, avec les privilèges du Roi Louis XV (1710-1774) et sous la protection de Madame de Pompadour, (1721-1764), que furent produites les premières porcelaines dites "dures".⁴⁸ À partir de 1756 la manufacture de Vincennes fut transférée dans un nouveau site, situé à quelques kilomètres de l'ancien. Cette nouvelle implantation donna naissance aux productions de la manufacture de porcelaine de Sèvres. C'est d'ailleurs au cours de cette période qu'une nouvelle tendance s'opéra. Elle vit le prix de la porcelaine de Sèvres augmenter par rapport à la véritable porcelaine de Chine.⁴⁹ Quels étaient alors les objets qui étaient achetés en France et tout particulièrement dans la région toulousaine au XVIII^e siècle ?

CHAPITRE II La réception de la porcelaine de Chine en France

Si nous venons de voir à quel point l'apprentissage et la recherche pour comprendre le procédé de fabrication de la porcelaine a été long, nous pouvons nous interroger sur les motivations des occidentaux à maîtriser cet art. Mais avant cela, nous allons aborder la question de la « réception » des porcelaines de Chine en France et dans la région de Toulouse. C'est pourquoi nous verrons dans un premier temps l'exemple de la « Chine de commande », terme que nous définirons dans notre premier sous-chapitre. Nous verrons ensuite une partie des types d'objets en porcelaine de Chine qui furent achetés à cette époque en France. Pour cela nous consacrerons un second sous-chapitre aux différents types de décors qui pouvaient circuler. Pour finir, nous analyserons les collections actuelles de porcelaines de notre région dans un dernier sous-chapitre.

47 Nous garantissons au lecteur de l'exactitude de notre transcription pour le mot « Séve » présent dans le texte. Nicolas-Christiern de Thy, Milly (comte de), *L'art de la porcelaine (dans) Description des arts et métiers, faites ou approuvées par messieurs de l'Académie Royale*, Paris, Saillant et Nyon, 1772, 129p, p.14

48 Nancy Balard, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, *Op.cit.*, p.236.

49 Stéphane Castelluccio, [préface Jean-Paul Desroches], *Le goût pour les porcelaines de Chine et du Japon à Paris au XVII^e-XVIII^e siècle*, St-Rémy-en-l'Eau, Monelle Hayot, 2013, 223p, p.124

A. L'exemple de la « Chine de commande »

L'historien Stéphane Lebecq, dans les conclusions d'un acte de colloque portant sur les échanges et les communications, propose de revenir sur la notion d'« échange culturel »⁵⁰. Nous reprendrons ici sa pensée pour dire que tout échange, qu'il soit par exemple matériel, comme dans notre cas avec la porcelaine de Chine, est porteur de signification culturelle. Ce qui concorde avec la définition de Michel Espagne que nous avons analysée en introduction et se traduit par le fait que la définition culturelle d'un objet est celle que lui donne sa société. Les sociétés peuvent être plurielles, et donc, les usages et images d'un objet peuvent être multiples. En somme, si nous prenons le cas de la porcelaine de Chine, nous pouvons observer, qu'au XVIII^e siècle, il y a eu la transmission d'un bien manufacturé chinois, conçu pour des usages propres à la culture chinoise. Nous verrons dans cette partie l'introduction de la porcelaine de Chine dans les sociétés occidentales. Comment cet échange se traduit-il dans une ville comme Toulouse au XVIII^e siècle ? En outre, que pouvons nous apprendre de l'évolution des objets en porcelaine expédiés et acheminés par les compagnies de commerce vers un pays tel que la France, et leur redistribution dans une région comme Toulouse ? Avions-nous à faire à des porcelaines aux normes et typologies constantes, y a-t-il une évolution de ces objets ?

Comme de nos jours, au XVIII^e siècle, les us et coutumes de la Chine étaient bien différents de l'Occident. Prenons dans ce pays comme exemple l'activité culturelle autour du thé. Consommation, dégustation ou cérémonie liées avec le thé imposait une adaptabilité de la forme des objets aux usages. Pour ceux qui furent de porcelaine, les potiers chinois ont dû les modifier pour répondre aux usages, adaptant ainsi les typologies de formes. Dans un article rédigé par Christine Ketel – travaillant en Hollande à l'Université de Leiden – portant sur l'identification des cargaisons de plusieurs épaves de la VOC au XVII^e siècle, furent étudiées les différentes typologies de porcelaines⁵¹. Dans ses

50 Lebecq Stéphane, *Échanges ou communications culturelles dans l'Europe médiévale ? Conclusion.* (dans): *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public.* 32^e congrès, Dunkerque, 2001. Les échanges culturels au Moyen Âge. pp. 313-321. doi : 10.3406/shmes.2001.1821 url : [/web/revues/home/prescript/article/shmes_1261-9078_2002_act_32_1_1821](http://web/revues/home/prescript/article/shmes_1261-9078_2002_act_32_1_1821), Consulté le 03 août 2015.

51 Christine Ketel, *“Identification of export porcelains from early 17th Century VOC shipwrecks and the*



Illustration 3: Andrea Mantegna 1431-1506, *L'adoration des Mages*, début du XVI^e siècle, H : 48,6, L : 65,6 cm, J. Paul Getty Museum, États-Unies, Los-Angeles.

recherches sur l'épave néerlandaise « *The Witte Leeuw* » (le *Lion Blanc* coulée en 1613 par un navire portugais aux abords de l'île de Sainte-Hélène) l'auteur souligne que la cargaison était faite de deux types d'objets. Elle les sépare en deux catégories qu'elle nomme pour l'une « *minyao* », sans doute en référence aux ateliers de potiers populaires de Jingdezhen portant cette même appellation qui correspond aux objets d'usages courants chinois, et l'autre étant propre à la culture occidentale qu'elle nomme « *Kraak ware* » – *Kraak* renvoyant aux navires de la VOC appelés *Kraak*.⁵²

Dès le début du XVI^e siècle les ateliers chinois proposaient donc toute une typologie d'objets adaptée aux usages de européens comme le démontre Christine Ketel qui note : « plates, dishes, shallow bowls, bowls and bottles, all with a specific panel design » traduction : assiettes, plats, bols peu profonds, des bols et des bouteilles, toutes avec un design spécifique.⁵³ Ainsi que des objets adaptés aux usages chinois tels que des « *cups for drinking brandy* », soit des « *tasses à alcool* », qui étaient également utilisés pour la consommation du thé et dépourvus de anses. Formes similaires à la tasse que nous avons identifiée comme chinoise dans le tableau d'Andrea Mantegna, *L'adoration des Mages*, illustration n°3.⁵⁴

Des découvertes archéologiques permettent de mieux connaître la vaisselle d'usage

linkage to their cultural identification”, The MUA Collection, accessed May 20, 2015, URL: [/http://www.themua.org/collections/items/show/1253](http://www.themua.org/collections/items/show/1253).

52 "Kraak" est un terme hollandais. L'analyse linguistique la plus probable conduit au mot "caraque" qui désigne la forme spécifique d'un navire. Le caraque fut utilisé par la majorité des pays européens, notamment les Portugais qui le nomme "Carrak". (dans) *Du Tage à la mer de Chine : une épopée portugaise*. Palacio nacional de Queluz, 9mars-30avril 1992, Musée national des arts asiatiques-Guimet, Paris, 19mai-31août 1992, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, 214p.

53 Trad : *assiettes, plats, bols peu profonds, des bols et des bouteilles, toutes avec un design spécifique*, Christine Ketel, "Identification of export porcelains from early 17th Century VOC shipwrecks and the linkage to their cultural identification", *Op.cit.*, p.5

54 Voir dans le volume II, illustration n°47, p.72

courant qui circulait jusqu'en Europe et démontrent également l'important pourcentage d'objets adaptés au goût européen. C'est par exemple le cas de la cargaison du *Mauritius*, navire appartenant à la VOC et coulé en 1609 dans le Golfe de Guinée (actuellement dans les eaux territoriales françaises). Une campagne archéologique de fouilles sous-marines, dirigée par le DRASSM⁵⁵ sous la direction de Michel l'Hour, a relevé en 1985 que sur 215 pièces de porcelaine, 165 d'entre-elles étaient des « *kraak-ware* », soit près de 77% de la cargaison retrouvée⁵⁶.

Il y avait donc une grande demande en Europe d'objets faits de porcelaine de Chine mais qui se devaient d'être parfaitement adaptés aux usages des commanditaires. Était-ce néanmoins systématique ? Nous pouvons en douter et seules des études approfondies sur plusieurs années et à l'échelle de l'Europe peuvent y répondre. Nous pouvons toutefois nous interroger sur les décors de ces objets, étaient-ils eux aussi modifiés ? Dans le cas de la CIO, et pour mieux répondre aux attentes de ses clients, cette dernière achemina des images pouvant servir de modèle aux peintres chinois qui ne connaissaient rien de l'iconographie occidentale.⁵⁷ Gravures, dessins mais aussi peintures, allaient jouer un rôle majeur dans les commandes que passaient les agents de la CIO auprès de leurs homologues et marchands chinois. Les navires hollandais de la VOC acheminèrent même des modèles en bois pour que les potiers confectionnent des porcelaines aux formes et usages européens ; plat à barbe, tasse à thé, assiettes ou encore d'autres formes spécifiques telles que des chopes à bière.⁵⁸ Ce processus de commande donna lieu à une nomination spécifique : ce sont les porcelaines dites de « *Chine de commande* ». Cette appellation désignant un processus commercial où des marchands occidentaux passaient commande auprès de leurs interlocuteurs chinois, d'un certain type de porcelaines, plats, vases, assiettes, etc... Ces derniers les faisaient alors exécuter selon la commande de leur client,

55 D.R.A.S.S.M : Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines.

56 C Christine Ketel, *Identification of export porcelains from early 17th Century VOC shipwrecks and the linkage to their cultural identification*, *Op.cit*, p.3

57 Jacques Savary Des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce, contenant tout ce qui concerne le commerce qui se fait dans les quatre parties du monde*, vol 1/4, Amsterdam, chez les Jansons, 1726-1732., p.839.

58 *L'odyssée de la porcelaine chinoise : collections du musée national de Céramique, Sèvres et du musée national Adrien Dubouché*, Limoges, Musée national de Céramique, Sèvres, 20 novembre 2003-16 février 2004, Musée national Adrien Dubouché, Limoges, 6 mars 2004-1er juin 2004, Musée de la Faïence-Château Pastré, Marseille, 25 juin-10 octobre 2004 -- [organisée par le musée national de Céramique] ; [catalogue par Monique Crick, Marie-France Dupoizat, Christiaan J. A. Jörg... (et al.)], 2003, Paris : Réunion des musées nationaux, 256 p., p.125

ce qui concernait tout particulièrement le décor. Souvent spécifique, la décoration à réaliser sur la porcelaine était fournie par le commanditaire. Ces « *Chine de commande* » s'illustrent le plus souvent dans des commandes privées dont l'iconographie était majoritairement composée de décor héraldique.

Parmi les pièces qu'ils pouvaient rapporter de Chine, celles-ci correspondaient pour les Européens du XVIII^e siècle à des porcelaines de qualité. Les productions les plus prestigieuses des ateliers de Jingdezhen étaient surtout destinées à l'Empereur et à sa cour. Certains objets de prestige pouvaient néanmoins arriver dans les mains des Occidentaux. C'est par exemple le cas des cadeaux diplomatiques, certains objets de porcelaine ayant même circulé par l'intermédiaire d'Istanbul.⁵⁹ Les commandes européennes étaient l'œuvre de demandes spécifiques passées par de riches commanditaires auprès de la CIO. Ne sachant pas exactement où pouvaient être produites ces porcelaines, les Occidentaux les nommaient porcelaines de « *Nankin* » ou encore porcelaines de « *Canton* », en référence aux ateliers de ces deux villes qui réceptionnaient une partie des manufactures de Jingdezhen des porcelaines vierges de tout décor pour les achever. Les décors à l'occidentale qui s'y déploient sont caractéristiques. Pour illustrer ce propos, nous invitons le lecteur à se reporter à l'exemple d'une tasse de porcelaine actuellement conservée au musée George Labit de Toulouse. Nous proposons l'analyse de cette dernière dans l'exemple n°4 du corpus.⁶⁰ Les réalisations de ce type sont aujourd'hui les témoins des échanges culturels entre la Chine et l'Europe.

B. Un décor chinois à l'Occidentale ?

Le décor de commande caractéristique pouvait être religieux ou au contraire profane, voire mythologique comme l'assiette en porcelaine dite « *Jupiter et Junon* » du musée de la Compagnie des Indes de Lorient qui représente une scène amoureuse entre deux personnages issus de la mythologie romaine.⁶¹ On retrouve tout type de

59 Regina Krahl in collaboration with Nurdan Erbahar ; edited by John Ayers ; with historical studies by Ünsal Yücel and Julian Raby, *Chinese ceramics in the Topkapi Saray Museum*, Istanbul : a complete catalogue, London, Topkapi Saray Museum, 1986, 3vol. Topkapy Palace

60 Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°4, p.51

61 Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°7, p.56

représentations et même des images parfois anatomiques comme sur la soucoupe de l'illustration n° 34.⁶² Cette dernière tire sa source d'une des planches de *Tabulae Anatomicae*, ouvrage de Johann Adam Kulmus (1689-1745) publié à Amsterdam en 1731.⁶³ Il est également possible de retrouver des thèmes religieux, c'est par exemple la cas montré dans l'illustration n°23 du volume II.

Ce dernier cas est intéressant car cette assiette de porcelaine est aujourd'hui conservée au musée Adrien Dubouché à Limoges. Elle est rentrée dans les collections par un don d'Adrien Dubouché en 1866. Impossible d'en connaître le parcours avant son arrivée au musée. Son décor est dessiné en grisaille, technique réalisée avec de l'encre de Chine. Cette pièce illustre le processus des « *Chine de commande* » qui eut lieu durant tout le XVIII^e siècle. Cette scène est très clairement identifiable : le Christ est crucifié en compagnie des deux larrons sur le Golgotha. À ses pieds, les soldats romains jouent au dés. Cette pièce est particulièrement riche d'intérêt puisque ce motif se retrouve dans de nombreuses productions comme dans les deux pièces de porcelaine du musée Groninger de la ville de Groningue au Pays-Bas⁶⁴. Christiaan Jörg – Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Leyde au Pays-Bas – a retrouvé le modèle originel de ce motif chez un graveur d'Amsterdam⁶⁵ : Jan Luyken (1649-1712). Ce motif a sûrement été produit en de nombreux exemplaires, dans de grandes quantités puisque, deux assiettes le représentant ont été vendues en 2007 à Amsterdam dans l'hôtel des ventes de Christie's⁶⁶. Toutefois, celles-ci semblent avant tout avoir été destinées au marché hollandais. Comment expliquer la présence d'une pièce de ce type dans la collection d'Adrien Dubouché ?

Le monopole imposé par la Compagnie des Indes durant tout le XVIII^e siècle protégea théoriquement la France de l'exportation de ses voisins européens en porcelaine

62 Voir dans le volume II, illustration n°34, p.63

63 Nicole Hervouët, *La porcelaine des compagnies des Indes à décor occidental*, Paris, Flammarion, 1986, 427p, p.378

64 Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°6, p.54.

65 Christiaan Jörg, *A Pattern of Exchange : Jan Luyken and « Chine de Commande »*, in *Porcelain, Metropolitan Museum Journal*, Vol. 37, 2002, p.171-176, URL: <http://www.jstor.org/stable/1513082>, dernière consultation : 14/01/2014. & Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°6, p.54.

66 Vente du 20 et 21 novembre 2007 à Amsterdam chez Christie's, URL :

<http://www.christies.com/lotfinder/lot/a-pair-of-encre-de-chine-crucifixion-plates-circa-4991158-details.aspx>, dernière consultation : le 30/05/2014.



Illustration 4: Bol, porcelaine « bleu et blanc », Chine, époque Jiajing, 1^{er} moitié du XVI^e siècle, H : 10,8, bord : 25,5, base : 10 cm, Lisbonne, Fundação Medeiros e Almeida, INV. 241 CER



Illustration 5: Frère Gaspar Da Cruz « *tractado em que cõtam muito por este so as cousas da China* », (Frintispice), Évora, 1569, Lisbonne, Biblioteca da Ajuda, INV. N°3A 50-IX-2.

chinoise, ce qui n'empêcha pas un important trafic⁶⁷. En effet, la Hollande et notamment les ateliers de faïence de Delft produisaient des quantités élevées d'objets à imitation des porcelaines chinoises. Preuve que les Occidentaux ne recherchaient pas qu'un type de décor mais qu'ils appréciaient les motifs chinois en général. Nous avons, par exemple, retrouvé un plat de faïence de Delft dans les collections du musée Fabre de Montpellier, (illustration n°36 du volume II). La typologie et le décor sont sensiblement similaires à un plat originaire de Chine et actuellement conservé au Musée de la Compagnie des Indes de Lorient, (illustration n°37 du volume II). Ainsi, la porcelaine chinoise ne satisfaisait pas uniquement une demande occidentale au sens large, mais bel et bien des commandes nationales auxquelles les artisans chinois répondaient avec leur savoir-faire en fonction de chaque pays. Les chinois le faisaient d'ailleurs pour faire face aux commandes du monde arabe

67 Au XVIII^e siècle : « VOC was the principal source of oriental export porcelain. Hollande had for some time been the source for the french merchants of ceramics. » trad : La VOC était la principale source de l'exportation de porcelaine orientale. La Hollande était depuis quelques temps une source pour les marchands français de céramiques. (dans) Carolyn Sargentson, *Merchants and luxury markets : the marchands merciers of eighteenth century Paris*, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1996, 224p., p.63

comme en témoigne la richesse de l'extraordinaire collection du palais de Topkapi à Istanbul, actuellement la plus grande collection de porcelaines chinoises hors de Chine, qui livre de nombreux exemples de la parfaite adaptation des peintres chinois au goût du commanditaire, tel l'exemple de l'illustration n°38 du volume II.⁶⁸

En France, l'iconographie religieuse semble plus rare ce qui n'est pas le cas de l'iconographie à thèmes mythologiques. Nous pouvons retrouver une explication historique à ce constat. En effet, les Français avaient fait adresser en Chine de nombreuses gravures de récits mythologiques célèbres tels que *l'Illiade* d'Homère ou encore les *Métamorphoses* d'Ovide.⁶⁹ Louis XIV avait d'ailleurs fait envoyer en Chine le recueil de ses estampes pour remercier l'Empereur Kangxi (1654-1722) de lui avoir apporté quarante-neuf volumes d'écrits chinois⁷⁰ dont l'échange fut organisé par un membre de la communauté jésuite : le Père Joachim Bouvet (1656-1730) présent en Chine à partir de 1687 et jusqu'à sa mort. Le transfert de ces gravures est aujourd'hui visible dans de nombreuses pièces de porcelaines. En effet, dans certains cas, la gravure ne présentait pas clairement son sens de lecture, ce qui peut entraîner quelques difficultés et erreurs dans le travail de transcription des peintres chinois sur porcelaine. En témoignent aujourd'hui les nombreux exemples d'emblèmes inversés de la monarchie du Portugal, comme sur les illustrations n°4 et n°5. Nous avons également un cas plus marquant de ce phénomène. Si nous revenons à l'exemple de la porcelaine avec pour représentation « *Jupiter et Junon* », la composition de la scène se calque sur une gravure⁷¹ de Gaspard Duchange (1662-1757) représentant elle-même le tableau *Jupiter et Junon sur le mont Ida* du peintre français Antoine Coypel (1661-1722) dont nous n'avons qu'une copie.⁷² Cette porcelaine a bien été réalisée d'après une gravure car tout comme cette dernière, elle est l'inverse de l'image du tableau d'A. Coypel. Pour résumer, l'assiette en porcelaine de l'illustration n°24 du volume II met ainsi en lumière, une fois de plus, le processus de commande et d'échange culturel. Pour autant, retrouvons-nous aujourd'hui ce type d'objet à Toulouse et dans la région ?

68 Regina Krahl in collaboration with Nurdan Erbahar, edited by John Ayers, with historical studies by Ünsal Yücel and Julian Raby, *Chinese ceramics in the Topkapi Saray Museum*, Istanbul : a complete catalogue, London, Topkapi Saray Museum, 1986, 3vol.

69 *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.105.

70 Henri Cordier, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris, H. Laurens, 1910, 138p. p.57.

71 Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°7, p.56.

72 *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.95 & Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°7, p.57.

C. État des collections languedociennes de porcelaines de Chine

Dans le cadre de cette recherche de nombreux musées furent contactés pour essayer de dresser un aperçu des collections de porcelaines de Chine dans la région Languedocienne. C'est par exemple le cas du musée Fabre de Montpellier et de son antenne dédiée aux arts décoratifs à l'Hôtel Cabrières-Sabatier d'Espeyran, le musée Vulliod Saint-Germain de la ville de Pézenas, les musées des Beaux-Arts de Béziers : l'Hôtel Fabrégat et l'Hôtel Fayet, le musée d'Art et d'Histoire de la ville de Narbonne ainsi que les musées toulousains tel le musée Paul-Dupuy, le musée Georges Labit et le musée du Vieux-Toulouse.⁷³ La fondation Bemberg de Toulouse n'a pas répondu à nos demandes de rencontre mais sa collection, bien qu'une des plus remarquables en porcelaine de Chine de la région, est issue d'achats du XX^e siècle . Le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse a également été approché et il ne conserve aucun objet chinois qui pourrait servir à cette étude.⁷⁴ Enfin sur Paris le musée Cernuschi dédié aux arts d'Extrême-Orient a eu la gentillesse de nous recevoir.⁷⁵ Ces recherches sur le terrain mettent en avant plusieurs éléments. D'une part, la rareté des d'objets de porcelaine de Chine du XVIII^e siècle dans la région. D'autre part, les rencontres avec les professionnels et responsables des collections soulignent le manque d'informations et de connaissances que nous avons à l'heure actuelle sur l'origine et les conditions d'arrivée des porcelaines de Chine dans les musées. C'est par exemple le cas du musée Fabre de Montpellier.⁷⁶ Par ailleurs, de nombreuses pièces du XVIII^e siècle en porcelaine de Chine dans les collections furent probablement achetées au XIX^e siècle. Le XIX^e siècle voit en France de grands collectionneurs d'arts asiatiques. Deux grands musées parisiens, Cernuschi et Guimet, en sont aujourd'hui la trace. Leurs collections sont l'héritage de deux grands collectionneurs d'art asiatique. À Toulouse dans

73 Nous saluons ici tous les professionnels qui nous ont aidés à enrichir notre travail. Pour leur accueil, leur gentillesse et leurs précieux conseils et que je remercie dans les premières pages de ce travail.

74 Je remercie ici pour son aide Madame Ingremeau Anne, responsable du pôle documentaire du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse.

75 Je remercie M Maël Bellec, conservateur du patrimoine, cabinet d'arts graphiques et archéologie chinoise du musée Cernuschi d'avoir eu la gentillesse de me rencontrer et de me présenter Mme Hélène Chaullet, responsable des Études documentaires (Chine) du musée Cernuschi que je remercie pour son aide dans ma recherche.

76 Je résume ici une partie de ma discussion avec Isabelle Groux de Mieri du département des Arts Décoratifs du Musée Fabre : la majorité des pièces en porcelaine orientale du musée étaient originaires d'appartements parisiens de Sabatier d'Espeyran, elle n'étaient pas présentes au XVIII^e siècle à Montpellier. Je remercie également Isabelle Groux de Mieri pour toute son aide, notre discussion et son accueil au musée Fabre de Montpellier.

une moindre échelle, le musée Georges Labit présente la même caractéristique que ces grands musées de la capitale. La constitution de ces grandes collections a notamment été possible grâce à la présence française durant la guerre de l'opium en Chine et différents pillages qui ont eu lieu. Dans la région, nous bénéficions par exemple du tarnais Charles-Louis Dupin (1814-1868). En effet, celui-ci a participé en Chine au pillage du palais d'été de Pékin en 1860. A son retour, il vendit secrètement en 1862, à des ventes publiques, une grande partie de son butin sous le nom de Paul Varin à l'hôtel Drouot.⁷⁷ C'est pourquoi il est aujourd'hui difficile d'avoir une lecture claire des flux d'objets de Chine dans la région à partir des collections des musées. Quels pouvaient être réellement les objets qui circulaient dans la région au XVIII^e siècle ? Pour ce qui est de la question du décor, l'analyse des faïences de Montpellier apporte un élément de réponse. En effet, les ateliers de Montpellier ont produit une grande quantité de faïences au décor bleu et blanc. Que cela soit des carreaux d'ornementation comme dans l'illustration n°18 ou des vases tel-que dans l'illustration n°45 du volume II. Dans ces deux exemples issus des productions montpelliéraines, nous retrouvons un décor à la façon de la Chine. En ce sens ces productions sont similaires aux faïenceries de Delft qui produisaient des imitations de porcelaines de Chine au décor « bleu et blanc », tel l'exemple du musée Fabre que nous avons vu précédemment dans l'illustration n°18.⁷⁸ Or, le motif originel, était certainement ce que Christine Ketel nomme « *Kraak ware* ». ⁷⁹ Comme nous le verrons plus loin dans la partie sur le commerce, Montpellier bénéficiait également d'un réseau de marchands implanté aux ventes de porcelaine de Chine de la CIO à Lorient.⁸⁰ Nous ne bénéficions pour l'heure que de peu d'informations sur ces marchands. Néanmoins le détail de leurs achats fournit quelques informations sur le type de porcelaines de Chine qui étaient dans la région. Par exemple, en 1766 Lajart et Brunet achetèrent 1969 assiettes. En 1770, Vialart acheta 995 gobelets avec soucoupes. Et pour finir, un marchand d'Agen, M Gouron acheta 7813 objets de porcelaine de Chine ainsi que 36 services à café. Dans ces cas, ce ne sont que des pièces à usages fonctionnels, pour manger comme les assiettes ou pour boire le

77 (*dans*) Dossier d'archives de la DRAC Midi-Pyrénées. Je remercie très chaleureusement Dominique Watin-Grandchamp du service Recensement et protection des monuments historiques du Lot, Tarn et Tarn-et-Garonne de la DRAC Midi-Pyrénées pour m'avoir communiqué ces informations, ainsi que pour son incroyable investissement dans l'aide à ma recherche.

78 Voir dans le volume II, Corpus, exemple n°5, p.53

79 Voir plus haut dans le texte, p.29

80 Voir plus loin dans le texte et le déroulement des ventes à Lorient, p.63

café ou le thé. D'autres intermédiaires auraient-ils pu introduire ce type d'objet dans la région ?

Dans ce mécanisme d'échanges que nous avons précédemment défini comme un « échange culturel », la communauté jésuite a, à première vue, joué un rôle majeur comme intermédiaire. S'immisçant au plus haut sommet de la diplomatie et formant un trait d'union entre le pouvoir chinois et français. C'est par exemple le cas du père Le Febre qui assura une commande de l'Empereur de Chine Qianlong (1736-1796) pour la décoration de son palais de Pékin. Cette commande devait illustrer la pacification des « Eleuths », dans la région de l'actuel Xinjiang. L'Empereur Qianlong fit faire des gravures par des artistes européens missionnaires qu'il fit ensuite envoyer à la cour de France. La réalisation fut ensuite confiée en 1767 à Charles Nicolas Cochin le fils (1715-1790).⁸¹ Les jésuites jouèrent donc un rôle privilégié sur place dans le processus des commandes artistiques et peut être aussi de certaines « *Chine de commande* ». Si, toutefois, il est aujourd'hui difficile d'en mesurer l'impact sur les porcelaines d'importation, nous pouvons nous interroger sur l'influence et la présence des communautés jésuites implantées à Toulouse au XVIII^e siècle. Ont-elles joué un rôle ou un lien entre la Chine et le Languedoc ? C'est un champ d'étude à part entière pour lequel nous n'apporterons pas de résultat dans ce Mémoire. Néanmoins, c'est auprès des archives que nous pourrions trouver des réponses, d'une part à propos de la communauté jésuite et d'autre part pour connaître les éventuelles possessions par le monde ecclésiastique toulousain en porcelaine de Chine, question que nous aborderons plus loin dans le texte.⁸²

CHAPITRE III : Les délices de l'exotisme

Les « délices de l'exotisme » ou la consommation de nouveaux biens exotiques au XVIII^e siècle. Cette période a vu dans la vie domestique des français aisés la généralisation d'usages nouveaux. Ces derniers accompagnaient l'arrivée de nouveaux produits de luxe tel que le café, le thé, le tabac, le cacao mais également la porcelaine de Chine. Pour autant

81 Henri Cordier, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, op.cit., p.57. & Voir aussi : Guillaume Nicoud *Les Batailles de l'empereur de Chine. Quand l'empereur Qianlong adressait ses commandes d'estampes à Louis XV*, www.latribunedelart.com, dernière consultation ; 08/05/2014.

82 Voir plus loin dans le texte notre analyse du gout des religieux pour la Chine, p.103

ces produits se retrouvaient-ils à Toulouse au XVIII^e siècle ? Les dépenses occasionnées pour l'achat de produits de ce type se sont-elles matérialisées par l'acquisition de porcelaine de Chine ? Nous allons dans ce chapitre aborder la question des attentes des acheteurs toulousains et de la région de Toulouse. Pour cela nous développerons dans un premier sous-chapitre un exemple concret : le thé. Nous aborderons ainsi toutes les questions relatives à sa consommation et aux usages des porcelaines. La relation entre produit exotique et porcelaine de Chine sera également approfondie dans un second sous-chapitre. Pour finir, un dernier sous-chapitre portera sur le goût français pour les objets de porcelaine. Nous y verrons notamment le rôle des politiques et les stratégies nationales dans le développement des manufactures françaises.

A. Bienséance et bon goût : le cas du thé et de la porcelaine

Le goût des européens pour l'exotisme, tout particulièrement pour les objets au caractère chinois, fut à l'origine de l'intégration du motif chinois dans l'art occidental au XVIII^e siècle. En effet ce goût ne se limitait pas aux seuls plaisirs de la vue, mais englobait également les denrées de ces mondes nouveaux. Entendons par là, les produits exotiques, tels que le chocolat, le tabac, le thé ou bien le café, qui, par leur importation en Europe, apportèrent des modifications profondes aux habitudes de consommation des sociétés occidentales. Cette nouvelle culture de consommation se construisit conjointement et parallèlement à l'importation de la porcelaine de Chine. Théières ou cafetières, faites de porcelaine de Chine ou non, jouèrent néanmoins un double jeu, à la fois comme un élément pratique, et comme objet de décoration ou de prestige.⁸³ Cette ambivalence mérite que nous nous y attardions pour comprendre un des attraits de la porcelaine de Chine. Si par exemple nous analysons le cas du thé, nous pouvons nous rendre compte que son histoire en Occident reste indissociable de celle de la porcelaine. Le thé est particulièrement intéressant car il demeure encore dans l'imaginaire collectif fortement rattaché à l'image de la Chine. Au cours du XVIII^e siècle, l'importation de ce produit se fit dans de très grandes proportions, en témoignent les chiffres officiels de la CIO, soit près de 400 tonnes par an

83 Beth Kowaleski-Wallace, *Women, China, and Consumer Culture in Eighteenth-Century England*, (dans) *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 29, No. 2, p153-167, p.155 (Winter, 1995/1996), Published by: The Johns Hopkins University Press. Sponsor: American Society for Eighteenth-Century Studies (ASECS). Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/30053280>,

dès 1730.⁸⁴ Comme le démontre une fouille archéologique du navire le *Prince de Conty* – navire de la CIO coulé après son retour de Chine au large de la Bretagne en 1764 – son transport s’effectuait avec de grandes précautions. Les caisses de thé étaient de bois et recouvertes d'un doublage de plomb, ce qui démontre toute l'importance qu'on lui accordait.⁸⁵ La demande pour cette plante était donc majeure, et le XVIII^e siècle marque l'évolution de l'image et des usages de cette dernière. Alors qu'elle est vue au siècle précédent comme une drogue ou un produit aux vertus médicinales, elle se transforme progressivement en France en un produit de consommation de tous les jours. Cette demande sera telle que les chinois iront jusqu'à croire quelle était une nécessité vitale pour les occidentaux.⁸⁶ Cela signifie-t-il pour autant que cette nouvelle consommation s'accompagna d'achats de services de porcelaines et d'une consommation de thé dans la région toulousaine au XVIII^e siècle ?

Nous pouvons trouver un indice à cette question en étudiant les arts décoratifs et tout particulièrement ceux qui furent destinés aux services de la table. Ceux-ci, peuvent être considérés comme les témoins de la culture française du XVIII^e siècle. Il était coutume à cette époque de montrer sa richesse ou sa puissance par un service de prestige. Véritable outil d'apparat ou de démonstration de richesse, les services de vaisselle exprimaient la grandeur de leur propriétaire par la qualité de leur matière. Philippe Meyzie dans une étude consacrée à la table dans le Sud-Ouest au XVIII^e siècle, relève toute l'importance accordée par les nobles de l'époque aux dépenses de nourriture, allant parfois jusqu'à représenter l'essentiel des « dépenses ordinaires ».⁸⁷ Nous pouvons constater toute la considération qui pouvait être accordée à la qualité des services. Ceux-ci étaient réalisés le plus souvent en argent, ou dans des cas plus rares, en or. Toutefois, ces matériaux précieux étaient des métaux. Ceux-ci entraînaient quelques désavantages : prix, lourdeur, altération du goût des aliments et surtout, ces éléments étaient conducteurs de chaleur. Ainsi, il est facile d'imaginer les désagréments que cela entraînait et comment il pouvait être mal venu de

84 Michel L'Hour et Florence Richez, *Le voyage inachevé du Prince de Conty (1746), vaisseau de la compagnie des indes orientales*, p27-33, p.32 (dans) *Neptunia, "Compagnies des Indes*, mars 1989, n°173.

85 *Idem*

86 Amitav Ghosh, *Un fleuve de fumée*, Paris, Robert Laffont, 2013

87 Phylippe Meyzie, *La table du Sud-Ouest et l'émergence des cuisine régionales : (1700-1850)*, Rennes, Presses universitaire de Rennes, 2007, 428p, p.36



Illustration 6: Richard Collins, *A Family of Three at Tea*, huile sur toile, 1727, Victoria and Albert Museum, Londres, INV : P.9&:1-1934

verser à ses convives des produits rares et coûteux, dans de la vaisselle d'argent ou d'or. En effet les invités se brûlaient tout simplement les doigts. Pis encore, ils étaient contraints d'attendre que la boisson soit tiède, parfois même froide, ce qui est particulièrement gênant pour le chocolat chaud. Dans son voyage résumé dans le *Mémoire des nouveaux voyages faits aux isles françaises de l'Amérique*, Jean-Baptiste Labat

(1663-1738), dit « le père Labat », missionnaire dominicain qui explora les Antilles et qui s'y établit durant plusieurs années avant de rentrer en Europe, livre dans son récit une anecdote intéressante : « On fait des gobelets d'or, d'argent & de Vermeil, mais ils ont cette incommodité de conserver trop longtemps la chaleur du chocolat dont on les a remplis, de manière qu'il faut attendre qu'il soit presque froid avant de pouvoir porter le vase à sa bouche. »⁸⁸ Ce propos s'illustre d'ailleurs dans le tableau de Richard Collin : *A Family of Three at Tea* (illustration n°6) – où les tasses ne sont pas d'argent ni d'or mais de porcelaine. Comme l'illustre le tableau, la porcelaine permettait que les tasses soient tenues du bout des doigts. Ce détail technique repose sur les propriétés physiques de la porcelaine qui lui confèrent la particularité de moins transmettre la chaleur. Nicolas de Blegny (1652-1722) médecin et chirurgien auprès de la Cour de France, notamment de la Reine dès 1678⁸⁹, mentionne très clairement cette particularité dans son ouvrage *Le bon usage du thé du caffè et du chocolat* : « il est assés ordinaire de preferer aux tasses ou gobelets d'argents ou de quelques autre métal que ce soit, les chiques de porcelaine ou de fayance, par cette raison que leur bords ne brulent jamais les doigts ».⁹⁰

88 Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage fait aux isles françaises de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine des moeurs ... les evenemens singuliers qui y sont arrive pendant le sejour que l'auteur y a fait*, 1742, Paris, chez Guillaume Cavelier père, T.II, p.376

89 Michel Caire (Docteur en histoire à l'École Pratique des Hautes Études (Paris-Sorbonne)) , *Nicolas de Blegny*, Histoire de la psychiatrie (site internet), URL : <http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/blegny.htm>, dernière consultation, 08-04-2015.

90 Nicolas de Blegny, *Le Bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la preservation et pour la guerison*

Le texte parle ici de « *chiques* » pour désigner les tasses, il poursuit son développement sur quelques lignes : « la façon de tenir ces chiques passe pour une espèce de bienséance ».⁹¹ Ce texte évoque ici la bonne manière, autrement dit, qu'autour des tasses en porcelaine ou en faïence, s'était alors construit un ensemble de codes qu'il convenait de reproduire en bonne société. Ces objets devaient véhiculer une image positive du propriétaire. Nous pouvons également suggérer qu'autour des conventions de consommations, il était aussi nécessaire de pouvoir développer un discours sur les produits exotiques et la porcelaine chinoise.⁹² Notre analyse fait d'ailleurs écho aux travaux de Philippe Meyzie sur la table des bordelais et du Sud-Ouest aquitain du XVIII^e siècle qui démontre toute l'importance de la contribution du « luxe de la table » chez les nobles.⁹³ D'une part, cette opulence de la table permettait aux nobles de s'affirmer, et d'autre part, elle marquait un degré de supériorité vis à vis de la classe bourgeoise montante, comme par exemple avec les riches négociants. Ainsi, la porcelaine, tout particulièrement de Chine, associée à la coutume de boire le thé, le café, le chocolat, etc... était au XVIII^e siècle dans les milieux aisés, un moyen d'intégration sociale. Cela nous donne des indices qui permettent d'identifier la clientèle de la porcelaine chinoise. Ceci nous permettra également de formuler des hypothèses pour répondre à la question de la propriété de ces objets : qui était susceptible d'acheter de la porcelaine de Chine ?

B. Consommation de produits exotiques et porcelaine de Chine

Ces porcelaines avaient un intérêt particulier supplémentaire : elles alliaient à la fois la solidité à la légèreté. De plus, elles se démarquaient par leur finesse. Cette singularité plastique en faisait des objets raffinés et délicats dont l'une des caractéristiques était de laisser passer la lumière autant que de la refléter. Cet attrait visuel renforçait la

des Maladies, Paris, Chez l'Auteur la Veuve D'Houry : la Veuve Nion, 1687, 359p, p.35

91 *idem*

92 David J. Hancock, dans un article sur la commutation du vin propose la relation suivante : « *se dessinent un bon et un mauvais usage du vin de Madère [...] posséder des vins fins n'était pas suffisant ; le consommateur devait savoir le servir et en parler, afin de nimer d'élégance l'hôte et l'événement* ». (dans) David J. Hancock, *L'émergence d'une économie de réseau (1640-1815)*, le vin de Madère, dans *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 2003/3, 58^e année, p.649-672., p. 669-670.

93 L'auteur définit le Sud-Ouest aquitain par la région allant "du Médoc au Pays Basque et du Béarn au Périgord." Son travail s'appuie sur la base de sources d'archives et de récits littéraires et appréhende la consommation de l'ensemble de la société du XVIII^e siècle.

couleur et la brillance, attirait les regards et rediffusait la lumière. Dans une étude sur la sculpture en biscuit issue de la manufacture Vincennes-Sèvres au XVIII^e siècle, l'auteur Anne Perrin-Khelissa – Maître de conférence en histoire de l'art moderne à l'Université de Toulouse – fait la remarque suivante : « les catalogues de ventes du XVIII^e siècle louent fréquemment un « éclat » que seules les pièces vernissées possèdent ».⁹⁴ La porcelaine de Chine était donc, *a priori*, une matière de choix, susceptible de concurrencer les métaux précieux et de s'installer dans la vie domestique des hautes classes sociales. Nicolas de Blegny mentionne dans ses écrits l'association qui était faite entre la consommation de boisson chaude, comme le café, avec de la porcelaine :

« les personnes de qualité qui prennent par délice la boisson de Caffé, ont accoutumé de la faire servir en compagnie sur des Soucoupes de Cristal, de Porcelaine, ou de Fayance de Hollande, mais plus ordinairement sur des Portes-chiques qu'on appelle Cabarets à Caffé »⁹⁵.

Dans cette référence, nous pouvons remarquer l'association qui était faite entre des « personnes de qualité » et le fait de boire une boisson exotique tel que du café. Ce parallèle s'effectua également avec la matière « Porcelaine ». Comme le disent très bien les mots de l'historien Jean-Louis Flandrin, cette « distinction par le goût », met en lumière ce processus d'affirmation sociale. Phénomène qui durant tout le XVIII^e siècle eut pour effet un amassement de bien, entraînant une sorte de « faste quantitatif »⁹⁶, une consommation de l'accumulation même de l'objet. C'est ce que démontre l'étude des inventaires après décès, effectuée par Joël Cornette et publiée dans *La révolution des objets. Le Paris des inventaires après décès*. Dans sa recherche J. Cornette a très clairement mis en évidence le glissement qui s'opéra entre le XVII^e et le XVIII^e siècles dans la quantité et la qualité matérielle des ustensiles. La faïence, puis la porcelaine, mais aussi couteaux et fourchettes,

⁹⁴ Anne Perrin-Khelissa, *Comment orne-t-on la sculpture en biscuit de Vincennes-Sèvre au XVIII^e siècle ?* (dans) Heering et Michel Leffitz, *Questions d'ornements XV^e-XVIII^e siècle* [actes des trois colloques organisés entre 2009 et 2012] -- [par l'Université catholique de Louvain et les Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix de Namur], Turhout, Brepols, 2013, 323p, p.221-232

⁹⁵ Nicolas de Blegny, *Le Bon usage du thé, du café et du chocolat pour la préservation et pour la guérison des Maladies*, *Op.cit*, p.167

⁹⁶ Phylippe Meyzie, *La table du Sud-Ouest et l'émergence des cuisines régionales : (1700-1850)*, *Op.cit*, p.105.

s'introduisirent progressivement dans les maisons et au sein d'un art de la table qui imitait celui de la cour.⁹⁷ Ce processus de « civilisation des mœurs »⁹⁸ pour reprendre les termes de l'auteur, est confirmé par les propos de Nicolas de Blegny. Ainsi, nous avons pu voir que la consommation de produit exotique s'effectuait dans bien des cas avec de la porcelaine. La porcelaine de Chine était-elle privilégiée, a-t-on des traces de cette consommation dans la région languedocienne ?

Ce mécanisme de consommation n'est toutefois pas propre à la France. Nous le retrouvons par exemple très fortement inscrit dans la culture anglo-saxonne, aujourd'hui cristallisée dans le stéréotype de « l'heure du thé », héritage d'une démocratisation de la consommation de cette boisson aux couches sociales inférieures comme en témoigne Joseph-François Charpentier de Cossigny (1736-1809). Explorateur et botaniste, il parcourut les routes de commerce jusqu'à la Chine et fit de longs séjours dans les différents comptoirs commerciaux de la CIO : au sujet du commerce du thé en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle, il dit : « Le Gouvernement doit contribuer à maintenir l'usage, parce qu'elle éloigne le peuple du goût des liqueurs fortes ».⁹⁹ La citation laisse penser que la consommation du thé était à cette époque importante. Aussi, l'exemple du thé doit être vu dans notre développement non pas comme une preuve, mais un indice de la présence de porcelaine sur son lieu de consommation.

C'est ce que confirment des recherches portant sur la consommation des produits exotiques dans la ville d'Enkhuizen (actuelle Hollande) au XVIII^e siècle. Cette dernière étude met en lumière le lien étroit qui existait dans les familles patriciennes, entre leur consommation des produits venus des Indes, et la possession d'objets de porcelaine.¹⁰⁰ Parallèlement, une autre étude, portant à cette même époque sur les habitants de Delft,

97 Joël Cornette, *La révolution des objets. Le Paris des inventaires après-décès (XVII^e -XVIII^e siècles)*, p476-487, (dans) *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1954, n°90, p.485

98 Joël Cornette, *La révolution des objets. Le Paris des inventaires après-décès (XVII^e -XVIII^e siècles)*, *Op.cit.*, p.486

99 Joseph-François Charpentier de Cossigny, *Voyage à Canton, ... à la Chine, par Gorée, le cap de Bonne-Espérance et les îles de France et de la Réunion. Suivi d'Observations sur le Voyage à la Chine de lord Macartney et du citoyen Van-Braam, et d'une Esquisse des arts des Indiens et des Chinois*, Paris, chez André, 1798, 607p, p.446

100 Allain Thierry, « *La ville, la consommation et l'exotisme* » *Exotisme et déclin dans la ville portuaire d'Enkhuizen au XVIII^e siècle*, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 67-85. DOI : 10.3917/rhu.030.0067, p.72

démontre l'adoption des produits exotiques, épices, cannelle, sucre ou encore café, dans les habitudes de consommation. Plus encore, elle démontre que la présence du thé est plus rare que celle des autres aliments.¹⁰¹ Le thé devait donc être un objet de consommation de luxe. Chez le marchand toulousain Pierre Cruzet que nous avons mis au jour lors de nos dépouillement d'archives, le thé se vendait en l'année 1788 à 3£ et 10 sou. À titre d'exemple, le « cacao des isles » 10 sou et le poivre 36 sou et 6 deniers.¹⁰² Dans le cas de ce marchand, le thé était un produit de valeur. De plus, d'après les sources d'archives des séries 5S 33 et 5S 34 des AMT et des séries 3E et 1L 1034 des ADHG – que nous détaillons dans le volume II – sur un corpus de 25 inventaires nous retrouvons chez 28% d'entre eux des objets en rapport avec la consommation du thé. La présence de café, de sucre et des ustensiles nécessaires comme les moulins à café était également forte et nous invitons le lecteur à se reporter au Volume II où nous détaillons le protocole de dépouillement des archives et nos résultats.¹⁰³ Cependant, le thé était d'après nos sources bien plus rare qu'un autre produit exotique comme le café. C'est par exemple visible dans l'inventaire de du Bourg où les objets relatifs à la consommation du café étaient présents à hauteur de 68,00% contre 12,70% pour le thé ainsi que chez Guibert avec 53,00% pour le café et 3,00% pour le thé.¹⁰⁴ La proximité de Bordeaux, ville alors tournée vers le commerce des Antilles et des Amériques qui elles-mêmes produisaient du sucre et du café, pourrait-elle expliquer l'abondance de ces produits dans la région toulousaine ? Nous devons toutefois prendre garde avec ces données car notre corpus est d'une part trop restreint et d'autre part l'analyse de certains documents démontre que l'inventaire n'est pas complet et que parfois des pièces furent déplacées avant l'arrivée des commissaires en charge de l'inventaire.¹⁰⁵ Toutefois, nous ajouterons que sur notre corpus de 144 bilans de faillites, que nous avons analysés lors du notre dépouillement des archives de la bourse commune des marchands et dont nous ferons l'analyse dans une autre partie, sur ces 144

101 Thera Wijssenbeek-Olthius, *"Invloed van de VOC op het dagelijks leven in Delft"* dans H. L. Houtzager et alii (red), *Delft en de Oost-Indisch Compagnie*, Amsterdam, Rodopi, 1987, p.104-106.

102 ADHG : Bourses Commune des Marchand : Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788

103 Voir dans le volume II la présentation des sources manuscrites p.2

104 Voir dans le volume II, détail du dépouillement, p.79.

105 C'est notamment le cas de l'inventaire révolutionnaire des biens de Resseguier à la fin du XVIII^e siècle où les commissaires notèrent "*nous avons trouvé deux grandes feuilles, contenant l'état de l'argenterie [...] du cuivre d'office, et de la porcelaine [...] et que comparant ledit état avec les quantités des mêmes objets par nous inventoriés, nous pouvons trouvé une différence enorme à légard de l'argenterie et de la porcelaine*" AMT 5S 33 Inventaire Resseguier.

marchands nous n'avons jamais retrouvé d'objet clairement destiné à la consommation du thé.¹⁰⁶ Nous ne parlerons donc pas d'absence de thé, mais d'une rareté à Toulouse au XVIII^e siècle. Cela est peut-être un signe tangible qui démontrerait l'éloignement de Toulouse et de sa région, d'une route commerciale vers les Indes, et donc du commerce de la porcelaine de Chine.

Nous manquons pour l'heure d'exemples de comparaison et de chiffres précis sur la consommation de tels produits à Toulouse au XVIII^e siècle. Si nous revenons à ce que nous avons remarqué plus haut dans le texte : à savoir, le rapport entre catégories sociales et la consommation d'un produit exotique et de luxe comme le thé, nous ajouterons à cette idée une remarque concernant les inventaires de la bourse commune des marchands. En effet ceux-ci relèvent essentiellement de la classe bourgeoise, petites et grandes fortunes, du colporteur ou du marchand de textile. En revanche, dans la série 5S 33 des AMT qui est en rapport avec les inventaires révolutionnaires, cette série dénombre le plus souvent les biens des personnes de classes sociales aisées, notamment des nobles, des personnes qui occupaient par exemple des postes de parlementaires au Capitole de Toulouse. Or, c'est dans cette tranche de la société que nous avons retrouvé des objets relatifs à la consommation du thé, mais aussi du sucre et du café comme le démontre notre bilan dans le volume II.¹⁰⁷ Ainsi, si nous avons pu établir la relation entre consommation du thé et l'achat de services de porcelaine, nous disposons aussi d'indices nous indiquant les milieux dans lesquels ces porcelaines étaient achetées. Ces dernières étaient des objets de distinction sociale et la porcelaine de Chine ne fut pas importée en France dans des quantités massives par la CIO, les estimations s'élèvent à trois cents mille pièces par an après 1760, ce qui dut avoir pour conséquence une stabilité des prix, voire peut être une augmentation sous l'effet de la spéculation des marchands parisiens.¹⁰⁸ Par ailleurs, il est également possible qu'en France, on privilégia une production nationale, adaptant ainsi l'art chinois à un goût « à la française », c'est ce que nous allons essayer d'analyser.

106 Nous avons considéré la tasse comme un objet ambivalent : pouvant servir à plusieurs usages. Nous n'avons pas relevé d'annotations relatives à ces tasses stipulant "tasses à thé" dans les archives de la BCM.

107 Voir dans le volume II, détail du dépouillement, p.75

108 Philippe Haudrière, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Paris, Librairie de l'Inde, 2005 2 vol. 1071 p., p.293

C. Un art du feu français, question de goût ou stratégie commerciale ?

Comment expliquer ce choix stratégique dans la production française et dans les attentes des consommateurs? Cette nouvelle orientation économique a pu être une réponse à la rareté des porcelaines venues de Chine. Elle pourrait expliquer les difficultés rencontrées dans le recensement des porcelaines de Chine dans les intérieurs de Toulouse et de sa région. Une explication peut être avancée. Le père Xavier d'Entrecolles mentionnait déjà des défauts de qualité visible sur les porcelaines chinoises : "les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées."¹⁰⁹ Par ailleurs, Jacques Savary des Brûlons (1657-1716), inspecteur général de la Douane sous Louis XIV, auteur du *Dictionnaire universel du commerce* évoquait les peintres chinois sur porcelaine en des termes comparables : "ceux qui font la figure sont de très médiocres ouvriers".¹¹⁰ Le comte de Milly, auteur de *l'Art de la porcelaine* avait également un discours similaire :

" En général, tous les Peitres de la Chine, particulièrement ceux qui font les figures, sont de très médiocres ouvriers; & il faut avouer que la Peinture est un Art que cette Nation [...] semble avoir entièrement négligé [...] il est certain que les plus médiocres apprentifs d'Europe, surpassent de beaucoup leurs plus grands Maîtres".¹¹¹

Ce manque de qualité observé, ou du moins l'aspect parfois grossier de ces images, a sans aucun doute pénalisé l'importation de porcelaine de Chine en France. Une position

109 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795, Op.cit, p.298* (Détail source : p 71 A.N ; col C122, f 89. Le Comte, 1698, I, p.217 ; Entrecolles, 1717, XII)

110 Stéphane Castelluccio, [préface Jean-Paul Desroches], *Le goût pour les porcelaines de Chine et du Japon à Paris au XVII^e-XVIII^e siècles, Op.cit, p.71* (dans) Savary des Brûlons, 1741, III col. 950, art. Porcelaine ; Lister, 1823, p.128.

111 Nicolas-Christiern de Thy, Milly (comte de), *L'art de la porcelaine (dans) Description des arts et métiers, faites ou approuvées par messieurs de l'Académie Royale, Paris, Saillant et Nyon,1772, 129p., <http://gallica.bnf.fr/>, p.19*

actuellement discutée de la recherche sur la porcelaine voit dans le XVIII^e siècle, et dans la démocratisation de la porcelaine de Chine, une réponse à la demande par une augmentation de la productivité des ateliers de Chine s'accompagnant d'une baisse de la qualité. Cependant, les chinois avaient instauré des contrôles de qualité dans leurs manufactures au tout début du XVIII^e siècle.¹¹² Cette diminution éventuelle de la qualité ne semble pas avoir été systématique, comme en témoigne un article relatif au rapport de fouille du navire de la CIO le *Prince de Conty*. Florence Richez et Michel L'Hour actuel directeur du DRASSM, démontrent dans une étude sur les porcelaines retrouvées sur ce navire, que ces dernières étaient d'une très belle facture. Aucune d'entre-elles ne présentait de décor avec des personnages. Leur analyse nous intéresse tout particulièrement lorsqu'ils comparent la cargaison du *Prince de Conty* – rappelons-le, navire de la CIO destiné au commerce français – avec une cargaison du navire *Geldermalsen*, de la flotte commerciale de la VOC – destinée au marché hollandais. Dans cette comparaison, la facture des tessons et des décors de porcelaines qui étaient à destination du marché français, est sensiblement supérieure à celle du navire hollandais.¹¹³ L'archéologie française manque pour l'heure d'exemples car seuls trois navires de la CIO situés dans les territoires français furent étudiés.¹¹⁴ Difficile de conclure des généralités sur ce seul cas mais peut être est-ce l'exemple d'un cas français. Ce dernier, n'aurait pas adopté le modèle de ses voisins hollandais ou anglais. En effet, cela est à mettre en parallèle avec les productions françaises de Vincennes-Sèvres. Avec les privilèges du Roi Louis XIV et la protection de Madame de Pompadour, peut-on parler d'une politique de production nationale ? La fuite des devises et de la monnaie française vers la Chine, ou pis encore, vers ses pays voisins comme l'Allemagne ou la Hollande, n'aurait-elle pas motivé une impulsion royale favorable au développement d'une production nationale de haute qualité ? La volonté

112 Sous le règne de Yongzheng (1723-1735) (dans) *L'odyssée de la porcelaine chinoise : collections du musée national de Céramique, Sèvres et du musée national Adrien Dubouché*, Limoges, Musée national de Céramique, Sèvres, 20 novembre 2003-16 février 2004, Musée national Adrien Dubouché, Limoges, 6 mars 2004-1er juin 2004, Musée de la Faïence-Château Pastré, Marseille, 25 juin-10 octobre 2004 -- [organisée par le musée national de Céramique] ; [catalogue par Monique Crick, Marie-France Dupoizat, Christiaan J. A. Jörg... (et al.)], 2003, Paris : Réunion des musées nationaux, 256p., p.101

113 Michel L'Hour et Florence Richez, *Le voyage inachevé du Prince de Conty (1746), vaisseau de la compagnie des indes orientales*, p27-33, p.32 (dans) *Neptunia, "Compagnies des Indes*, mars 1989, n°173.

114 Il s'agit du *Prince de Conty*, du *Mauritius* ainsi que du *Sussex* dont les conditions de fouilles de ce dernier, ainsi que le pillage sur l'île de Bassas da India, n'ont permis qu'un ramassage rapide. Nous remercions ici Florence Richez du Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines de la sous-direction de l'archéologie ainsi que Marie Lakermance de la bibliothèque Bernard Liou du DRASSM de nous avoir fourni ces informations.

d'affirmer un modèle national, par une économie forte et indépendante par la politique de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) peut-elle expliquer les attentes des consommateurs français du XVIII^e siècle ?

Dans un premier temps, il faut relever les prouesses techniques faites par les artisans européens dans la production de la porcelaine. Prenons un exemple significatif avec trois théières issues de la manufacture allemande de Meissen. La première illustration (n°7), est le modèle initial réalisé dans les ateliers de Jingdezhen en Chine. La deuxième, (illustration n°8), est la copie du modèle chinois, réalisée seulement quelques années après l'apparition du modèle d'origine dans les ateliers de la manufacture de Meissen. Le troisième exemple, (illustration n°9), est la même théière, mais cette fois-ci, les artisans de Meissen ont réinterprété l'art chinois. Cet objet est une pièce de grande qualité marquée par des innovations techniques telle l'insertion des carpes qui ornent la anse et le bec ce qui démontre l'ingéniosité et l'adaptation des artisans de Meissen au décor d'origine.¹¹⁵ Cette innovation prouve les divergences de goût entre la Chine et l'Europe ainsi qu'elle met en lumière tout le processus d'émancipation des occidentaux, élément qui dans cet exemple



Illustration 7: Théière, 1680-1720, porcelaine dure, émaux polychromes, H : 11,2cm ; L : 19,5cm, Chine, ateliers de Jingdezhen, Dresde, Porzellansammlung, INV : P.O.6334

est parfaitement maîtrisé. Les prouesses techniques des manufactures européennes et notamment françaises comme à Vincennes et Sèvres, atteindront une grande perfection et ont sans doute concurrencé les ateliers chinois de Jingdezhen tout comme la porcelaine japonaise.¹¹⁶ S'il est difficile de retrouver de la porcelaine de Chine à Toulouse et dans sa région au XVIII^e siècle est-ce parce que les consommateurs ont privilégié des productions locales : que nous disent les sources d'archives ?

¹¹⁵ *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, [exposition], Musée Cernuschi, Musée des Arts de l'Asie de la Ville de Paris, 24 février-17 juin 2007, Paris, Paris musées, 2007, 295p., p.194

¹¹⁶ Antoine D'Albis, *Hard-Paste Porcelain Plates from Sèvres with Chinoiserie Decoration in Colored Golds and Platinum*, *Metropolitan Museum Journal*, Vol. 37 (2002), pp. 267-276. Voir dans le volume II, illustration n°35, p.64



Illustration 8: Théière, vers 1730, porcelaine . 0,150, Dresde, Porzellansammlung, INV. P.E 5325 A



Illustration 9: Théière, vers 1730 , porcelaine dure, manufacture de Meissen, H : 15cm, Dresde, Porzellansammlung, INV : P.E. 5325 A/B

Nous retrouvons par exemple dans *Inventaire du mobilier du château de Larjo dépendant de la succession de M Marcassus* : « 6 tasses a caffè de porcelaine a dessein de la fabrique de Sèvre [...] 1 caffetière de la même fabrique ».¹¹⁷ Nous avons également retrouvé chez Jean Dubarry « trois vases de porcelaine de Sèvre, coupés ».¹¹⁸ Les objets de porcelaine pouvaient donc circuler jusqu'à Toulouse ce qui démontre aussi que des objets rares et précieux comme la porcelaine pouvaient être transportés dans une ville de province. Nous nous interrogerons plus loin dans le texte sur ces questions de transports et nous aborderons la question de la présence des porcelaines de Chine dans les intérieurs de Toulouse durant le XVIII^e siècle.¹¹⁹

Les ateliers chinois captèrent d'ailleurs cette nouvelle tendance, et s'adaptèrent aux mutations du marché européen en modifiant leur production.

Cette modification s'est faite par une augmentation de la quantité qui n'a pas forcément entraîné une baisse de la qualité. Il faut en effet nuancer ce propos car les manufactures de Jingdezhen n'abandonnèrent pas toute la maîtrise de leur art du feu, cette diversité de qualité s'explique avant tout par l'organisation des fours. Dans la production chinoise du XVIII^e siècle, autant hiérarchisée, organisée, qu'administrée, il existait une distinction entre les fours. Il y avait tout d'abord les fours officiels dit *guanyao*, financés par le pouvoir et en charge de fournir la cour et les mandarins du pays. Les meilleurs artisans de Jingdezhen étaient rassemblés pour former une élite réunie pour travailler aux fours impériaux dit

¹¹⁷ ADHG 3E 11935 pièce n°74 Inventaire du mobilier du château de Larjo dépendant de la succession de M Marcassus.

¹¹⁸AMT série 5S 33

¹¹⁹ Voir plus loin dans le texte : PARTIE III : La place pour la porcelaine de Chine dans la vie domestique toulousaine du XVIII^e siècle ?, p.94

yuyao. La production de ces derniers était réservée à l'Empereur et sa famille. Il existait également une dernière catégorie de fours, ils étaient privés et communément nommés *minyao* (traduction de *four*).¹²⁰ Les productions issues de ces fours étaient majoritairement destinées aux usages des chinois et pour l'exportation. Ce fonctionnement était rigoureusement contrôlé et les *mandarins* se réservaient le droit de sélectionner les plus belles pièces dans les ateliers pour le compte de l'Empereur.¹²¹ Les Européens héritaient, dans certains cas, de pièces de belle qualité mais la plupart du temps disposaient des objets issus d'une production industrielle. Pour pallier ces divers soucis d'approvisionnement, les Chinois avaient développé à Canton des ateliers de peintures sur porcelaine.¹²² Ces ateliers recevaient des porcelaines vierges de tout décor, avec diverses formes adaptées aux usages occidentaux, et appliquaient les motifs en fonction des commandes.¹²³ Cette complexité du réseau commercial en Chine et en Europe dévoile l'importance de ce trafic qui relevait alors, d'un véritable enjeu d'État entre nations.

La porcelaine était au cœur d'enjeux économiques dont chaque pays voulurent s'assurer les fruits et les bénéfices. Rappelons-nous le récit du père François-Xavier d'Entrecolles qui mentionnait que les fours de porcelaine de Jingdezhen étaient abrités des regards derrière des murailles : « Là dans une enceinte de murailles, on bâtit de castes apentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers ». ¹²⁴ Néanmoins, nous ne connaissons pas les mesures de protection adoptées en Chine, en revanche, en France le silence était alors tenu d'être respecté par l'ensemble des ouvriers de la filière. Si nous nous référons aux différents *Arrest du Conseil d'État du Roy*, relatifs aux manufactures de porcelaines, la notion de secret et de bien national est aisément perceptible. En témoigne la palette de procédures et de sanctions visant à décourager toutes fuites. Prenons un exemple, l'*Arrest du Conseil d'État du Roy* daté du 19 août 1747 : « Portant règlement pour les Ouvriers de la manufacture de Porcelaine façon de Saxe, établie au château de

120 Nancy Balard, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, *Op.cit.*, p.73.

121 *Idem*

122 *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.25

123 C'est sans doute dans ces types d'ateliers que pouvaient être réalisés les « *chine de commande* ».

124 Jean-Baptiste du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique, physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, *Op.cit.* p.183

Vincennes ». L'article premier déjà, interdit toute absence non justifiée des ouvriers sous peine d'être « punis par la peine de la prison & de cinquante livres d'amende. » La nécessité de préserver le secret de fabrication est encore plus notable à l'article V : « DÉFEND pareillement, sous peine de mille livres d'amende ou de trois années de prison, à tous les ouvriers qui ont ou auront travaillé dans ladite manufacture [...] de faire usage des connaissances qu'ils pourraient y avoir acquises. »¹²⁵ ainsi que l'article VI : « ORDONNE que pour conserver l'ordre & le secret nécessaire à ladite manufacture, elle demeure exactement fermée pour tout étranger, & que l'entrée n'en soit accordée [...] sous ordre exprès de Sa Majesté. »¹²⁶

Les privilèges accordés par le Roi à la manufacture de Vincennes-Sèvres furent importants et témoignaient d'une volonté politique visant à protéger et à développer un art français d'excellence dans le domaine de la porcelaine. Nous en trouvons les preuves dans ce même *Arrest* du 19 août 1747, où est accordé à Charles Adam – mentionné comme l'entrepreneur de la manufacture de Vincennes-Sèvres – pouvoir et privilèges exclusifs pour créer de la porcelaine « à l'imitation de celle de Saxe », autrement dit, de la porcelaine dure comme à la manufacture allemande de Meissen. Cette demande venant du Roi s'accompagnait d'autres règles et avantages tel que l'exclusivité de pouvoir peindre « en peinture & dorures » ainsi « prévenant toute concurrence » contre « de nouveaux établissements qui nuiraient infiniment à celui entrepris par ledit Adam ». Dans l'*Arrest* du 15 février 1766 qui « Permet, dans toute l'étendue du royaume, de fabriquer des Porcelaines à l'imitation de la Chine, tant en blanc que peintes en bleu & blanc, & en camayeu d'une seule couleur » est mentionné que la porcelaine de Chine était copiée, imitée et que les autorités ne semblaient pas en contrôler la production comme en témoigne l'*Arrest* du 15 février 1766 qui :

« permet, dans toute l'étendue du royaume, de fabriquer des Porcelaines à imitation de la Chine, tant en blanc que peintes en bleu & blanc, & en camayeu d'une seule couleur [...] concernant la Manufacture royale de Porcelaine de France, qu'il était défendu

125 *Arrêt du conseil d'état portant règlement pour les ouvriers de la manufacture de porcelaine façon de Saxe, établie au chateau de Vincennes*, Paris, imp royale, 1747-08-19, <http://gallica.bnf.fr/>.

126 *Idem*

*de fabriquer ou faire fabriquer dans le royaume aucune espèce de porcelaine [...] Sa Majesté eût permis aux Entrepreneurs des Manufactures de porcelaines déjà établie, de continuer la fabrication de leurs porcelaines en blanc, & de les peindre en bleu façon de Chine. »*¹²⁷

D'une part, le Roi souhaitait contrôler les productions nationales mais d'autre part, la demande en porcelaine « *façon de Chine* » était tellement grande que l'on dut autoriser l'existence de manufactures autres que royales. Cela démontre la réelle attente des contemporains du XVIII^e siècle en porcelaine de Chine ou en des substituts « *façon de Chine* ». Toutefois, le Roi réussit à protéger les intérêts de sa manufacture royale en limitant les droits des manufactures produisant des imitations de Chine. Notamment en restreignant les sujets de représentation et leurs couleurs :

*« Sa Majesté défenses auxdits Entrepreneurs de peindre, [...] leurs porcelaines en d'autres couleurs qu'en bleu & blanc, & en camayeu d'une seule couleur; & d'y employer de l'or appliqué ou incrusté [...] comme aussi de faire aucunes staeus, figures ou ornements de ronde-bosse »*¹²⁸

*« Ordonne Sa Majesté [...] contre desdits entrepreneurs [...] ne pourront être ornées de fleurs & sculpture, ni peintes autrement qu'en façon de japon, sans, sous aucun prétexte, y mêler des paysages, figures ou dorures, dont Sa Majesté entend que le travail soit exclusivement réservé à la manufacture de Charles Adam, ainsi que de toutes sortes & espèces d'ouvrages de porcelaine en fleurs ou sculpture. »*¹²⁹

127 Arrêt du conseil d'état qui permet dans toute l'étendue du royaume, de fabriquer des porcelaines, à l'imitation de la Chine, tant en blanc que peintes en bleu et blanc et en camayeu d'une seule couleur ; et confirme les privilèges de la manufacture royale de porcelaine de France, Paris, imp royale, 1766-02-15., <http://gallica.bnf.fr/>.

128 *Idem*. Remarque : Bien que le mot « *staeus* » est à première vue étrange, nous n'avons pu le comprendre et nous garantissons au lecteur de l'exactitude de notre transcription. S'agit il d'une inversion de lettre entre un t et un e, s'agit-il du mot statues ?

129 Arrêt du conseil d'état qui confirme le privilège exclusif accordé à Charles Adam pour la fabrique de la porcelaine façon de Saxe : et fait défenses de former aucun nouvel établissement, Paris, imp royale, 1748-08-06., <http://gallica.bnf.fr/>.

Il y avait donc toute une stratégie de politique nationale vis à vis de la porcelaine venue de Chine ainsi que des productions de la manufacture de Vincennes-Sèvres. Ces innovations dans la protection du commerce national, s'accompagnaient également d'une valorisation d'un goût à la française qui ferait la synthèse entre les apports des motifs orientaux et les réelles attentes d'exotisme et d'esthétique des consommateurs français. Ces innovations dans les manufactures françaises s'illustrent par exemple par la création d'émaux de couleurs tels que le « bleu céleste » en 1753 à Vincennes-Sèvres par le chimiste Jean Hellot (1685-1766) dans le but d'imiter le céladon de Chine, mais aussi pour le surpasser, et qui plus est pour une commande royale. Car en effet, ce bleu fut créé pour un service de Louis XV.¹³⁰ Ainsi, les artisans français surent se détacher du motif originel pour proposer un nouveau modèle. Il en va de même pour les catalogues de dessins comme le *Livre de dessins chinois, tirés d'après les originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon* de Jean-Antoine Fraise (vers 1680-1739) commandé vers 1735 par Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé (1692-1740) pour sa manufacture de Chantilly.¹³¹ L'artiste s'est ainsi inspiré de vrais motifs chinois pour en créer de nouveaux, adaptés au goût du moment et français.

Nous venons de voir qu'il y a eu au XVIII^e siècle toute une politique nationale visant à développer les manufactures nationales de porcelaines. Par ailleurs, nous avons pu constater par les certains *Arrest* du Roy, qu'il y a eu une réelle attente de la part des consommateurs français en porcelaine avec des décors chinois ou inspirés des véritables motifs d'objets de Chine. Mais que retrouve-t-on à Toulouse ? Notre corpus d'archives est limité. Une grande partie de ce dernier concerne la partie traitant des réseaux commerciaux. Le corpus d'archives relatif aux possessions des toulousains est encore restreint. En effet, pour ce travail de recherche nous sommes limités aux séries 5S 33 et 5S 34 des AMT ainsi que les séries 3E et 1L des ADHG, dont nous invitons le lecteur à prendre connaissance en détail du fond étudié dans le volume II.¹³² Comme nous le verrons

130 Marie-Laure de Rochebrune, *Splendeur de la peinture sur porcelaine au XVIII^e siècle : Charles Nicolas Dodin et la manufacture de Vincennes-Sèvres*, Versailles, Musée national du Château de Versailles et de Trianon, 2012, Paris, Ed. Artlys, 237p

131 Jean-Antoine Fraise, *Livre de dessins chinois, tirés d'après les originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon, dessinés et gravés en taille-douce*, Paris, P-N. Lottin, 1735.

132 Voir volume II, présentation complète des sources d'archives et du protocole de dépouillement p.2

plus loin dans une autre partie, nous avons également retrouvé dans nos recherches des objets de porcelaine au château de Reynerie chez Guillaume Dubarry.¹³³ Ces exemples paraissent pourtant isolés faute à un corpus limité à l'inventaire de 25 habitants de Toulouse à la fin du XVIII^e siècle, ce qui est peu. Si nous analysons en détail les inventaires de ces personnes, nous retrouvons des objets au caractère exotique certain. Désigné sous « à la façon de la Chine » ou « personnages chinois » ces éléments étaient le plus souvent des boîtes ou des tasses à café. Sur l'ensemble de ce corpus de 25 personnes ce type d'objet était présent dans 28% des demeures. L'intégration du motif chinois dans les intérieurs et sans doute, dans ceux de Toulouse au XVIII^e siècle, s'explique par un phénomène parallèle à l'importation de la porcelaine de Chine : de nouvelles consommations et façons de consommer. Les produits exotiques comme le café, le thé, le sucre ou encore le cacao, contribuèrent aux nouvelles mœurs de la société qui se construisirent autour de l'échange et de la sociabilité. Ces mutations changèrent profondément et durablement la vie domestique et les ustensiles de cuisine. Nous verrons dans une prochaine partie le goût de la région toulousaine pour ces objets aux motifs chinois. Avant cela il nous faut néanmoins aborder une nouvelle problématique : pouvait-on trouver des porcelaines de Chine dans les réseaux de commerce de Toulouse au XVIII^e siècle ? Comment ces objets arrivaient-ils jusque dans cette région ? De Canton à Toulouse, nous allons aborder toutes ces questions dans la partie suivante.

133 Voir plus loin dans le texte p.108

PARTIE II De la mer de Chine au Languedoc : commande, achat, transport des porcelaines chinoises

Si le terme de mondialisation est aujourd'hui un mot d'actualité, il l'était déjà au XVIII^e siècle, quand les marins français et européens naviguaient sur tous les océans du monde. Ces grandes lignes commerciales à portée internationale, longues de plusieurs milliers de kilomètres, étaient qualifiées par la marine marchande de « long cours » ou de « haut vol ». ¹³⁴ Ces routes maritimes conduisaient les marchandises et connectaient les hommes entre eux. Dans ces nouveaux espaces conquis par les européens, allait s'exprimer toute leur concurrence et leur combativité à contrôler les mers et le commerce. C'est cette nouvelle vision du monde qui s'offrait aux yeux des occidentaux et qui entraîna un formidable essor de la pensée. La liberté des échanges, des mers et surtout du commerce a été théorisée dès le début du XVII^e siècle par le hollandais Hugo Grotius (1583-1645) dans son ouvrage *Mare liberum* – traduction : *La liberté des mers*. Cette affirmation du commerce « libre entre tous » et que « la mer ou le droit d'y naviguer ne pouvant être le propre d'aucun homme » ¹³⁵ dans une pensée construite est la preuve de cette ouverture vers le commerce mondial. À l'inverse des déplacements terrestres, la mer offrira aux hommes un principe de liberté de navigation qui sera, à partir du XVII^e siècle, de moins en moins discuté. ¹³⁶ La porcelaine de Chine fut exportée en de grandes quantités, on estime que près de 300.000 pièces par an furent envoyées en France au milieu du XVIII^e siècle. ¹³⁷ La porcelaine était donc avec le thé, les soieries, les laques et autres curiosités, un objet d'importation privilégié. Objet d'exotisme, elle était aussi, à l'image de ces nouveaux mondes, : étrange et moderne. Mais comment ces objets parvenaient-ils jusqu'en France et comment étaient-ils ensuite commercialisés dans une ville comme Toulouse ? Nous présenterons ici quelques éléments de réponse. Nous étudierons donc dans un premier chapitre l'organisation des grandes routes commerciales et des compagnies de commerce

134 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Paris, Librairie de l'Inde, 2005 Haudrère, t. I, p.436.

135 Hugo Grotius, *Mare Liberum*, trad. *La liberté des mers*, première édition 1609 ChapVI et Chap VIII.

136 Christian Fleury, *Des frontières sur la mer : introduction à une critique du processus réappropriation étatique de l'espace marin*, ESO Travaux et documents n°21 - Mars 2004

137 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Paris, Librairie de l'Inde, 2005 Haudrère, t. I, p.293.

qui assuraient le transport des marchandises au XVIII^e siècle. Nous consacrerons un chapitre aux ventes et achats de porcelaines, à la fois en Chine comme en France. Pour finir notre dernier chapitre sera dédié aux réseaux de distribution, d'une part en France et d'autre part, dans le Languedoc et à Toulouse en particulier.

CHAPITRE I Les océans, un empire commercial : la grande route vers la Chine

L'acheminement des porcelaines de Chine jusqu'en France au XVIII^e siècle est avant tout une histoire française. Pour resituer le contexte économique de l'époque, le volume monétaire entre ces deux nations était déséquilibré et largement déficitaire pour la France par rapport à son homologue chinois. Ce déséquilibre de la balance commerciale est d'ailleurs toujours d'actualité comme le souligne l'article du journal Le Huffington Post du 25 mars 2014¹³⁸. Ce parallèle contemporain en dit long sur l'ancienneté de nos relations commerciales avec la Chine ainsi que de nos relations diplomatiques. Nous allons dans ce chapitre étudier dans un premier temps l'organisation des grandes routes commerciales. Nous poursuivrons avec le fonctionnement du port chinois de Canton et nous terminerons par un sous-chapitre dédié aux stratégies commerciales françaises et aux compagnies de commerce.

A. Les routes maritimes au XVIII^e siècle : de Lorient à Canton

L'argent, en tant que matière brute et sous forme monétaire occupait le centre des échanges entre la France et la Chine. Il était au XVIII^e siècle la monnaie d'échange

138 Grégory Raymond, Le partenariat France-Chine, un nain commercial à l'avenir prometteur, Le Huffington Post, 25-03-2014, http://www.huffingtonpost.fr/2014/03/25/france-chine-exportations-balance-commerciale_n_5020831.html

essentielle entre l'Empire du Milieu et l'Europe. Il est au cœur de l'histoire et des échanges entre les hommes. Pour supporter les pertes en argent et pour ne pas déséquilibrer le marché intérieur français, les marchands se fournissaient sur le chemin du départ en piastres d'argent dans le port de Cadix.¹³⁹ Cette zone portuaire était alors la plaque tournante du commerce de l'or et de l'argent que les Espagnols faisaient venir de leurs colonies en Amérique sud.¹⁴⁰ Les navires français qui partaient principalement des côtes bretonnes et plus largement de la façade atlantique française, longeaient ensuite les côtes africaines, notamment jusqu'à leur comptoir de Saint-Louis sur l'embouchure du fleuve Sénégal où ils faisaient escale durant un à deux mois. De là, ils partaient soit vers les Amériques, soit par un trajet de long cours, *via* l'océan indien vers la mer de Chine.¹⁴¹ Plusieurs chemins s'offraient à eux, il fallait également éviter les routes que pratiquaient les autres nations européennes, comme par exemple les Britanniques, les hollandais et les portugais. Les navires français pouvaient profiter des courants pour atteindre l'île de la Trinité – aujourd'hui l'archipel de la *Trindade*, appartenant au Brésil – au large de l'actuelle côte brésilienne. Ensuite, avec les courants, ils naviguaient en direction du Cap de Bonne-Espérance, longeaient la côte Est de l'Afrique vers l'actuel Mozambique et l'île de Madagascar pour se livrer à différents commerces, notamment l'esclavage. Grâce aux courants de l'océan Indien, ils pouvaient atteindre, à l'aller comme au retour, l'Inde et leur comptoir principal de Pondichéry où ils échangeaient déjà des marchandises en vue de les commercialiser lors de leurs prochaines étapes : le détroit de Malacca et les îles aux épices. En passant l'actuelle Malaisie, ils parvenaient enfin dans la mer de Chine, leur destination finale.

Le voyage de retour était généralement marqué par une escale en Inde, où l'on faisait encore du commerce, notamment en échange de commissions pour des marchands chinois ou indiens. Le voyage retour de Chine pouvait également se poursuivre jusqu'à Moka, dans l'actuel Yémen d'où les Français exportaient le café. Ce commerce de café a diminué avec le développement de culture de café par les français sur l'île Bourbon (île de

139 Timothy Brook, *Le chapeau de Vermeer : le XVII^e à l'aube de la mondialisation*, Paris, éd. Payot, 2009.

140 Timothy Brook, *Le chapeau de Vermeer : le XVII^e à l'aube de la mondialisation*, Paris, éd. Payot, 2009, p.63.

141 Voir dans le volume II, illustration n°48, p.73 : Carte du monde représentant les principales routes maritimes empruntées par les navires français pour rejoindre la mer de Chine durant le XVIII^e siècle

la Réunion).¹⁴² Au delà du Cap de Bonne-Espérance, les navires longeaient la côte africaine jusqu'à l'Europe. D'autres chemins étaient possibles, mais les français devaient éviter tout accrochage avec des nations ennemies comme les Britanniques. Il leur fallait également tenir compte des courants et des vents contraires qui pouvaient stopper la navigation ou faire dériver les équipages. Les moussons dans l'océan Indien et la mer de Chine conditionnaient également les départs que cela soit vers l'Europe vers la Chine. Aussi, la navigation était-elle soumise à de nombreux facteurs que les navigateurs maîtrisaient avec plus ou moins de zèle et d'expérience. La longueur et les dangers de la navigation rendaient l'entreprise périlleuse. Beaucoup de marins souffraient à bord de conditions difficiles sur les navires : maladies, mauvaise alimentation, carence, etc.

Suite à la description de ces itinéraires, voyons plus en détail l'arrivée sur les côtes chinoises des navires français et leur escale finale le port de Canton. Ce centre commercial chinois était le point le plus éloigné en Chine que les nations européennes avaient l'autorisation d'atteindre.

B. Le fonctionnement du port de Canton

Les Chinois pensaient appartenir à une civilisation supérieure. De ce fait, les autorités négligeaient la présence occidentale qu'ils jugeaient et désignaient sous le terme de « barbare ». De plus, ils avaient encore en tête la férocité des explorateurs portugais à Goa au XVI^e siècle.¹⁴³ Ils se méfiaient donc des Européens et leur interdisaient toute progression dans leurs eaux au-delà de la ville de Canton. L'étendue de l'Empire chinois dynamisait leur propre commerce intérieur et de ce fait, ils pouvaient se passer des importations européennes. Toutefois, les échanges avec les étrangers ne fit que s'accroître

142 « *L'île de Bourbon, éloignée de 30 lieux de l'île de France [...] abonde en blé et fournit 6 bâtimens de 500 tonneaux par an de café dont la qualité égale presque celle de Mocka.* » (dans), René Cruchet, *Le voyage en Chine de Balguerie Junior (1783-1785)*, Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde : bulletin de la Société d'histoire, juillet-septembre 1952, p223-236, p.129.

143 À leur arrivée à Goa au tout début du XVI^e siècle les portugais s'imposent militairement en chassant le souverain en place, Yusuf Adil Shah. La ville est pillée et devient un comptoir portugais.

et cela en dépit des restrictions impériales et des fortes taxes imposées. Celles-ci, sur la dépense totale de la Compagnie des Indes françaises au comptoir de Canton – soit près de 200000 £ par an – pouvait atteindre plus d'un tiers de cette somme¹⁴⁴. Pour exemple, le montpelliérain Jean-Étienne Balguérie Junior (1756-1831) qui s'installa comme armateur dans le port de Bordeaux, effectua un voyage commercial en Chine de 1783 à 1784. L'historien René Cruchet qui étudia le journal de bord de cet armateur, estime d'après les notes de Balguérie que les frais d'amarrage de son navire dans le port de Canton, cumulés au divers frais de remorquage dans le fleuve, s'élevaient à plus de 60.000 £ en argent français, ce qui est une somme colossale.¹⁴⁵ Malgré cette contrainte de prix, ce commerce resta toujours très lucratif, autant pour les Chinois que pour les Occidentaux. L'étendue du territoire chinois et le brassage des populations côtières, empêchèrent une main mise totale de l'Empereur sur le port de Canton. De plus, la quantité de flux monétaires circulant devait entraîner l'opportunisme des populations côtières, des injustices sociales, des fraudes et des corruptions en tout genre. C'est pourquoi l'administration chinoise ne put que limiter et taxer les échanges commerciaux.

Les navires marchands français qui arrivèrent à Canton à la fin du XVII^e siècle connurent une implantation qui leur fut sans doute facilitée par l'influence des jésuites qui cherchaient à évangéliser la Chine depuis la fin du XVI^e siècle. Ces missions jésuites françaises ont donné une bonne image de la nation et ont contribué à revaloriser les européens auprès des empereurs de Chine et tout particulièrement auprès de l'Empereur Kangxi (1654-1722) qui leur accorda la liberté de croyance par L'Édit de Tolérance signé en 1692.¹⁴⁶ Le lieutenant du vaisseau *Le comte de Toulouse*, écrira lors de son passage dans le port de Canton en 1723 : « Entre toutes les nations qui abordent à Canton pour négocier à la Chine, les Français y tiennent le premier rang par les prérogatives qu'ils ont au-dessus des autres... ».¹⁴⁷ Néanmoins, comme toutes les autres nations européennes, les marchands

144 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, op.cit., t.II, p.688 – Sur les 200.000£ de frais annuel déboursés au comptoir de Canton par an, la somme totale des taxes versées aux autorités chinoises est de 36.78 % de la somme totale.

145 René Cruchet, *Le voyage en Chine de Balguerie Junior (1783-1785)*, Op.cit., p.226.

146 L'édit de tolérance de l'Empereur Kangxi, fut actif de 1687 à 1724, date qui marque l'interdiction du christianisme par les autorités. François Jacob, *Les lumières à l'heure chinoise*, (dans), Pagodes et dragons, Op.cit., p.29

147 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Op.cit., t.II, p.688. (dans) « Observation sur les mœurs et les coutumes des Chinois par le SR. De Gennes de la Chancelière,

français ne pouvaient pas débarquer directement à Canton. Ils étaient cantonnés sur des îles le long de la Rivière des Perles qui remonte de la mer de Chine vers la baie de Canton. Sur ces îles nommées Wampou, les marchands français avaient construit leur « *factorie* » ou « *factorerie* », ce qui correspond à leur comptoir commercial. Comme illustré sur l'illustration n°39 p.66 du volume II, les différentes nations européennes étaient réunies et il était très difficile pour leur personnel d'obtenir des autorisations pour en sortir.

Les Français ne faisaient jamais affaire directement avec les ateliers de production de la porcelaine qui se trouvaient à Jingdezhen, soit à près de 500 kms dans les terres au nord de Canton. Ces porcelaines étaient acheminées *via* un réseau de routes et de canaux navigables qui permettaient un transport sécurisé et rapide de Jingdezhen à Canton.¹⁴⁸ Elles pouvaient également être transportées par cabotage depuis la mer de Chine, par l'intermédiaire des navires chinois qui longeaient la côte depuis Nankin – actuel Nanjing dans la province du Jiangsu – jusqu'à Canton. Les Européens commerçaient avec leurs homologues spécialisés chinois. Ceux-ci avaient une autorisation pour faire des transactions avec les étrangers : ils portaient le nom de « hong » marchands ou de marchands « hannistes ». Ces « hong » étaient responsables du navire dont ils avaient la charge.¹⁴⁹ Par ailleurs, ils prélevaient les taxes et étaient garants de l'équipage et de ses éventuels débordements – de nombreuses anecdotes racontent l'humeur houleuse et imprévisible des marins une fois à terre –, ces marchands chinois prenaient en charge les commandes et validaient les transactions avec les négociants français.

Les négociants français, n'étaient pas au XVIII^e siècle très bien représentés à Canton. En effet, en 1790, parmi les cinquante-six navires étrangers présents dans le port de Canton, quarante-six étaient britanniques. Par ailleurs, d'autres chiffres prouvent l'infériorité numérique des Français : de 1711 à 1718, pour trente-trois navires qui partaient au titre de la Compagnie française vers l'Océan Indien et la Chine, la East India Company (EIC) britannique en envoya quatre-vingt quatorze et la compagnie hollandaise, Vereenigde

lieutenant sur le vaisseau le Comte de Toulouse... » 1733-1735, B.N, N.A.F.9.347, F°23.

148 Michael Dillon, « Transport and Marketing in the Development of the Jingdezhen Porcelain Industry During the Ming and Qing Dynasties » *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol.35, n°3, 1992, pp. 278-290.

149 Voir plus loin dans le texte p.66

Oostindische Compagnie (VOC) en envoya deux-cent cinquante-deux. Les Français étaient donc nettement moins présents que leurs voisins hollandais et britanniques. Ceux-ci, assureront au fil du siècle l'essentiel des échanges commerciaux entre l'Europe et la Chine.

Pour comprendre ce qu'a été l'acheminement des porcelaines chinoises jusqu'en France au XVIII^e siècle, il est nécessaire dans cette étude d'examiner ce qui permettait d'assurer le déplacement jusqu'à la Chine.

C. La stratégie des compagnie de commerce : le cas français

Ce transport était organisé par la Compagnie des Indes Orientales (CIO). Cette compagnie de commerce avait été créée sur le modèle de la VOC qui commença ses activités dès 1602. Pour la France, c'est seulement en 1664 sur l'impulsion de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), alors membre du Conseil Royal du Commerce, que fut fondée une compagnie marchande, avec privilèges du Roi tel que le monopole commercial ou l'exemption de taxes. La création du port de Lorient en 1666 répondait aussi à cette volonté royale de dynamiser l'économie ainsi que d'affirmer la présence française dans le monde. Le développement de ces transactions à l'échelle internationale avait également pour but de protéger et de dynamiser le commerce national qui risquait d'être submergé par les produits d'importation hollandais ou britanniques. L'objectif de ces compagnies de commerce était de relier au Royaume les différentes colonies. Les points d'ancrage de ces compagnies marchandes se matérialisaient par des comptoirs commerciaux installés et gérés par la compagnie elle-même. Représentatifs de la nation française, ils assuraient autant la pérennité du commerce que la naissance et l'expansion d'un futur empire colonial. Ces compagnies permettaient de rassembler d'importants capitaux pour armer des navires, pour assurer le bon fonctionnement de leur administration et pour parer aux aléas du trajet. L'investissement pour un seul voyage était tel que très peu de marchands pouvaient se permettre de prendre des risques, d'investir de grosses sommes dans l'armement d'un navire et de geler les capitaux pour une durée de voyage d'environ deux ans. Cet investissement se

faisait d'ailleurs sans l'assurance de bénéfices.¹⁵⁰ Le navire pouvait couler, être capturé par d'autres nations européennes ou être victime de piraterie. Au cours de l'histoire de la CIO, ce sont cinquante-quatre navires qui furent capturés, principalement par des britanniques.¹⁵¹ La perte d'un seul navire représentait un gouffre financier pour la CIO. Pour financer de nouveaux trajets, la CIO lançait des souscriptions afin de lever d'importantes sommes d'argent sans empiéter sur les finances des marchands de France ou sur le trésor royal.

Le premier comptoir commercial français à Canton fut fondé en 1698, date à laquelle les privilèges du commerce avec la Chine furent cédés à Jourdan de Groué – un fabricant de miroir de Paris – pour la Compagnie de la Chine.¹⁵² Le premier vaisseau de commerce français à atteindre Canton fut *l'Amphitrite* ; ce navire ramena, dès son premier voyage, de la porcelaine qui fut vendue, aux enchères dans la ville de Lorient. Les différentes livres de comptes de ce navire qui se rendit quatre fois en Chine, furent publiées dans le *Dictionnaire universel de commerce, contenant tout ce qui concerne le commerce qui se fait dans les quatre parties du monde* par Jacques Savary Des Bruslons (1657-1716) et publié à titre posthume en 1744. Son étude nous renseigne sur la nature des échanges et des marchandises que les marchands français pouvaient proposer à leurs homologues chinois. Au cours de chacun de ces voyages, les français ont varié leur cargaison, vendant à la fois des caisses d'armes et de munitions tout comme des livres ou des estampes. Une grande partie de la cargaison à destination des chinois, était des objets de luxe que les chinois ne savaient pas produire, comme des lustres, des horloges et des montres, du vin ou encore des paires de lunettes. D'autres produits tels que des étoffes ou des tapisseries furent également embarqués.¹⁵³ Bien que non mentionnés dans les sources que nous avons analysées, les objets de la vie du quotidien des marins, en particulier les ustensiles et vaisselles de bois, d'étain ou encore de faïence, allaient parvenir jusqu'aux ports et ateliers de poterie chinois. Grâce aux comptoirs des Amériques, les français pouvaient également exporter du tabac, très prisé à la Cour de l'Empereur de Chine ou dans les milieux

150 La durée d'un voyage vers la Chine était en moyenne au XVIII^e siècle de 19 mois. Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.165.

151 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.484.

152 *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.25.

153 Jacques Savary Des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce, contenant tout ce qui concerne le commerce qui se fait dans les quatre parties du monde*, vol 1/4, Amsterdam, chez les Jansons, 1726-1732., <http://gallica.bnf.fr/>.p.839

populaires. Néanmoins, la réelle monnaie d'échange n'était autre que de l'argent ou des métaux, dont la Chine de la dynastie Qing (de 1644 à 1912) manquait cruellement. Le déséquilibre de la balance commerciale entre l'Europe et la Chine entraîna une fuite importante des capitaux européens. En effet, les chinois étaient avant tout demandeurs d'argent (métal) dont les français se fournissaient principalement en piastres espagnols lors de leur passage dans le port de Cadix comme nous avons pu le voir précédemment. Cette « pompe aspirante » chinoise, pour reprendre les mots de l'historien François Gipouloux, a déséquilibré le commerce national français par le fait que la valeur de l'argent était en Chine bien supérieure, voir à certaine période le double de la valeur appliquée en Europe.¹⁵⁴

Une fois acheminés en France, les porcelaines et les produits de Chine étaient vendues aux enchères. Celles-ci étaient pilotées et organisées par la Compagnie elle-même et attiraient alors des marchands de toutes les provinces de France qui en assuraient ensuite la diffusion dans un second réseau de distribution.¹⁵⁵ Bien que le succès fut réel, les difficultés économiques et de gestion de la Compagnie provoquèrent sa chute. C'est en 1719, que le banquier d'origine écossaise John Law (1671-1729) reprit la Compagnie de la Chine en fusionnant plusieurs autres compagnies de commerce. La nouvelle compagnie s'intitula Compagnie Perpétuelle des Indes.¹⁵⁶ Les conditions d'exportation étaient bonnes puisque la porcelaine d'importation chinoise ne bénéficiait que d'une légère taxe à l'entrée du Royaume de France. Celle-ci était de six livres par quintal, elle était appliquée par arrêt du Roi à partir de 1726.¹⁵⁷ La Bretagne était aussi une région qui bénéficiait d'une certaine autonomie par rapport au pouvoir central car elle était réputée « étrangère » et échappait ainsi à un certain nombre de taxes sur le commerce.¹⁵⁸ Faute de financement, la Compagnie fut supprimée en 1769. Elle fut, à partir de cette date, ouverte au commerce des armateurs privés. En effet, la guerre de Sept Ans et le conflit contre les britanniques (1756-1763)

154 À partir du XVIII^e siècle la Chine se convertit peu à peu à la monnaie d'argent pour compenser le manque de confiance dans le papier monnaie qui perdait de sa valeur monétaire. (dans) François Gipouloux, *La Méditerranée asiatique : villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-Est, XVI^e-XXI^e siècle*, Paris, CNRS, 2009, 480p, p.167.

155 Voir plus loin dans le texte : B. Les ventes en France, de Lorient à Toulouse, hypothèses, p.67

156 Nancy Balard, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, *Op.cit.*, p.155.

157 Arrêt du Roi du 24 sept 1726 (dans) Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.300.

158 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.300.

épuisa les finances françaises et déstabilisa la navigation des navires français sur les océans. Ceci eut notamment pour conséquence de couper les recettes de la Compagnie. Ce conflit avec l'Angleterre, fragilisa également la présence française dans ses comptoirs commerciaux d'Asie et d'Inde et marqua le début de la suprématie maritime britannique.

CHAPITRE II Les achats en porcelaine de Chine

Nous venons d'aborder le fonctionnement général des compagnies de commerce. Nous allons à présent nous intéresser aux processus d'achat et de vente des porcelaines de Chine. Pour cela, nous aborderons dans un premier sous-chapitre le déroulement des acquisitions d'objets chinois dans la port de Canton. Nous poursuivrons ensuite sur la vente de ces objets dans le port français de Lorient. Toutefois, nous continuerons notre recherche en nous focalisant sur les réseaux toulousains. Notre dernier point du chapitre sera consacré aux réseaux de distribution des faïences dans la région toulousaine. Ce commerce était-il similaire à celui des porcelaines ?

A. Acheter de la porcelaine au port de Canton

A Canton, l'organisation de la CIO et son monopole sur le commerce, tout particulièrement de la porcelaine, l'obligea à faire elle-même les demandes et à gérer le négoce. C'est l'administration de la CIO qui assurait la réalisation de la transaction sur place, de la commande à l'achat. Il existe dans l'administration de la Compagnie le personnel dit « d'épée » et un personnel dit de « plume ». C'est ce second type de personnel qui assurait la gestion du comptoir et qui réalisait les différentes missions commerciales au nom de la Compagnie. Ce personnel de plume était au nombre de soixante-huit pour l'Asie en 1727, il augmentera progressivement pour atteindre le nombre de cent soixante-dix en 1757. Le total de ce personnel était de deux-cent cinquante à trois-cent personnes sur

l'ensemble des comptoirs de la Compagnie.¹⁵⁹ L'Asie occupait donc une place primordiale dans les transactions qu'effectuait la Compagnie. Au comptoir commercial de Canton, les Français disposaient autour des années 1750 de près de quarante-trois employés de plume, dont trois « marchands », trois « sous-marchands » ainsi que deux « commis de premier ordre ».¹⁶⁰ L'appellation de ces marchands reste encore vague et il est difficile de dire précisément quelles étaient les missions de chacun d'eux. Ce qui est certain, c'est que ce sont eux qui faisaient le commerce avec les autorités locales. Avant d'arriver dans les mains d'Occidentaux, les porcelaines transitaient dans la ville de Canton où elles avaient été acheminées par voie fluviale depuis Jingdezhen ou par voie maritime depuis Nankin. Les autorités chinoises, désireuses de contrôler et de limiter ce commerce, avaient établi une administration au nom de *co-hong*. Celle-ci était composée de marchands qui avaient l'autorisation de commercer avec les Occidentaux. Comme nous avons pu le voir plus haut dans le texte, ceux-ci étaient désignés sous le nom de marchands *hanniste* ou marchands *hong*. Nous retrouvons également un autre terme, notamment dans le journal de Balguérie junior, celui de « *fiador* ».¹⁶¹ Le terme de *fiador* est sans doute un emprunt à la langue portugaise où le mot *fiador* y désigne le garant, en somme celui qui est caution d'une autre personne.¹⁶² Nous retrouvons également ce mot dans la langue espagnole bien que le terme de garant-e soit plus répandu. Ceux-ci étaient au nombre de seize en 1720, pour la seule ville de Canton. Ces marchands chinois étaient sous l'autorité du responsable du port et représentaient l'Empereur. Ces magistrats portaient le nom de *hopou*, ils étaient ceux qui pilotaient l'ensemble des affaires du port.¹⁶³ Dès 1736, face à l'afflux de navires, les autorités chinoises perfectionnèrent leur administration en instaurant sur chaque navire un responsable *hanniste*, alors désigné sous le nom de marchand *fiador*. Ceux-ci, étaient à la fois des commerçants et des *mandarins*, c'est à dire des fonctionnaires de l'Empire. Ils étaient responsables de la perception des taxes sur les navires européens.¹⁶⁴ Un dernier type

159 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.242 & p.244.

160 *Idem*

161 René Cruchet, *Le voyage en Chine de Balguerie Junior (1783-1785)*, *Op.cit.*, p.227.

162 Larousse, 2015

163 Nous retrouvons les termes *Hoppo*, *hoppou*, *houppons*, *houppous* (dans) *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.25 & Nicolas Baudeau, *Encyclopédie méthodique. Commerce.*, A Paris, chez Panckoucke, libraire, hôtel de Thou, 1783-1784 T. 2, 798p., p.657 & Pierre Blancard, *Manuel du commerce des indes orientales et de la Chine*, Sube et Laporte, 1906, p.396-400.

164 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.232.

de marchand homologué par les chinois venait compléter ce système, il s'agissait du « *comprador* ». Sous les ordres du « marchand hong », il était en charge d'effectuer les divers achats nécessaires au navire et à l'équipage.¹⁶⁵ Les autorités chinoises avaient donc instauré un engrenage administratif qui leur permettait de contrôler tout le commerce ainsi que l'ensemble des équipages. Hormis ces personnages, les Européens ne pouvaient pas communiquer avec d'autres chinois ; ils étaient assignés à résidence dans leur quartier et n'avaient le droit d'en sortir qu'avec l'aval des autorités. Aussi, leur était-il difficile voire, impossible, de prendre directement contact avec les producteurs de porcelaine chinoise, ou d'en sélectionner la qualité. Les achats devaient se réaliser par commande d'une année sur l'autre. L'administration de la Compagnie, sur place, commandait une certaine quantité de pièces de porcelaine et payait une avance. L'année suivante, elle recevait la commande quand les navires de la Compagnie revenait chargés avec l'argent nécessaire. Ce fonctionnement entraîna parfois quelques difficultés, à la fois du côté chinois comme du côté français. En effet, les Français pouvaient avoir quelques soucis pour honorer leurs commandes, parfois à cause du retard des navires et surtout parce que les comptoirs commerciaux ne possédaient pas un fond de roulement monétaire suffisamment important.¹⁶⁶ Du côté chinois, les ateliers de porcelaine de Jingdezhen n'avaient pas toujours les moyens de répondre aux commandes occidentales. Les Européens recevaient en retour, des pièces issues d'une production industrielle, dont la qualité variait fortement. Bien que cela ne soit pas complètement prouvé, il devait exister à la même période une offre variée pour des porcelaines de différentes qualités destinées au marché européen. Mais alors, les améliorations ou les baisses de qualité des produits importés s'expliquent-elles par une modification de la production chinoise ou par de nouvelles stratégies d'achat mises en place par les marchands européens en vue de mieux vendre la porcelaine sur le marché occidental ? Nous offrirons au lecteur quelques éléments de réponse plus loin dans le texte.¹⁶⁷ Pour pallier ces divers soucis d'approvisionnement, les Chinois avaient développé à Canton des ateliers de peintures sur porcelaine.¹⁶⁸ Ces ateliers recevaient des

165 "le marchand hanniste dit fiaodor est responsable de tout sur le navire même des bêtises des marins pour ivresse [...] le comprador est sous ordre du fiador, c'est lui achète les vivres aux navires européens à quai" (dans) René Cruchet, *Le voyage en Chine de Balguerie Junior (1783-1785)*, *Op.cit.*, p.227.

166 Philippe Haudrière, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.II, p.699.

167 Voir plus loin dans le texte C. Le commerce de la faïence : un circuit de vente similaire à celle de la porcelaine de Chine ?, p.72

168 *L'odyssée de la porcelaine chinoise*, *Op.cit.*, p.25

porcelaines vierges de tout décor, avec diverses formes adaptées aux usages occidentaux. Chaque motif était réalisé également en fonction des attentes occidentales. Ces pièces étaient le plus souvent de moins bonne qualité que celles produites à Jingdezhen mais avaient l'avantage d'être produites rapidement. C'est sans doute dans ces ateliers que furent réalisées les « chines de commande » que nous définirons ultérieurement.

B. Les ventes en France, de Lorient à Toulouse, hypothèses

Les porcelaines chinoises étaient surtout acheminées jusqu'aux ports bretons : principalement Nantes ou Lorient dans un premier temps, puis Bordeaux. C'est dans le port de Lorient que la Compagnie stockait dans ses magasins l'ensemble des marchandises. L'intégralité du dépôt était alors écoulée lors d'une vente aux enchères annuelle qui se déroulait à Lorient et ce depuis 1734. En fonction des années, il n'y avait pas forcément des porcelaines à vendre. Les porcelaines étaient vendues par la Compagnie sous la forme d'importants lots. Dans ces ventes, elles n'occupaient pas la place centrale : dans une étude réalisée sur la vente de l'année 1758, la porcelaine ne rapportait que 0.4 % des sommes totales, contre 11.7 % pour le thé par exemple.¹⁶⁹ Ces chiffres sont pourtant à nuancer, car une part importante du commerce des porcelaines pouvait ne pas être déclaré. C'est ce que met en avant un article de l'historien américain Earl H. Pritchard dans : *Private Trade between England and China in the Eighteenth Century (1680-1833)*.¹⁷⁰ Les origines des acheteurs étaient diverses et variaient en fonction des années. Les acheteurs venaient de toute la France et parfois même de l'étranger, principalement de Genève en Suisse. La majorité d'entre eux étaient bretons, ils étaient établis dans les ports de Lorient ou de Nantes. Un négociant nantais par exemple, achetait en moyenne entre 95.000£ et 180.000£ par vente contre 75.000£ à 120.000£ pour un négociant d'origine parisienne. Sur la somme totale des achats les marchands parisiens occupaient au milieu du XVIII^e siècle la seconde

169 Marie-Pierre Parlange Martin ; sous la dir de Mme Blanchon, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, Mémoire de DEA, Université Paris-Sorbonne, 2001, 125p, p.66.

170 Earl H. Pritchard, *Private Trade between England and China in the Eighteenth Century (1680-1833)*, Journal of the Economic and Social History of the Orient, Vol. 1, No. 1 (Aug., 1957), pp. 108-137, Published by: BRILL, Article Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3596041>

place.¹⁷¹ Si les Nantais occupaient la première place dans les sommes déboursées, il est important de remarquer qu'une majorité d'entre eux étaient originaires de Hollande. Les Hollandais quant à eux, assuraient une place importante dans le négoce en France. En effet, ils étaient solidement installés au port de Rouen où ils vendaient des tissus. On pouvait en effet, compter dans cette ville 60 marchands dits « flamands » pour seulement 20 marchands rouennais.¹⁷² De plus, leur expérience de marchands et d'entrepreneurs était largement reconnue au XVIII^e siècle. Dans un mémoire sur le commerce de la ville d'Agde en 1787, un auteur anonyme proposait, dans un projet d'aménagement d'un port commercial sur l'actuel Cap d'Agde, de faire venir des marchands hollandais car ils sont « *tous négociants, riches, connaissant le commerce des quatre parties du monde* ». ¹⁷³

En revanche, dans le cadre de cette étude qui cherche à documenter la présence des marchands de porcelaines à Toulouse, il est complexe de dire exactement quelle était l'origine des négociants par ville. Aucune publication n'offre à ce jour une liste complète des marchands de porcelaines chinoises aux ventes de la CIO. Seuls les noms des plus gros acheteurs sont référencés et, pour chaque vente, ils ne sont en moyenne qu'entre vingt et trente dans ce réseau. La place des commerçants en porcelaine de Chine originaires du Haut-Languedoc est donc aujourd'hui difficile à cerner mais semble, d'après l'analyse des sources des archives de la CIO qui nous sont parvenues, insignifiante ou totalement absente.¹⁷⁴

Il existait également à Lorient au XVIII^e siècle une « petite vente » qui concernait les objets de moins bonne qualité ou détériorés. Elle avait également pour particularité de proposer des lots plus petits et donc plus abordables. À ce jour, les recherches ne

171 Philippe Haudrière, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, op.cit., t.I, p.310

172 Jacques Bottin, *De la toile au change : l'entrepôt rouennais et le commerce de Séville au début de l'époque moderne*, p.323-345, p.329, dans Jean-Michel Minovez et Patrice Poujade, *Dynamiques marchandes : acteurs, réseaux, produits (XIII^e-XIX^e siècles)*, Toulouse, Privat, *Annales du Midi*, juillet-septembre 2005, t.117, n° 251, 450p.

173 *Mémoire de la ville d'Agde au sujet de l'émigration des hollandais républicains et du projet de leur établissement à Agde*. Fait en décembre 1787, Archives du Canal du Midi, Registre : Police et justice du canal, liasses n° 75 à 96, folio 1

174 Sous série 1-P (fichier numérisé) : Consultés : SHD-ML 1P 27 pièces relatives aux ventes du 25/09/1758, SHD-ML 1P 257-7 pièces relatives aux ventes du 08/10/1764, (182 pièces), SHD-ML 1P 260-27.129 pièces relatives aux ventes du 05/10/1772, (140 pièces), SHD-ML 1P 262B-44 pièces relatives aux ventes de l'année 1775, (138 pièces)

permettent pas d'identifier des marchands du Haut-Languedoc actifs aux « petites ventes ». De plus, ces études sont encore limitées aux onze dernières années des archives de la CIO, les autres années étant disparues ou incomplètes. Nous invitons ici le lecteur à voir dans le volume II le détail de ce fond d'archive ainsi que son historique.¹⁷⁵ Nous retrouvons néanmoins, un grand acheteur près de Toulouse dans la ville d'Agen, M. Gouron, qui en 1761 acheta à Lorient pas moins de 7 813 objets de porcelaine de Chine ainsi que 36 services à café.¹⁷⁶ Cependant, la majorité des marchands étaient surtout issus du Bas-Languedoc, et essentiellement de la région de Montpellier. Marie-Pierre Parlange, dans son Master sur le port de Lorient, relève les noms de trois négociants originaires de cette ville qui étaient établis à Lorient. Il s'agit de M Etienne Trentignan Deschiens qui a fait fortune à Lorient et qui est resté « en rapport avec le Bas-Languedoc où il redistribue une partie de ses achats en porcelaine », M Bouscaren établi à la fois à Paris et à Lorient qui « agit pour le compte de maisons de Montpellier » ainsi que de MM Lajard et M. Brunet, banquiers et négociants protestants.¹⁷⁷

Par ailleurs, il est intéressant de s'interroger sur la place des communautés religieuses dans le négoce en France au XVIII^e siècle considérant qu'une corrélation est faite entre la vision protestante du commerce et la création d'un monde marchand selon les propos de Max Weber dans son célèbre ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Il est sans doute probable que les risques du marché des porcelaines de Chine ont été pris avec plus d'ampleur par les marchands protestants que catholiques. Cette idée recroise en effet le discours de Max Weber et son ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. En effet, tout particulièrement dans le chapitre consacré à "l'éthique de la besogne dans le protestantisme ascétique", l'auteur établit une relation entre l'esprit des protestants et la vision du travail. Pour Max Weber, cette communauté religieuse aurait été plus encline à accumuler des richesses, non pas pour en jouir, mais dans le respect d'un précepte religieux où les protestants voyaient l'accomplissement de l'oeuvre de Dieu dans la réalisation de leur travail.¹⁷⁸

175 Voir volume II Archives de la Compagnie des Indes Orientales du Port de Lorient, p.8

176 Marie-Pierre Parlange, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, Op.cit., p.114 & p.119.

177 *Idem*

178 Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* ; précédé de Remarque préliminaire au

De plus, la communauté juive de Bordeaux, partie prenante dans le commerce de la porcelaine de Chine est, elle aussi, remarquable. Les grands acteurs de ce commerce dans le port de Bordeaux étaient les marchands Cardonzo, Delcampo, Lameyra et La Serra qui avaient tous en commun cette religion ainsi que des origines espagnoles ou portugaises.¹⁷⁹ Si les Montpelliérains semblent avoir imposé leur présence en tant que représentants du sud de la France sur le marché des porcelaines à Lorient, on peut toutefois s'étonner de ne pas voir de haut-languedociens et donc de Toulousains. On peut ainsi se demander si le commerce de la porcelaine de Chine, à Montpellier ou même à Bordeaux, présentait des conditions plus favorables à son essor que dans le Haut-Languedoc. Cette absence de commerce à Toulouse n'est pas simplement due à un désintéressement pour le négoce comme le mentionnent, et sans doute à tort, certains ouvrages d'histoire de notre région.¹⁸⁰

Il semble que les villes ont développé au XVIII^e siècle un commerce qui leur était propre. Bordeaux s'est ainsi tournée vers les Amériques, dans le commerce du tabac, du sucre, des esclaves, mais aussi des porcelaines de Chine comme le relève Philippe Haudrère.¹⁸¹ Marseille quant à elle, faisait commerce avec le Levant. Lorient et Nantes commerçaient au delà du cap de Bonne-Espérance, vers les Indes et la Chine. À l'intérieur de ce réseau maritime, il y avait des villes qui produisaient et redistribuaient les marchandises. Montpellier tout comme Bordeaux, étaient probablement des étapes sur la route des porcelaines chinoises vers le Haut-Languedoc. Les marchands toulousains avaient sans doute développé d'autres spécialisations et apparaissent davantage comme des producteurs.¹⁸² Cette hypothèse ne peut pas être fondée sans étude portant sur les acheteurs négociants qui font figure de « grossistes » et leur réseau de distribution chez les « acheteurs-revendeurs au détail ».¹⁸³ Ce second réseau de commerce devait exister dans la revente des lots de porcelaine. Aucune étude n'a à ce jour repéré les réseaux de distribution

recueil d'études des [sic] sociologie de la religion , 3e éd. , 2002, [Paris] , Flammarion, 394p., p.186-197

179 Marie-Pierre Parlange, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, *Op.cit.*, p.119.

180 Nous pouvons par exemple citer Claudine Guglielmi , *La vie quotidienne des marchands toulousains au XVIII^e siècle*, Mémoire de maîtrise de Université de Toulouse-Le Mirail, (dir. Jack Thomas), Toulouse, 1993, p.10.

181 Philippe Haudrère, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *Op.cit.*, t.I, p.310

182 Voir plus loin dans le texte p.80

183 Les terminologies de, « grossistes », « négociant », seront abordées plus loin dans le texte p.72

de ces négociants « grossistes », pourtant ils ont dû exister.

En premier lieu, avant de définir qui étaient les marchands et négociants toulousains, il faut d'abord comprendre à quoi les termes de « marchands » et de « négociants » pouvaient renvoyer au XVIII^e siècle. Selon le dictionnaire de l'Académie de 1694, le « marchand » est celui qui « *fait profession d'acheter ou de vendre* ». L'encyclopédie de Diderot de 1755 donne une définition plus détaillée en ajoutant que les marchands peuvent « *fabriquer des produits* ». ¹⁸⁴ Dans les bilans de faillites déposés à la Bourse Commune des marchands de Toulouse au XVIII^e siècle, des années 1715 à 1725 ainsi que l'année 1770 et les années 1788 à 1789 ¹⁸⁵, il ressort que l'appellation « *marchand* » désignait effectivement des métiers autant de vendeurs que de producteurs. Par ailleurs, à Paris, où la corporation des marchands était subdivisée en six corps de métiers, les marchands-merciers étaient définis durant le XVIII^e siècle comme les vendeurs d'objets d'art et de luxe ainsi que de produits importés. Certains s'avéraient également être producteurs de marchandises. C'est par exemple le cas lorsqu'ils faisaient embellir des porcelaines de Chine avec montures de bronze dorés. ¹⁸⁶ Par ailleurs, la spécialisation du marchand-mercier n'englobait par tous les domaines comme la vente de la faïence par exemple, vente laissée aux marchands portant au XVII^e siècle le titre de « *fayencier* ». Toutefois, les recherches effectuées à ce jour ne permettent pas de faire de comparaison entre Toulouse et Paris où la corporation des marchands a été richement documentée et étudiée. Malheureusement, le dépouillement des archives réalisé n'a pas encore permis de trouver à Toulouse des marchands dit « merciers ». A t-il existé au XVIII^e siècle à Toulouse des marchands-merciers ou faïenciers ?

Le terme de « négociant » est lui aussi très flou : il peut renvoyer à un commerce au

184 Georges Frêche, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières : vers 1670-1789*, *Op.cit.*, p.7.

185 Voir dans le volume II p.30-39 : Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier. - Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725
Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770. Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770,
Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789.

186 Thibaut Wolwesberges, *Les marchands-merciers et la Chine, (dans) Pagodes et Dragons*, *Op.cit.*, p.17-23.

détail ou à un commerce en gros. Son origine est inconnue mais ce terme apparaîtrait pour la première fois dans les écrits de Jacques Savary (1622-1690), dans son ouvrage *Le Parfait négociant, ou Instruction générale pour ce qui regarde le commerce de toute sorte de marchandises, tant de France que des pays étrangers*.¹⁸⁷ Les négociants au titre de « grossiers » ou de « merciers » semblent avoir été avantagés car ils auraient eu accès à tous les négoce possibles.¹⁸⁸ Il existe également le terme de marchand « trafiquant » : celui-ci pourrait renvoyer à un commerçant proche du monde des affaires, travaillant par lettres de changes, de procurations, ou autres mais travaillant à distance pour un grand négociant ou une compagnie de commerce. Il est donc difficile de donner une définition claire et d'identifier la spécialisation des différents marchands de l'époque. En outre, certains avaient droit à un déterminatif tels que « marchand drapier », « marchand chapelier », ou « marchand-curieux »¹⁸⁹ ; c'est-peut être sous cette dernière appellation que des marchands vendant de la porcelaine chinoise ont pu être identifiés par les contemporains du XVIII^e siècle. Rappelons-nous qu'au XVII^e siècle, la porcelaine est une matière encore peu répandue en France et les produits exotiques, tout particulièrement chinois, étaient tout aussi rares et ont pu être vus à leur époque comme un objet de curiosité. À ce stade, il est impossible de préciser qui sont les marchands-négociants toulousains qui ont pu faire commerce des porcelaines ; il est impossible aussi de savoir s'il a existé des marchands-vendeurs spécialisés dans ce type d'objet au même titre que les marchands merciers de Paris. La difficulté à les identifier est d'autant plus grande que cette approche du sujet en province, tant d'un point de vue historique qu'artistique, est lacunaire en terme de documentation.

187 Jacques Savary, *Le Parfait négociant, ou Instruction générale pour ce qui regarde le commerce de toute sorte de marchandises, tant de France que des pays étrangers*, L. Billaine (Paris), 1675, 324 p.

188 Georges Frêche, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières : vers 1670-1789*, *Op.cit.*, p.10.

189 Thérèse Laur, *Les marchands d'Albi au début du XVIII^e siècle*, *Op.cit.*, p.20.

C. Le commerce de la faïence : un circuit de vente similaire à celui de la porcelaine de Chine ?

Ne trouvant pas directement de sources citant un marchand-vendeur de porcelaine à Toulouse, nous avons essayé pour notre étude de diversifier notre approche de la recherche. Pour cela, nous nous sommes questionnés sur les réseaux de distribution des faïences, pensant qu'il était possible que des vendeurs de faïence aient pu assumer la vente d'objets en porcelaine, et qu'ils aient pu proposer aussi des produits de Chine. Nous nous sommes donc intéressés au circuit de vente des objets en faïence.

Notre première piste de recherche nous a conduits au rôle primordial des marchands génois. Ceux-ci occupaient à Toulouse au XVIII^e siècle un rôle central dans la vente de faïence, le plus souvent produite dans des ateliers hors de la région. Une ordonnance des Capitouls de 1731, autorisa ces vendeurs à écouler leur marchandise sur le bord du canal pour combler les carences de la ville.¹⁹⁰ Nos enquêtes nous conduisent au port Saint-Étienne sur le canal du Midi, preuve que la circulation d'objets fragiles pouvait se faire par cette voie là. Un registre d'un bureau de poste du canal du Midi, indiquant les entrées et sorties pour la levée des taxes en septembre 1776, mentionne une cargaison en direction de Toulouse « *En fayance Blanche* » pour le compte d'un marchand génois.¹⁹¹ Un folio volant de ce même registre, mentionne également le 6 ventôse de l'an VI (soit le 24 février 1798) le chargement dans le port de Toulouse pour le compte d'un certain Manuel Viala, d'une cargaison de faïence blanche.¹⁹² Ce registre mentionne aussi un dénommé Gilet qui déclara en octobre 1765, dans sa cargaison au port de Toulouse le chargement de 14 caisses de faïence.¹⁹³ La faïence circula donc très librement sur le canal du Midi, mais aucune mention n'est faite à propos de la porcelaine en général.

190 Stéphane Piques, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *La céramique dans le territoire industriel de Martres-Tolosane depuis le XVI^e siècle*, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 2012, p.125

191 RL08 FOLIO 13

192 RL08 FOLIO 014

193 RL 10 FOLIO 006

Le rôle du canal du Midi dans le réseau de distribution de la faïence ne se résumait pas qu'à la circulation. En effet, lors de l'élargissement du canal pour la création du port de Toulouse en 1710, le bureau des recettes du canal fut transféré dans un nouveau bâtiment. Ce dernier était alors partagé en deux avec un magasin de faïence.¹⁹⁴ Ce dernier se trouvait alors à proximité du pont Guilheméry.¹⁹⁵ Non loin de cet emplacement, l'actuelle place Dupuy se situe aujourd'hui au débouché de la rue des potiers, elle même parallèle à la rue des vases. Cette dernière fut longtemps sans nom et appartenait à un ancien quartier de potiers. Son nom avant la révolution n'est autre que la rue des Fayenciers avant d'être renommée en 1794 rue du Zèle.¹⁹⁶ L'étude des noms des rues nous indique donc l'une des spécificités du quartier.

Pour autant, bien que proche du quartier Saint-Étienne, cette zone urbaine reste au XVIII^e siècle en dehors des remparts de la ville et s'apparente plus à un faubourg et une place commerciale qu'à un quartier de vie où les classes supérieures venaient faire leurs achats. Nous pouvons retrouver la trace d'autres magasins, cette fois-ci au cœur de la ville comme le mettent en lumière les travaux de Marie-Germaine Beaux sur la manufacture de faïence des Fouque et Arnoux. Nous retrouvons ainsi un faïencier Dumont situé rue de la Pomme en 1757. Nous savons également que le cofondateur de la manufacture Fouque et Arnoux, le dénommé Joseph-Jacques Fouque tenait à son arrivé à Toulouse, un magasin place du Capitole, à la toute fin du XVIII^e siècle¹⁹⁷. Nous savons par ailleurs que la maison Fouque et Arnoux tiendra un magasin de vente au 64 rue de la Pomme au début du XIX^e siècle, s'agit-il du même emplacement que le faïencier Dumont ?¹⁹⁸ Joseph-Jacques Fouque rachètera même la maison Calvet en 1809, située au cœur de la ville, la vente judiciaire de 1848 de l'établissement racheté révélera une très grande quantité de

194 ACM, liasse 575, pièce 14, dans Julien Thomas, *Canal Royal de Languedoc à Toulouse de 1667 à 1789*, *Op.cit.*

195 Remplacé dans les années 1970 aujourd'hui ce pont se situe dans la continuité de l'avenue Camille Pujol.

196 Pierre Salies, *Dictionnaire des rues de Toulouse : voies publiques, quartiers, lieux-dits, enseignes, organisation urbaine*, Toulouse, Milan, 1989, 592 p., p.554.

197 Marie-Germaine Beaux, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 2012. p.99

198 Marie-Germaine Beaux, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, *Op.cit.*, p.305.

porcelaine.¹⁹⁹ Nous retrouvons également un autre marchand-faïencier à la fin du XVIII^e siècle, il s'agit de Broquère dont le nom et la profession apparaît dans la liste des commissaires révolutionnaires de Toulouse.²⁰⁰ Nous ne retrouvons donc pas de marchands vendant directement de la porcelaine à Toulouse au XVIII^e siècle. Toutefois il est vraisemblable que ces mêmes marchands-faïenciers vendaient des pièces originaires de Chine. En effet, revenons à notre exemple du magasin de Fouque et Arnoux tenu place du Capitole. On n'y faisait alors pas essentiellement commerce des productions de la manufacture. Joseph-Jacques Fouque vendait aussi de faïence d'Apt ainsi que des porcelaines dont le décor et les dorures avaient été réalisées par un peintre parisien.²⁰¹ Carolyn Sargentson – professeur en histoire de l'art à l'Université de Sussex – mentionne également dans son ouvrage *Merchants and luxury markets* la présence de porcelaines de Chine dans la boutique « *Le Roy des Indes* » du marchand « fayencier » parisien Gilles Bazin.²⁰² Ces objets de faïence circulaient avec une certaine aisance, il n'y a donc à priori aucune objection qui puisse nous empêcher d'imaginer l'existence d'un commerce similaire avec la porcelaine. Mais si nous n'avons pas encore retrouvé trace de celles-ci, est-il envisageable que la transaction des porcelaines ait été assumée dans le Languedoc par des marchands « étrangers » ? Cella n'est pas impossible sachant qu'au XVIII^e siècle les marchands parisiens se servaient encore sur le marché hollandais.²⁰³ Il devaient donc y avoir des agents d'affaires sur place.

Dans une étude sur le commerce à Toulouse, Mme Rose-Blanche Escoupérié a relevé la présence de marchands portugais lors d'un jugement en 1685.²⁰⁴ Leur créanciers

199 Nous ne savons pas pour l'instant à qui appartenait le magasin ni son l'emplacement exact mais il était situé entre la rue du May et la rue des gestes. (dans) Marie-Germaine Beaux, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, *Op.cit.*, p.309.

200 Martyn Lyons ; traduit de l'anglais par Philippe Wolff ; préface de Jacques Godechot, *Révolution et Terreur à Toulouse*, Toulouse, Privat, 1980, 281p., p. 248.

201 Marie-Germaine Beaux, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, *Op.cit.*, p.305

202 Carolyn Sargentson, *Merchants and luxury markets : the marchands merciers of eighteenth century Paris*, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1996, 224p., p.77

203 « VOC was the principal source of oriental export porcelain. Hollande had for some time been the source for the french merchants of ceramics. » traduction : La VOC était la principale source d'exportation de porcelaine orientale. La Hollande était depuis quelque temps la source pour les vendeurs français de céramique. (dans) Carolyn Sargentson, *Merchants and luxury markets : the marchands merciers of eighteenth century Paris*, *Op.cit.*, p.63.

204 Rose Blanche Escoupérié, *Sur quelques « marchands portugais » établis à Toulouse à la fin du*

se situaient à Bordeaux mais aussi à Londres ou à Amsterdam, soit dans les plus grands ports commerciaux de l'époque. Des Portugais ou des Hollandais n'auraient-ils pas assuré la diffusion des porcelaines chinoises dans le Languedoc ? L'analyse de notre échantillon des années 1715 à 1725 ainsi que l'année 1770 et des années 1788 à 1789, dans les archives de la Bourse Commune des marchands a fait apparaître la présence de nombreux produits d'origine anglaise. Ce qui s'explique en très grande partie par la signature du traité de commerce dit de Vergennes en 1786 entre la France et l'Angleterre. Cet accord aura eu pour conséquence la généralisation et la libéralisation des échanges entre les deux nations. La concurrence des manufactures anglaises de faïence déstabilisa le marché français ainsi que languedocien, preuve de la circulation et de l'infiltration de ces objets sur le territoire.²⁰⁵ En somme, si les anglais réussirent à écouler leurs marchandises à Toulouse au XVIII^e siècle, la porcelaine de Chine devait elle aussi alimenter ces circuits. Si cela était le cas, où ce commerce aurait-il pu exister dans la région de Toulouse?

La rareté des traces de ce commerce dans les sources oriente cette étude vers les grands centres régionaux, Toulouse en tête. En effet, ce sont eux qui sont les plus susceptibles d'avoir conservé des informations exploitables. Les travaux des historiens sur le négoce à Toulouse qui ont essayé de cibler les secteurs d'activités des marchands, fournissent des hypothèses sur l'éventuel emplacement des vendeurs d'art et de curiosités. Ce type d'échange, qui relève du marché du luxe visait donc une population très restreinte de la société tel-que l'aristocratie et la grande bourgeoisie. Si nous calquons le modèle parisien d'implantation des boutiques de luxe et dans la logique des lois du commerce où l'offre satisfait la demande, ce type de vente ne pouvait s'installer à Toulouse que dans des secteurs très favorisés de la ville.²⁰⁶ Nous avons d'abord proposé une première hypothèse en évoquant le marché de la faïence qui se situait au bord du port Saint-Étienne ou vers la place de l'actuel Capitole. Une étude basée sur le recensement pour la levée de la taxe de capitation en 1695 fournit les informations nécessaires. Parmi les métiers identifiés nous

XVII^e siècle, (dans) Du Commerce à l'urbanisme : Toulouse, XII^e-XIX^e siècles, Toulouse, éd Privat, *Annales du Midi : Revue de la France méridionale*, 1994, T 205, p.57-71, d'après Bernard Gildas, (sous la dir de), *Les familles juives en France du XVI^e siècle à 1815*, Paris, 1990.

205 Marie-Germaine Beaux, sous la direction de Jean-Michel Minovez, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, *Op.cit.*, p.86

206 Natacha Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle : luxe et demi-luxe*, Paris, éd du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011, 401.p

avons par exemple sélectionné celui d'horloger car c'était encore au XVIII^e siècle un objet rare et précieux. Sur sept horlogers identifiés quatre étaient déclarés actifs et leur boutiques se situait dans le quartier des parlementaires, principalement entre la rue Pharaon et l'actuelle rue de la Dalbade. C'est aussi, avec la partie nord-est de la ville, la zone géographique qui concentrait les métiers de l'administration. Le quartier autour de la cathédrale Saint-Étienne était aussi englobé dans ce secteur. Cette zone urbaine rassemblait également le plus fort taux d'imposition ainsi que le plus grand nombre de domestiques par intérieur. Il y a donc une corrélation concrète, cette zone devait être l'emplacement où devait s'épanouir un négoce de luxe. Second élément à prendre en compte, le monde commerçant et donc des bourgeois. Leur implantation géographique était proche du quartier des parlementaires mais nous pourrions plutôt la situer sur l'actuelle place Esquirol. Le débouché du pont neuf devait offrir un point de passage important et favoriser les échanges commerciaux à cet endroit. En témoigne cette même étude sur la capitation de 1695, les métiers du commerce et les lieux de vie des marchands étaient dans leur immense majorité présents dans l'axe urbain formé par la rencontre de la rue allant au pont neuf avec l'axe formé par la rue des Changes et des Filatiers. Les études réalisées sur le commerce dans les villes du nord de l'Europe montrent que la spécialisation des rues voire des quartiers par secteurs d'activité était courante durant le XVIII^e siècle.²⁰⁷

CHAPITRE III Réseaux et contexte commercial dans la ville de Toulouse et sa région

Le commerce toulousain a retenu, ces cinquante dernières années, une attention particulière de la part des chercheurs en histoire de l'Université toulousaine Jean-Jaurès.

207 Nous résumons ici l'article de Van Aert Laura, « *Vendre l'exotique au quotidien* » *L'implantation urbaine des magasins de produits coloniaux (tabac, thé, café et coton) à Anvers au XVIII^e siècle*, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 41-65.

Les recherches sur l'époque moderne et en particulier sur le XVIII^e siècle, ont permis d'identifier et de connaître les différents réseaux de négoce qui pouvaient exister dans la région toulousaine. Le textile et le commerce des grains furent deux des sujets abordés par les équipes scientifiques. Pour autant, un pan important du tissu commercial est à ce jour absolument vierge d'études. Ainsi, le commerce de l'art et du luxe à Toulouse reste encore très peu documenté, autant pour les historiens que pour les historiens de l'art. Mal étudié en France, le commerce de l'art, du luxe ainsi que des produits exotiques a bénéficié de nombreuses études et publications par les universitaires d'Europe du Nord et anglo-saxons, principalement, en Angleterre, Hollande et aux États-Unis. Nous pouvons nous appuyer sur les travaux des historiens de l'Université Montaigne de Bordeaux, dans le domaine du commerce des produits exotiques, ainsi que sur plusieurs publications sur le commerce de l'art à Paris, et force est de constater les lacunes bibliographiques concernant la région toulousaine. Ainsi, au travers de l'étude du commerce de la porcelaine de Chine, sont posées de nombreuses questions. D'une part comment se faisait le commerce des objets d'art et de luxe dans une ville de province comme Toulouse et d'autre part quelle était la diffusion de ces objets exotiques tels que la porcelaine de Chine dans le territoire haut-languedocien, loin des ports et des grandes routes commerciales ? Nous aborderons donc dans un premier temps le contexte général du commerce à Toulouse et dans sa région au XVIII^e siècle. Nous poursuivrons ensuite notre réflexion en étudiant les différents voies de transport qui pouvaient exister et qui auraient pu permettre l'acheminement de porcelaine de Chine dans la région. Pour finir nous présenterons nos hypothèses pour expliquer les circuits de vente des objets de luxe et de porcelaine de Chine.

A. Le contexte marchand à Toulouse durant le XVIII^e siècle

Lamoignon de Basville (1648 -1724) – Intendant du Languedoc de 1685 à 1718 sous le règne Louis XIV et auteur de l'ouvrage *Mémoire sur la province de Languedoc*²⁰⁸ – constate à la fin du XVII^e siècle « *qu'il n'y a presque point de commerce* »²⁰⁹ dans la ville de Toulouse. D'autres sources du XVIII^e siècle ainsi que, comme nous allons le constater,

208 Antoine de Falguerolles, *Basville statisticien solitaire du Languedoc*, Laboratoire de statistique et probabilités Université Paul Sabatier, Toulouse, <http://www.agro-montpellier.fr>

209 Claudine Guglielmi, *La vie quotidienne des marchands toulousains au XVIII^e siècle*, Mémoire de maîtrise de Université de Toulouse-Le Mirail, (dir. Jack Thoma), Toulouse, 1993, p.11.

l'avis général des historiens du XXI^e siècle, s'accordent sur ce discours. Pourtant, la région est au centre d'un réseau européen de communication et constitue un lieu de passage important, d'une part entre l'océan Atlantique et la Méditerranée et d'autre part par ses rapports avec l'Espagne. Cependant ces propos défavorables paraissent surprenants lorsque nous les mettons en parallèle avec la carrière des toulousains Isaac Courtois (1743-1819), créateur associé de la banque Courtois en 1760 et Antoine Crozat (1655-1738), qui deviendra la première fortune de France au début du XVIII^e siècle. Ces deux hommes étaient influents et leur fortune contraste donc avec l'absence présumée de commerce dans la ville de Toulouse.²¹⁰

Le Languedoc était au XVIII^e siècle spécialisé dans la production de textile, donc Colbert encouragea l'industrialisation dès 1669.²¹¹ Cette production à grande échelle favorisa les échanges avec l'Espagne qui exportait de la laine. Par ailleurs, toute la campagne toulousaine produisait d'importantes quantités de grain dont une grande partie était exportée. Ces échanges s'opéraient soit vers l'Europe du nord en passant par Bordeaux, principalement à destination de la Hollande ou de l'Angleterre, soit à destination du Levant en passant par Agde et Marseille. C'est ce que montre également le dépouillement des bilans de faillites que nous avons examinés et dont nous invitons le lecteur à lire l'historique et le protocole de dépouillement dans le volume II.²¹² Sur le corpus des cent quarante-quatre marchands, il a été possible d'identifier ou de présumer la profession pour une grande partie d'entre eux. Sur le nombre total de ces marchands identifiés, un grand nombre exerçaient une activité en rapport avec le monde du textile comme le démontre le tableau ci dessous.²¹³

210 Philippe Wolff, *Les Toulousains dans l'histoire*, Toulouse, Privat, 1984, 443p., p.274.

211 *Idem*

212 Archives de la Bourse Commune des Marchands consultées : Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725, Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770, Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789.

213 Voir dans le volume II p.30-39 : Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier. - Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725, Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770, Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770, Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788, Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789

	1715- 1725	1770	1788	1788bis	1789
PROFESSION DOMINANTE	TEXTILE	TEXTILE	COLPORTEUR	TEXTILE	DEMIE-LUXE
SUR LA SOMME POTENTIELLE ET IDENTIFIÉE	48,30%	26,00%	30,00%	26,90%	26,30%
SUR TOTAL DU CORPUS	25,00%	31,60%	25,00%	26,90%	22,70%

Tableau récapitulatif du dépouillement des archives de la bourse commune des marchands.

Ce dépouillement a également mis en lumière le nombre important de propriétés terriennes et immobilières possédées par les riches marchands. Ceux-ci associaient le plus souvent à leur activité commerciale, l'exploitation de terres agricoles. Ainsi la position sociale se démontrait par l'accumulation de terres, fonctionnement qui assurait aux familles prestige et sécurité financière. Une part importante d'entre eux possédait des maisons de campagne avec des terres aux alentours de Toulouse. Les publications des historiens ont également souligné le peu d'intérêt de ces marchands pour les affaires. Ceux-ci semblaient plutôt se préoccuper d'imiter la noblesse locale et d'investir dans le développement de leur terre voire de constituer un patrimoine immobilier urbain. Ces marchands visaient avant tout le capitoulat, ce qui leur permettait d'anoblir leur nom et de ne plus être confrontés par la suite aux aléas de la vie marchande.²¹⁴ Cependant, ces méthodes n'étaient pas propres à Toulouse. En effet, les bordelais semblent avoir adopté la même stratégie que les toulousains. La majorité des armateurs de navire n'étaient pas originaires de Bordeaux et à la suite de leur réussite commerciale ils investissaient dans l'immobilier.²¹⁵ Dans l'étude de cette couche sociale nous pouvons nous demander si ces marchands essayaient d'imiter la noblesse par l'acquisition d'objets et un mode de vie particulier. Dans ce sens, ont-ils voulu

214 Jean-Michel Minovez, *Les manufactures royales de draps fins du Midi toulousain et leurs entrepreneurs au XVIII^e siècle*, *Annales du Midi*, tome 112, n° 229, janvier-mars 2000, p. 21-40, p.33.

215 Lors de mes recherches j'ai eu l'opportunité de rencontrer Frédéric Candelon-Boudet, doctorant en histoire à l'Université Bordeaux-Montaigne et que je remercie très chaleureusement pour son aide. Son avis sur les marchands bordelais est primordial et vient valider notre développement. Par ailleurs, un article de Philippe Gardey vient appuyer l'hypothèse de l'ampleur des flux migratoires des négociants vers Bordeaux. (dans) Philippe Gardey, *Les négociants de la France méridionale à Bordeaux entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration*, Liame, *Les réseaux négociants dans la France méridionale (XVIII^e-XIX^e siècles)*, 2012, p.4.

acquérir de la porcelaine, notamment de Chine ? Nous ne sommes pas en mesure de répondre à ces questions car il faudrait mener une étude dans les archives qui ciblerée les plus riche marchands.

L'absence des Toulousains dans le grand négoce se fait également sentir sur les principales routes commerciales mais encore faut-il nuancer ce propos. En effet, bien que les archives en ligne de la Compagnie des Indes, qui référençaient les noms et origines des équipages sur 213 navires au XVIII^e siècle, n'ont mentionné que 100 noms de passagers ou marins en provenance de Toulouse. Philippe Gardey, docteur en histoire moderne, démontre dans une étude sur l'implantation et les origines des négociants originaires de la France méridionale à Bordeaux à la fin de XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, que Toulouse a fournit durant cette période, une des parts les plus importantes de négociants.²¹⁶ Pourtant, les 100 noms de passagers toulousains que nous avons pu identifier paraissent faibles face aux autres grandes villes. À titre d'exemple, nous avons pu en identifier 1014 en provenance de Paris, 373 originaires de Bordeaux et la majorité d'entre eux étaient de Lorient avec 14 267 noms recensés.²¹⁷ La présence languedocienne sur les navires de la Compagnie est, elle aussi, bien dérisoire face à l'importance des équipages venant de Bretagne. Les rangs des marins sont également précisés ; aucun toulousain n'est capitaine de navire. Cette fonction, comme les postes à responsabilités, semblait surtout destinée aux Parisiens.²¹⁸ Dans une étude des achats effectués à la vente annuelle de la Compagnie des Indes, aucun marchand originaire de Toulouse n'apparaît de 1758 à 1764. Dans cette même étude, les Toulousains qui ont participé aux ventes de 1764 à 1769, n'ont acheté que 0.68 % de la valeur totale des enchères. Ce chiffre est de 4.98 % pour la ville de Montpellier, de 45.86 % pour l'ensemble des villes de la Bretagne – la ville de Nantes en tête avec la plus grosse somme investie, plus de 4 millions de livres soit 35.6 % de la somme totale – et la région Île-de-France avec 19.8 %.²¹⁹ Ces négociants toulousains et languedociens restent

216 Philippe Gardey, *Les négociants de la France méridionale à Bordeaux entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration*, Liame, *Les réseaux négociants dans la France méridionale (XVIII^e-XIX^e siècles)*, 2012, p.4.

217 D'après les ressources en lignes du Services Historique de la Défense du Port de Lorient : Mémoire des hommes, rubrique équipages et passagers et notre analyse sur les chiffres disponible en ligne en 2014. URL : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=29&titre=-uipages-et-passagers>.

218 Conférence : « *Le personnel commercial de la Compagnie française des Indes en Asie au XVIII^e siècle* », du mardi 18 février, tenu au musée de la Compagnie des Indes de Lorient, par Philippe Haudrière, URL : musee.lorient.fr/fileadmin/Ville_de_Lorient/Musee/Musee_conferences/Conf_PHaudere-2014.MP3.

219 Philippe Haudrière, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, *op.cit.*, t.II, p.844.

pour l'heure non identifiés.

Des personnages languedociens ont pourtant eu des charges importantes et ont marqué l'histoire. C'est le cas de Simon Gilly du Crouzes, issu d'une famille montpelliéraine de commerçants de tissus dont une branche s'était installée dans la baie de Cadix en Espagne. Simon Gilly, protestant, fut député aux États Généraux de Languedoc et eut par la suite un siège au Conseil du Commerce de 1733 à 1748. Il fut également directeur de la Compagnie des Indes jusqu'en 1746.²²⁰ Un personnage important donc, mais cette étude ne révèle malheureusement presque rien sur ses relations éventuelles avec la porcelaine.²²¹ Le comte Jean-François de la Pérouse (1741-vers 1788), originaire de la campagne albigeoise, fut un officier de la marine du Roi ainsi qu'un explorateur de l'océan Pacifique pour le compte de Louis XVI. Ces hommes démontrent que le Languedoc n'était pas isolé pour les plus entreprenants de ses habitants. Les Toulousains et Languedociens n'étaient sans doute pas très enclins à naviguer vers les eaux de la Chine, ni à faire du grand commerce, cependant pour les plus riches d'entre eux s'ils le souhaitaient ils pouvaient se procurer les objets de luxe qu'il convenait d'avoir tel-que la porcelaine de Chine.

Pour autant, la région du Haut-Languedoc était-elle si éloignée des grandes routes commerciales et du commerce international dit de « haut vol » ? Si nous nous posons cette question, c'est qu'à l'évidence, son éloignement d'un grand port maritime et la distance à laquelle elle se trouve dans les terres a freiné la progression des objets exotiques comme la porcelaine. Était-il alors difficile d'acheter des produits exotiques à Toulouse au XVIII^e siècle ? À première vue, il n'y avait aucun problème pour que soit acheminés ces produits dans la ville de Toulouse, en témoigne l'installation de la manufacture de tabac toulousaine en 1722 rue de la Pomme.²²² Une manufacture de chocolat est également

220 Marie-Pierre Parlange, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, op.cit., p.30.

221 Eugène Haag, *La France protestante : ou Vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale*, Paris, éd. J. Cherbuliez t. 6, Joël Cherbuliez, 1888, 560 p., p.51.

222 Isabelle Caubet ; sous la direction d'Agnès Fine, *Approches démographiques et sociales des ménages toulousains de 1695 à 1790*, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 1999 Lille , ANRT, 2000, 495p., p.106.

mentionnée dans les Almanachs de Baour à la fin du siècle.²²³ Nos recherches dans les archives de la Bourse Commune des Marchands permettent également d'identifier plusieurs vendeurs de produits venus de Chine ou des Amériques. C'est en effet le cas pour le dénommé Jambert qui se déclare en faillite en 1716 et qui proposait, entre autre dans sa boutique : « *cumin, [...] opium, [...] caffè, [...] thé* ». ²²⁴ Nous retrouvons ces mêmes types de produits chez Bourthélémy Coucat qui proposait « *gingembre, [...] poivre* ». ²²⁵ Ainsi que plus tard, en 1788, le marchand Pierre Cruzet qui vendait « *cacao des isles, [...] thé vert, [...], gomme dragon, [...], opium, [...] cumin, [...] gingembre* ». ²²⁶ Nous pouvons également retrouver la trace de grandes quantités de produits exotiques transportées sur le canal du midi : principalement tabac et sucre. ²²⁷ Il n'y avait donc pas de réel problème à imaginer que la porcelaine de Chine parvienne à Toulouse quand on voit la diversité des produits que les marchands toulousains pouvaient proposer au XVIII^e siècle. Toulouse et sa région étaient donc bien géographiquement au centre d'une plate-forme européenne d'échanges commerciaux. Même si nous n'en avons pas retrouvé la trace, nous pouvons penser que la région bénéficiait des voies commerciales et d'un réseau de marchands implanté dans les grands ports maritimes pour suivre l'expédition de leurs commandes vers Toulouse.

Par ailleurs, Toulouse comme Montpellier étaient des villes également dotées d'institutions en faveur de la protection et du développement du commerce. Il faut rappeler que Toulouse possédait depuis 1549 la Bourse Commune des Marchands qui se transformera en 1804 pour donner naissance à la Chambre de Commerce. ²²⁸ La région languedocienne bénéficiait depuis 1683 du canal du Midi qui offrait une voie d'eau navigable et sûre durant presque toute l'année et un acheminement plus rapide des

223 *Almanach historique de la province de Languedoc*, 1783-1784-1786-1787-1790, chez Jean-Florent Baour, Toulouse, 1784, 320p.

224 ADHG : Bourses Commune des Marchand : Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725

225 *Idem*

226 ADHG : Bourses Commune des Marchand : Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788

227 ADHG : Registre RL 04 à RL 09 & Registre de recettes du bateau de poste pour l'année 1680 & Registre du bureau du canal de l'année 1675 au bureau de poste de Castelnaudary. Nous remercions ici Samuel Vannier, responsable des archives du Canal du Midi qui a eu la gentillesse de me fournir le format numérique de ces archives aujourd'hui aux ADHG.

228 Jules Chinault, *La Chambre de commerce de Toulouse du XVIII^e : 1703-1791*, Mémoire de l'Académie de Législation Toulouse I Capitole, Imprimé au Centre régional de documentation pédagogique, 1956, p.3.

marchandises. Cette rapidité aurait ainsi pu concurrencer le commerce maritime en diminuant les frais tels que ceux dépensés dans le stockage des marchandises lors de phases de transit dans des magasins permettant de meilleurs profits et une augmentation du commerce. Les conditions seraient donc, à première vue, favorables à l'épanouissement économique de la région. Pourtant, comme nous venons de le voir, les écrits de l'époque ne confirment pas cette situation ; alors comment expliquer ces lacunes documentaires ?

B. Les routes commerciales dans la région toulousaine

Plusieurs éléments historiques viennent montrer le dysfonctionnement du commerce dans la région toulousaine. L'administration même, avec la Chambre de Commerce, semble impuissante à résoudre les problèmes dans de brefs délais et elle se retrouva parfois en concurrence avec d'autres chambres de commerce.²²⁹ C'est par exemple le cas d'une affaire qui se déroula en 1744 ; à cette date le Contrôleur Général du canal du Midi essaya de réformer les droits de taxe sur le canal. Nous pourrions donc penser que l'affaire qui se porta à la Chambre du Commerce de Toulouse, fit scandale dans cette seule ville. Cependant, s'il est vrai que ces changements firent des éclats à Toulouse, il en firent encore bien plus dans les Chambres de Commerce de Marseille, Bordeaux ou encore de Nantes, soit les plus grandes villes portuaires de France à cette époque. Cet écho historique en dit long sur le trafic commercial qui pouvait exister à Toulouse, mais elle nous renseigne surtout sur les principaux utilisateurs du canal qu'étaient les marchands extérieurs. Ces exploitants s'avéraient être des armateurs basés sur les plate-formes commerciales, celles-là même qui réceptionnaient les marchandises exotiques, principalement Lorient et Nantes pour la porcelaine de Chine. Nous pouvons donc en déduire que les marchandises transitaient par Toulouse via le canal du Midi mais que les principaux acteurs et défenseurs de ce commerce ne se situaient pas à Toulouse. Ce qui démontre une faiblesse dans l'implication des toulousains dans leur commerce.

Il semble avant tout que les Toulousains étaient absents du grand négoce international, dit commerce de « haut vol », c'est à dire des grandes routes commerciales

²²⁹ Emmanuel Delorme, *La Leude et le corps des marchands de la ville de Toulouse au XVIII^e siècle*, Toulouse, Impr. Douladoure-Privat, 1886, 33p, p.24.

reliant la Chine ou les Amériques. Entendons par là que peu d'armateurs toulousains participaient à l'acheminement des produits et à leurs ventes sur de longues distances. Les trois pôles que formaient les ports de Marseille, Bordeaux et de Nantes-Lorient concentraient au XVIII^e siècle la majorité des armateurs de France. Ils assuraient ainsi un quasi-monopole sur les échanges commerciaux. Ce sont ces ports qui à première vue, assuraient le commerce et le transport transitant *via* Toulouse. S'il existait des marchands dans cette ville, très peu étaient de grands négociants, gérant des magasins et expédiant leurs marchandises. L'étude du commerce du XVII^e siècle en France, nous permet également de définir des spécialisations par zone portuaire.²³⁰ Celles-ci ont entraîné sans aucun doute des monopoles et ont peut être éloigné Toulouse et ses marchands des grandes routes commerciales.

Il en va de même pour le transport sur le canal du Midi, où sur 230 patrons de barques identifiés en 1765, la très grande majorité provenaient de villes du Bas-Languedoc comme Agde ou Béziers.²³¹ Par ailleurs, George Frêche dans son étude sur la région toulousaine, souligne l'état déplorable des voies de communications et un réseau routier parfois impraticable durant l'hiver. Les routes terrestres en très mauvais état, laissées au banditisme, ont incité le développement du transport par voies d'eau et donc avantagé les armateurs et négociants des villes portuaires, au détriment des commerçants installés dans les terres. L'acheminement par voie terrestre était long, ce qui le rend plus coûteux que par la voie maritime et fluviale. À titre d'exemple, le déplacement de marchandises était près de sept fois moins cher par le canal du Midi que par la route.²³²

Le canal du Midi et les diverses voies fluviales étaient-ils le moyen le plus efficace pour améliorer le transport de cargaisons de porcelaine, objets précieux et fragiles ? Si nous prenons le cas de la ville de Paris, la Seine aisément navigable permettait à son débouché dans la ville du Havre de rejoindre rapidement les côtes bretonnes où étaient

230 Voir plus haut dans le texte p.70

231 Georges Frêche, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières : vers 1670-1789*, Paris, Éditions Cujas, 1974, 982 p, p.625.

232 Paul Butel, *Les négociants bordelais, l'Europe et les Îles au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier, Montaigne, 1974, 427p, p.148. – Par comparaison entre le prix par la voie terrestre en 1681 et par le prix sur le canal du Midi en 1730.

déchargée la porcelaine de Chine. Il était donc facile aux marchands parisiens d'acheter des cargaisons aux entrepôts de la CIO à Lorient et de les faire acheminer jusqu'à leurs points de vente sur Paris. En revanche, pour rejoindre Toulouse, la navigation fluviale de la Garonne était très complexe. Elle n'était surtout possible que durant certaines périodes de l'année et les navires étaient soumis aux risques liés à la navigation. Certaines zones le long du fleuve étaient laissées sans entretien, entraînant de nombreux naufrages. À ce sujet, la Chambre de Commerce de Toulouse écrira en 1774 : « Nous sommes à la veille de voir la communication des mers entièrement interceptée.²³³ ». Par ailleurs, le manque d'installations portuaires sur toute la côte du Languedoc a sans doute favorisé l'exclusion du Languedoc des grandes lignes commerciales internationales. Toutefois, la ville d'Agde, située à l'intérieur des terres mais accessible depuis la Méditerranée par l'Hérault et située au débouché du canal du Midi, assurait la porte maritime de la région languedocienne. Nous avons pu en effet constater dans les archives du canal du Midi, que les bâtiments de guerre pouvaient remonter jusqu'à Agde, notamment pour assurer le transit des canons circulant sur le canal en direction de Marseille et de Toulon. Si de tels navires pouvaient accoster, les importants bateaux de commerce le pouvaient eux aussi. Cependant, très peu de négociants agatois ont dû être présents sur les grandes routes maritimes. En effet, à la fin du XVIII^e siècle, le commerce sur l'océan Atlantique était essentiellement assuré par Bordeaux avec 34,7 %, du trafic Nantes avec 20,9 % ou Marseille avec 16,6 %.²³⁴

Si nous avons pu voir que le canal du Midi était un atout majeur pour le transport dans la région toulousaine, il n'était pourtant pas au XVIII^e siècle totalement fiable. En effet, il ne bénéficiait pas encore de toutes les infrastructures que nous lui connaissons aujourd'hui et qui permettent d'enjamber toutes les rivières sans se soucier de leur débit. C'est par exemple le cas de la traversée de l'Orb à Béziers ; les navires étaient alors soumis aux caprices de la rivière. Corrélées aux problèmes de navigation sur la Garonne, ces difficultés incitèrent les navires à contourner les terres en passant par la baie de Cadix et le détroit de Gibraltar. C'est ce que nous pouvons découvrir dans le *Mémoire sur le commerce de la ville d'Agde*, rédigé en 1787 et aujourd'hui conservé aux archives du canal du Midi,

233 Jules Chinault, *La Chambre de commerce de Toulouse du XVIII^e : 1703-1791*, *Op.cit.*, p.111 & p.112.

234 Paul Butel, *Les négociants bordelais, l'Europe et les Îles au XVIII^e siècle*, *Op.cit.*, p.149. – Étude réalisée sur 732 navires en 1785 –

dont l'auteur n'est pas à ce jour identifié. Ce document est en partie consacré au commerce effectué sur le canal du Midi. Nous pouvons y apprendre que l'essentiel de ce trafic se faisait essentiellement par temps de guerre. En effet, durant ces périodes, la navigation maritime pour cause des risques de capture, était plus risquée que par voie de terre :

« celles qui viennent de Bordeaux consistent principalement en denrées de l'amérique [...] destine pour la méditerranée [...] c'est surtout en temps de guerre que cette exportation [...] l'auteur parle ici du commerce sur le canal [...] deviens très considérable parce que le commerce [...] est trop exposé [...] au passage du détroit de gibraltar. ²³⁵»

À première vue, nous pourrions conclure que le transport d'objets précieux et rares ne pouvait se faire aisément en Languedoc, notamment à cause du mauvais état des routes terrestres et des grandes difficultés de navigation sur les voies fluviales. Pourtant, nos recherches dans les sources d'archives ainsi que les études menées par Pascal Julien – professeur en histoire de l'art à l'Université Toulouse II Jean-Jaurès – démontrent toute l'importance des voies fluviales dans l'acheminement des marbres des Pyrénées vers Paris et Versailles.²³⁶ Tout ceci invite à examiner avec prudence la question du transport des objets sur le canal du Midi, et plus largement celle de la circulation des biens luxueux en France au XVII^e siècle.

Il existait des communications qui rendaient possible le déplacement d'objets précieux depuis Paris qui occupait au XVIII^e siècle la place centrale dans le commerce des objets d'art et de luxe vers toutes les cours d'Europe. C'est ce que démontre un recueil d'articles compilés dans l'ouvrage *Le commerce du luxe à Paris au XVII^e et XVIII^e siècles*.²³⁷ En effet, nous pouvons retracer de nombreuses commandes, notamment des commandes

235 *Mémoire de la ville d'Agde au sujet de l'émigration des hollandais républicains et du projet de leur établissement à F.* Fait en décembre 1787, Archives du Canal du Midi, Registre : Police et justice du canal, liasses n° 75 à 96.

236 Pascal Julien, *Marbres : de carrières en palais : du Midi à Versailles, du sang des dieux à la gloire des rois, XVI^e-XVIII^e siècle*, Manosque, le Bec en l'air éd, 2006, 270 p., p.156-167.

237 Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, Bern ; Berlin ; Bruxelles [etc.] , P. Lang, 2009, 421p.

passées depuis le Portugal et pour le compte de la Cour²³⁸, tout comme des achats faits pour la Cour de Dresde en Saxe.²³⁹ Une étude plus approfondie de Jérôme de La Gorce – historien de l'art français – s'intéresse au voyage d'objets d'art achetés à Paris et transportés au XVII^e siècle jusqu'à la cour de Suède. L'auteur y étudie une correspondance passée entre l'acheteur et Daniel Cronström en charge de l'acheminement des œuvres. L'étude met en avant plusieurs éléments : le transport pouvait s'effectuer à la fois par voie d'eau, en bateau, tout comme par voie terrestre, en voiture et charrette.²⁴⁰ Ces deux moyens de locomotion comportaient chacun leur inconvénient : la vaisselle se brisait par voie terrestre et les tableaux pourrissaient à cause de l'humidité par voie d'eau. Cronström écrira : « la plupart des ballots contenant glaces, verres et plâtres se briseraient par terre sur des charrettes. »²⁴¹ et « Il était temps de les retirer du navire. Le grand [en parlant ici d'un tableau] commençait à pourrir par un des bords. »²⁴²

Il y avait donc de réelles difficultés pour acheminer ces pièces. Néanmoins, la demande entraîna sans doute une spécialisation dans le domaine du transport d'objets précieux comme la porcelaine. C'est par exemple le cas du banquier Paul Foissin, dévoilé dans un livre d'adresses de Paris de la fin du XVII^e siècle.²⁴³ Outre ses activités de banquier, ce personnage était cité dans sa rubrique comme une personne à contacter pour l'aide au transport d'objets fragiles et précieux et que son domaine d'action s'étendait de l'Allemagne à la Suède, le Danemark, la Hollande et jusqu'en Italie.²⁴⁴ Ce cas n'est pas isolé car c'est un réseau entier de personnes qui intervenaient dans le transport et qui se relayaient dans

238 Nuno Vassalo e Silva, *Les commandes royales portugaises à Paris au XVIII^e siècle. Étude d'un cas*, p.305-320, (dans) Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, *Op.cit.*, p.306

239 Dirk Syndram, « *Shopping à Paris* » à la demande d'Auguste le Fort, (dans) Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, *Op.cit.*, p.269

240 Jérôme de La Gorce, *Le voyage des objets d'art de Paris à Stockholm à la fin du règne de Louis XIV* (dans) Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, *Op.cit.*, p.329

241 Jérôme de La Gorce, *Le voyage des objets d'art de Paris à Stockholm à la fin du règne de Louis XIV* (dans) Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, *Op.cit.*, p.333

242 *Idem*

243 Nicolas de Blegny, *Le livre commode des adresses de Paris pour 1692*. Précédé d'une introduction et annoté par Édouard Fournier, P. Daffis, Paris, T I, 399p., p.119.

244 Jérôme de La Gorce, *Le voyage des objets d'art de Paris à Stockholm à la fin du règne de Louis XIV* (dans) Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, *Op.cit.*, p.326

l'étendue de leur zone d'activité.²⁴⁵ En revanche, cette étude ne permet pas à ce jour de déterminer qui en Languedoc a assuré le transit des porcelaines chinoises ni exactement comment elles ont transité, par voies terrestres ou fluviales. Le dépouillement complet des archives du canal du Midi réalisé lors de nos recherches, ne permet pas d'apporter la preuve que la porcelaine ait été transportée au XVII^e siècle dans la région. Les ressources numérisées en ligne du Ministère de la Défense concernant les archives de la CIO de Lorient, ne permettent pas non plus de tirer de conclusion.

C. Les circuits de vente des porcelaines de Chine à Toulouse : hypothèses

*"La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée"*²⁴⁶

Si ces quelques vers extraits du poème de Voltaire, *Défense du Mondain ou L'apologie du luxe*, introduisent notre sujet, c'est parce qu'ils sont les témoins de l'appropriation de la porcelaine de Chine par la littérature, et par la culture de la société européenne du XVIII^e siècle. Dans cette apologie du luxe, les objets et la porcelaine de Chine jouèrent un rôle essentiel.

À Paris, les marchands vendeurs de porcelaine étaient rassemblés sous l'appellation de marchands-merciers dont les activités furent déterminées dès 1570 par le Roi Charles IX (1550-1574). Jacques Savary des Bruslons proposait au début du XVIII^e siècle une définition du marchand mercier :

245 Jérôme de La Gorce, *Le voyage des objets d'art de Paris à Stockholm à la fin du règne de Louis XIV (dans) Stéphane Castelluccio, Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux, Op.cit., p.323-24*

246 Voltaire, *Œuvres complètes de Voltaire*, Louis Moland, nouvelle édition, Paris Garnier frères, vol X, p.85.

« ceux qui vendent des tableaux, des estampes, des candélabres, des bras, des girandoles de cuivre doré et de bronze, des lustres de cristal, des figures de bronze, de marbre, de bois, et d'autres matières, des pendules, horloges et montres ; des cabinets, coffrets, armoires, tables, tablettes et guéridons de bois de rapport et doré, des tables de marbre et autres marchandises et curiosités propres pour l'ornement des appartements ».



Illustration 10: *L'Enseigne, dit L'Enseigne de Gersaint*, Jean-Antoine Watteau, 1720, H.163 ; L.308 cm, huile sur toile, Berlin, Château de Charlottenburg.

Cette définition, très large de ce que pouvait vendre un marchand mercier, permet bien sûr d'y inclure les porcelaines chinoises, alors vendues pour l'ornement des appartements et soumises au statut « d'objets de curiosité ». Ces porcelaines chinoises semblent d'ailleurs ne pas avoir été mélangées dans les boutiques avec les « œuvres d'art », comme semble le démontrer la peinture de l'exemple de l'illustration n°10. Le célèbre tableau, *L'Enseigne de Gersaint* peint par Antoine Watteau en 1720 après son retour d'Angleterre, a été réalisé pour son ami et marchand d'Art Edme-François Gersaint (1694-1750). Ce tableau représente l'intérieur de la boutique du marchand à Paris. Cette boutique où s'empilaient les tableaux, contraste avec une gravure publicitaire de la seconde boutique de Gersaint.²⁴⁷ Celle-ci, nommée « La Pagode », était située sur le pont Notre-Dame. Elle

²⁴⁷ Voir volume II, illustration n°40, p.66

proposait entre autres, en 1740 : « [...]pagodes, vernis et porcelaine du Japon [...] coquillage et autres morceaux d'histoire naturelle [...] et généralement toutes marchandises curieuses et étrangères ». ²⁴⁸

La porcelaine, chinoise ou d'importation, était donc associée à une image décorative et empreinte de curiosité. C'est sans doute dans ces « bazars », réunissant des bizarreries en tous genres venant d'Orient, que des porcelaines chinoises devaient être vendues dans la région languedocienne. Nous n'en avons pas détecté mais néanmoins le dépouillement des sources d'archives de la Bourse Commune des Marchands nous a permis de retrouver de curieuses boutiques rassemblant des quantités d'objets hétérogènes. C'est par exemple le cas en 1716, chez le marchand toulousain Jacques Fenasse qui proposait des « *cabarets peints* », des tabatières, huit tableaux ou encore des miroirs, etc... ²⁴⁹ ou encore chez le marchand Jalabert vendeur de cafetières, de « *cabarets fasons de la chinne* », des assiettes en faïences, etc... ²⁵⁰ ou chez Carrère en 1724 qui proposait lui aussi des tabatières, des cabarets, des éventails, des boutons ainsi que des tableaux. ²⁵¹ Le manque d'informations sur les sources d'archives de la Bourse commune des marchands ne nous permet pas de localiser la boutique de ces vendeurs. La définition des Marchands et de leur spécialisation semble donc très difficile. C'est tout à fait le cas pour le marchand Antoine Bach dit « bijoutier » à Toulouse en 1789 chez qui nous retrouvons dans l'inventaire six figures façon de porcelaine à la vente. ²⁵² La diversité de ce commerce peut être aussi perçue comme un signe de faiblesse du tissu économique, le manque de pouvoir d'achat local dans la branche du luxe a sans doute privé les marchands de la possibilité de se spécialiser. Cela démontre avant tout qu'il existait un petit commerce d'objets vendus pêle-mêle pour la classe moyenne, et sans doute des boutiques de luxe, localisées dans les beaux quartiers, offrant des lots d'objets assortis, plus nombreux et de meilleure qualité.

248 *Idem*

249 ADHG Bourse Commune des Marchands : Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725

250 *Idem*

251 *Idem*

252 ADHG Bourse Commune des Marchands : Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789

Les circuits de ventes privées constituent une autre piste pertinente pour renseigner la commercialisation de la porcelaine de Chine. Les ventes aux enchères publiques, suite notamment à un décès ou pour la vente d'une collection étaient fréquentes au cours du XVII^e siècle à Paris mais nous n'en avons pas retrouvé à Toulouse. Cependant nous sommes intéressés aux échanges et aux ventes organisées par l'Académie royale de peinture de Toulouse et qui se tenaient à l'Hôtel de Ville. Après avoir lu les ouvrages de Robert Mesuret sur les expositions de l'Académie royale de Toulouse de 1751 à 1791 nous retrouvons par exemple dans la vente de 1760 « *six Peintures Chinoises, représentant des Paysages et Personnages Chinois* », « *divers autres Ouvrages en goût Chinois* » en 1764, « *deux petits Tableaux Chinois* » en 1762, ou encore « *Deux chinois* » en 1787.²⁵³ Bien qu'ils étaient témoin d'un goût pour le motif chinois, nous n'avons pas mis au jour des échanges ou des ventes de porcelaine et encore moins de Chine.

Il n'est pas exclu que la revente des porcelaines soit passée par des intermédiaires. Il s'agissait certainement de « commandes ». Madame de Pompadour utilisait d'ailleurs ce procédé et avait affaire à un marchand attitré, Lazare Duvaux²⁵⁴ (1703-1758) avec lequel elle pouvait passer ses demandes de porcelaines, chinoises ou de Vincennes-Sèvre.²⁵⁵ Il est également possible d'envisager que des correspondants, dit aussi « agents d'affaires », aient assuré le commerce des porcelaines chinoises à distance. Ce type de fonctionnement n'était absolument pas rare au XVIII^e siècle et certains toulousains l'exploitaient notamment dans le commerce du tissu.²⁵⁶ Ces marchands pouvaient travailler par lettres de procuration à n'importe quel endroit du monde. Des marchands merciers parisiens, ou des négociants en porcelaines chinoises organisaient peut-être la diffusion des marchandises de leurs magasins par cet intermédiaire. Les négociants « grossistes » et acheteurs en porcelaine de Chine à la CIO basé à Montpellier et à Bordeaux, ont peut-être aussi joué ce rôle.

253 Robert Mesuret, *Les Expositions de l'Académie royale de Toulouse de 1751 à 1791*, Toulouse, Espic, 1972, 650p., respectivement p.98, p.142, p.494 et p.118.

254 Lazare Duvaux (1703-1758) marchand mercier de Paris. Il avait sa boutique rue Saint-Honoré ainsi que des actions à la manufacture de Vincennes

255 Marie-Laure de Rochebrune, *Splendeur de la peinture sur porcelaine au XVIII^e siècle : Charles Nicolas Dodin et la manufacture de Vincennes-Sèvres*, Versailles, Musée national du Château de Versailles et de Trianon. 2012, Paris, Ed. Artlys, 237p, p.25.

256 Sieur Charlary à Toulouse employé trois « agents d'affaires » à l'étranger. (dans) Claudine Guglielmi, *La vie quotidienne des marchands toulousains au XVIII^e siècle*, op.cit., p.11.

Autre facteur important dans la redistribution des marchandises issues des routes maritimes, les foires de commerce. Ces événements, le plus souvent annuels, rassemblaient des foules d'acheteurs et de marchands. L'une des plus importantes pour le sud de la France était la foire de Beaucaire, où certains marchands toulousains faisaient affaire pour le commerce du tissu.²⁵⁷ Il est vraisemblable que des porcelaines chinoises aient transité par ce lieu, puisqu'on y trouvait toutes sortes de denrées exotiques et notamment du thé de Chine.²⁵⁸ Sans doute, les pièces de porcelaines qui y étaient vendues n'avaient-elles pas la même finesse mais il est envisageable que quelque-unes, issues de la « petite vente » des enchères de la CIO aient pu s'y vendre. Les marchands d'Albi faisaient également le déplacement pour ce type d'événement, notamment certains « *marchands-curieux* ».²⁵⁹ Jacques Bottin dans son étude sur le port de Rouen au XVII^e siècle met en évidence l'importance capitale des grandes foires comme à Guibray – dans la région rouennaise – pour écouler les marchandises issues du commerce maritime.²⁶⁰ Ces foires étaient aussi un moment privilégié de l'année où s'échangeaient des produits coûteux et d'origine lointaine.²⁶¹ Les marchands merciers de Paris avaient d'ailleurs au milieu du XVIII^e siècle étendu leur commerce d'objets de luxe et de porcelaines aux foires de Saint-Denis et de Saint-Germain.²⁶² Toulouse bénéficiait aussi de quatre grandes foires qui s'installaient pour environ une semaine en plein cœur de la ville de Saint-Sernin jusqu'à la porte narbonnaise.²⁶³

Si nous ne pouvons déterminer qui détenait à Toulouse au XVIII^e siècle le

257 ADHG Bourse Commune des Marchands :Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770.

258 Léon Pierre, *Vie et mort d'un grand marché international. La foire de Beaucaire (XVIIIe-XIXe siècles)*. (dans): *Revue de géographie de Lyon*. Vol. 28 n°4, 1953. pp. 309-328, p.319. url :

[/web/revues/home/prescript/article/geoca_0035-113x_1953_num_28_4_1380](#) Consulté le 08 mai 2014.

259 Thérèse Laur, *Les marchands d'Albi au début du XVIII^e siècle*, Diplôme d'études supérieures de l'Université Toulouse II Le Mirail, 1966, p.22.

260 Jacques Bottin, *De la toile au change : l'entrepôt rouennais et le commerce de Séville au début de l'époque moderne*, *Op.cit.*, p.329.

261 Georges Frêche, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières : vers 1670-1789*, *Op.cit.*, p.58.

262 Verlet Pierre, *Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIIIe siècle*. (dans) *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 13e année, N. 1, 1958. pp. 10-2, p.12.url :

[/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1958_num_13_1_2705](#), dernière consultation : 08/05/14.

263 Les foires étaient pour le jour des Rois : 6 janvier, pour la Saint Jean : 24 juin, pour la Saint Barthélémy : 24 août et pour la Saint André : 30 novembre (dans) Isabelle Caubet ; sous la direction d'Agnès Fine, *Approches démographiques et sociales des ménages toulousains de 1695 à 1790*, Lille , ANRT, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 1999, p.108.

commerce des porcelaines de Chine nous avons cependant examiné l'ensemble des circuits de vente locaux. Les recherches futures et l'approfondissement de ces pistes de réflexion devraient permettre d'en trouver les acteurs. Toutefois, il n'est pas exclu que ce commerce soit resté parisien et que les toulousains n'aient pas eu besoin d'un commerce local, puisque ceux qui en avaient les moyens pouvaient s'approvisionner directement à la capitale lors de leurs séjours. Cela nous conduit à analyser de nouvelles questions : quelle pouvait être la demande régionale en objets de Chine et quelle image la porcelaine de Chine véhiculait-elle ?

PARTIE III : La place de la porcelaine de Chine dans la vie domestique toulousaine du XVIII^e siècle



Illustration 11: Henri-Pierre DANLOUX, *Le baron de Besenval dans son salon de compagnie*, 1791 huile sur toile 46x37 cm
Londres The National Gallery

Dans la représentation du peintre français Henri-Pierre Danloux (1753-1809) le baron Pierre-Victor de Besenval (1721-1791) fut représenté pensif, adossé contre le rebord de sa cheminée. Richement entouré de tableaux, d'un miroir, de boiseries, de dorures. Le baron est également au milieu d'une multitude de petits objets, vases montés, porcelaines et autres céramiques. Que doit-on retenir de cette représentation d'un instant de vie ? Pour comprendre le goût pour la porcelaine de Chine, nous allons le confronter aux études, aux écrits ou encore à des portraits

ou scènes de genre, afin de questionner la place de la porcelaine dans les intérieurs. Nous voyons dans cet exemple des œuvres d'importation chinoises qui caractérisent le statut de l'aristocrate anglais. Disposons-nous d'exemples toulousains comparables ? Quelles étaient les attentes des consommateurs et amateurs d'art de la région Languedocienne au XVIII^e siècle ? De quelle manière ce goût chinois s'est-il introduit dans cette grande ville provinciale ? De Paris à Toulouse, ou d'une grande capitale d'Europe à une ville de province, les normes de présentation des objets précieux étaient-elles les mêmes, ont-elles circulé et évolué conjointement ? On peut se demander enfin qui était susceptible d'acheter des porcelaines de Chine et de se doter de décors orientaux dans le goût de la Chine ? Nous aborderons donc ces différents angles d'approche suivant trois chapitres. Le premier concernera le goût pour le motif chinois, dans un premier temps au niveau européen, partant de très riches commandes, puis dans un second temps, nous étudierons les exemples qui subsistent dans la région de Toulouse. Notre second chapitre sera consacré aux possessions des toulousains : objets chinois ou inspirés de la Chine. Pour conclure

nous questionnerons le rôle des manufactures locales de faïence : ont-elles joué un rôle particulier dans la diffusion du goût pour les décors à la façon de la Chine ?

CHAPITRE I : Du décor aux normes de présentation

Dans ce nouveau chapitre, nous allons examiner l'image de la porcelaine de Chine ainsi que les motifs inspirés de la Chine. Pour commencer nous allons étudier le goût pour la Chine dans les cours d'Europe. Le second sous-chapitre qui sera dédié aux décors « chinois » que nous avons retrouvés dans la région toulousaine. Nous ferons l'énumération et l'analyse de l'ensemble des exemples que ces deux années d'études ont permis de mettre au jour.

A. Le goût pour la Chine ou les fastes des cours européennes

L'importation d'objets manufacturés de Chine comme la porcelaine ou d'autres objets répondait à l'offre et à la demande du marché. Si nous avons pu estimer l'offre en porcelaine de Chine offerte par la CIO au marché français, sans pouvoir précisément documenter le marché toulousain, nous pouvons à présent nous focaliser sur la demande. Qui possédait ces objets au XVIII^e siècle ?

La qualité des porcelaines qui conditionnait leur prix nous laisse penser que cette demande était essentiellement issue d'une élite, le plus souvent aristocratique, dans certains cas bourgeoise, voire mouvante avec la démocratisation progressive du produit au cours du XVIII^e siècle. Nous avons formulé quelques pistes dans la première partie sur l'identité des acheteurs, nous allons donc poursuivre notre réflexion dans ce chapitre.²⁶⁴

Nous avons également établi plus haut dans le texte que la possession de porcelaine de Chine était un marqueur de la distinction sociale et identitaire.²⁶⁵ C'est à l'évidence le cas des grands ensembles conçus à la façon « *lachine* » qui témoignent des attentes de la très haute société aristocratique. Des exemples le montre. C'est le cas de la chambre de porcelaine réalisée pour Maria Amalia de Saxe au palais royal de Portici à Naples dans les

²⁶⁴Voir plus haut dans le texte : A. Bienséance et bon goût : le cas du thé et de la porcelaine, p.38

²⁶⁵ *Idem*

années 1757–1759.²⁶⁶ On trouve un autre exemple en Allemagne, au palais de Sans-Souci pour lequel Frédéric II alors roi de Prusse, fit construire dans les jardins un fastueux pavillon chinois dans les années 1754 à 1757.²⁶⁷ En France il faut se remémorer les commandes de grande ampleur comme la Pagode de Chanteloup près de Tours, construite par le Duc de Choiseul en 1775.²⁶⁸ Dans ces exemples nous avons affaire à des commandes inspirées de la Chine ou réalisées « à la façon de la Chine ».²⁶⁹ Celles-ci étaient destinées à la réception, au prestige ainsi qu'aux délices du divertissement.

Nous pouvons également penser à de nombreux autres exemples, tel qu'en Russie, le village chinois du palais Tsarkoïe, commandé au cours du XVIII^e siècle par Catherine II de Russie²⁷⁰, ou encore le pavillon chinois de la Cour du Roi de Suède au palais de Drottningholm.²⁷¹ Le goût pour la Chine s'est manifesté dans toute l'Europe au sein de la plupart des lieux de pouvoir et a fourni, à juste titre, de nombreux exemples d'ornementation dans le goût chinois. Cet engouement prend sa source dès le XVII^e siècle, pensons pour la France au célèbre Trianon de porcelaine commandé en 1670 par le roi Louis XIV pour les jardins de Versailles. Ces exemples restent toutefois limités aux grandes cours d'Europe. Cet attrait pour la Chine était-il exprimé en province ou loin des grands centres rassemblant la noblesse ? Dans le Gard, le petit village d'Anduze possède une « fontaine Pagode ». Érigée au XVII^e siècle, elle fut offerte à la ville par deux de ses consuls. En rapport avec l'Orient, ces personnes avaient été séduites par l'architecture de la

266 Ce salon a été créé pour Maria Amalia de Saxe, – (1724-1760) princesse de Pologne, elle épouse Charles d'Espagne alors Roi de Naples et de Sicile – durant son séjour à Naples au palais royal de Portici. La réalisation du décor en porcelaine a été réalisé par Giovan Battista Natali (1698-1768), aujourd'hui cette pièce a entièrement été déplacée à Museo Nazionale Capodimonte. Voir site officiel du musée URL : <http://www.polomusealenapoli.beniculturali.it/museo> & Hugh Honour, *Chinoiserie the vision of Cathay*, *Op.cit.*

267 Voir le site officiel *Schloss Sanssouci*, URL : <http://www.spsg.de/schloesser-gaerten/objekt/schloss-sanssouci/>, dernière consultation : 31/05/2014.

268 Marc Walter et Emmanuelle Gaillard, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècle*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2010, 239p., p.72

269 Lors de mes recherches et notamment dans les archives j'ai fréquemment trouvé ce terme. Celui ne véhiculait pas d'image négative et désignait le décor d'un élément. Ce motif était européen mais suscitait la sensation d'exotisme auprès de ses contemporains. Je ne peux toutefois déterminer sa première apparition en France.

270 Marc Walter et Emmanuelle Gaillard, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècle*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2010, 239p., p.72

271 Marc Walter et Emmanuelle Gaillard, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècle*, *Op.cit.*, p.60

Chine.²⁷² Ce cas certifie la pérennité de ce goût pour l'art de d'Extrême-. Par ailleurs, la fontaine d'Anduze démontre que des exemples de ce type n'étaient pas exclusivement présents dans les cours d'Europe ou dans la région d'Île-de-France mais également dans des localités écartées des grands centres artistiques. Pour autant, mis à part la fontaine d'Anduze, tous ces exemples semblent à première vue bien éloignés du territoire toulousain, et qui plus est, issus de commandes prestigieuses, royales ou princières. Nous pouvons donc nous interroger sur la diffusion et l'apparition progressive de ces objets exotiques dans l'ornementation des demeures toulousaines.

Durant ces deux années de recherche je ne suis pas parvenu à documenter précisément les attentes et les goûts de clients toulousains pour les objets de Chine, imitant ou s'inspirant de la Chine ou de la véritable porcelaine de cette région. En revanche, nous allons voir quelques exemples de décors et de collections du XVIII^e siècle que j'ai pu identifier. Ceux-ci posent aujourd'hui la base de cette recherche et ouvrent la voie à des réflexions futures. Nous n'avons par exemple pas retrouvé de décor *intra-muros* à Toulouse. Cependant, il en subsiste encore dans les campagnes toulousaines. Les différentes transformations des aménagements intérieurs auraient-elles au cours du temps détruit les décors chinois du centre ville ? L'éloignement de ces demeures situées à la campagne où les formes artistiques se sont maintenues parfois tardivement expliquerait-il la pérennité de ces œuvres en milieu rural ? Les stratégies ornementales s'y exprimaient-elles de la même manière ? Autrement dit, pouvons-nous établir une relation entre le décor et son emplacement géographique ?

B. Des décors toulousains à « la façon de la Chine »

Les châteaux de Merville et de Saint Gély près de Rabastens, se trouvaient respectivement à une vingtaine et à une quarantaine de kilomètres de Toulouse. Le château de Merville présente un salon orné de bois peints avec des personnages chinois. C'est la

272 Le village d'Anduze possède une fontaine datée de 1649. Elle fut offerte à la ville par deux de ses consuls : Lafarele et Latour. Ce dernier, négociant anduzien commerçant avec l'Orient, avait été séduit par l'architecture de cet empire. À l'origine, les quatre pieds qui soutiennent la toiture étaient en bois. Toutes ses tuiles sont en céramique vernissée. Elle est classée Monument Historique depuis le 21 février 1914. http://www.anduze-tourisme.com/fr/il4-page_p190-la-fontaine-pagode.aspx

pièce de réception du château, elle est centrale et offre aux spectateurs une vue sur le domaine. Cette pièce centrale se compose d'un décor de dix-huit panneaux surmontés d'un médaillon décoratif.²⁷³ Œuvre attribuée à l'artiste Gilles Pin (1720- 1804) – professeur de dessin dès 1751 à l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Toulouse, il a terminé sa carrière en tant que Directeur Général du Canal Royal du Languedoc, de 1774 à 1802 – la réalisation de l'ensemble daterait des années 1753.²⁷⁴ Le second exemple, celui du château de Saint-Géry, à l'inverse du celui du château de Merville, n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études. Néanmoins, M. de Toulza, avec qui j'ai



Illustration 12: Décor du salon chinois, château de Merville (détail) « chinois à l'ombrelle », Gilles Pin, 1753 ?

eu la chance de voir ce décor, situerait sa réalisation dans le courant du milieu du XVIII^e siècle.²⁷⁵ Le salon chinois de Saint-Géry est plus petit, et se trouve à l'extrémité d'une des ailes du château. Quatre panneaux de toiles peintes, aux dimensions différentes, ornent aujourd'hui la pièce.²⁷⁶ Un miroir, parfaitement intégré à l'ensemble des boiseries, affiche une note d'exotisme par un décor de pagodes.²⁷⁷ Une monumentale toile peinte aux motifs chinois décore également la cage d'escalier du château. Découpes et ré-assemblages dans ces toiles témoignent du passé mouvementé de ce décor.²⁷⁸ Ces deux ensembles monumentaux attestent du goût des toulousains pour le motif et l'influence chinoise, et cela même loin dans

273 Voir dans le volume II, Corpus, « Le château de Merville et son salon chinois », p.45-47

274 Cécile Lapeyre, sous la direction de M. Yves Bruand, *Étude du salon chinois du château de Merville*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire de l'Art, 1991, Université Toulouse II Le Mirail, p7-8 (Mémoire non déposé en bibliothèque actuellement en fond privé).

275 Je tiens ici à remercier Guy Ahlsel de Toulza qui, par son implication et sa passion pour l'histoire de l'art, m'a aidé dans mes recherches. C'est d'ailleurs grâce à sa gentillesse que les portes des châteaux de Merville et de Saint-Géry m'ont été ouvertes. Nous avons proposé la datation : milieu XVIII^e siècle pour Saint-Géry, notamment grâce à l'œil expert de M de Toulza pour le décor de boiserie, aujourd'hui encore, en parfaite adéquation avec les décors chinois.

276 Voir dans le volume II, Corpus, « Château de Saint-Géry, un décor chinois », p.41-44

277 Voir dans le Volume II, Corpus, illustration n°2, p.42

278 Voir dans le Volume II, Corpus, illustration n°3, p.42



Illustration 13: Décor du salon chinois, château de Saint Géry (détail) « chinois à l'ombrelle », milieu du XVIII^e siècle ?

les terres. Ces décors étaient-ils spécifiques et existaient-ils aussi sous cette forme au XVIII^e siècle dans une grande ville comme Toulouse ?

Nous pourrions le penser en les confrontant à une étude effectuée sur plusieurs palais de Gênes en Italie par Anne-Perrin Khelissa.²⁷⁹ Dans son travail sur les hautes classes sociales de la société génoise du XVIII^e siècle, l'auteur met en lumière l'existence d'un rapport entre l'environnement et le décor. En effet, dans la société génoise du

XVIII^e siècle, il existait une différence significative entre les codes urbains et ceux observables *extra-muros*. Les villas génoises se situant à l'extérieur de la ville se retrouvaient être des lieux de divertissement et de détente, en somme des espaces de villégiature. La fonction de ces villas devait être proche de celle des deux châteaux de la région toulousaine que nous venons d'étudier. Les deux propriétaires des châteaux de Merville et de Saint-Géry – Henri-Auguste de Chalvet-Rochemonteix pour le château de Merville et Jean-Jacques de Rey pour le château de Saint-Géry – avaient tous deux des biens immobiliers à Toulouse et devaient vraisemblablement y résider la majeure partie de l'année.²⁸⁰ Ces châteaux devaient donc être des lieux de plaisance, sans doute destinés à recevoir leurs hôtes ou à profiter des beaux jours de l'été.

279 Anne Perrin Khelissa, *Gênes au XVIII^e siècle : le décor d'un palais*, [Paris], CTHS, INHA, Institut national d'histoire de l'art, 2013, 299p., p.227-230.

280 Jean-Jacques de Rey avait son hôtel particulier à Toulouse au 4 rue Madeleine. Henri-Auguste de Chalvet-Rochemonteix avait son hôtel particulier dans la rue Mage de Toulouse. (dans) Cécile Lapeyre, sous la direction de M. Yves Bruand, *Étude du salon chinois du château de Merville*, Op.cit., p.2 & Aliette Neyret ; sous la dir. de M. Bruand, *Le château de Merville : 1743-1759*, Mémoire de Maîtrise, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, UFR Histoire, histoire de l'art et arts plastiques, 1990, 2 vol. p.122, P ;80 f, p.56

D'autres éléments peuvent également confirmer et apporter des éclaircissements sur l'éloignement de ces décorations des centres urbains. En effet l'attrance pour le motif chinois, bien que répandue, n'a pas pour autant été prise avec la même considération qu'un motif dit « classique ». Lorsque fut construit le Trianon de porcelaine à Versailles par Louis XIV en 1670, cette architecture marquait l'avènement du goût pour la Chine et tout particulièrement pour sa porcelaine. Toutefois, à la demande du roi, furent arrêtés au château de Versailles les achats de porcelaines chinoises sous le motif que ces objets ne participaient pas à l'expression de la « dignité royale ».²⁸¹ Le Trianon de porcelaine fut d'ailleurs détruit en 1687 alors qu'il n'avait pas encore 20 ans d'existence.²⁸² Il y a donc ici la marque d'une séparation entre l'art officiel, qui devait représenter le pouvoir et être un gage de dignité, et la porcelaine de Chine. Pour autant, est-ce que les membres de la Cour de France se privaient d'achat de porcelaine de Chine ? Ce n'est certainement pas le cas mais cela prouve néanmoins qu'en France, les porcelaines de Chine pouvaient dans certains cas, ne pas être perçues au même rang que les décors officiels. Elles ne bénéficiaient pas du même statut que les arts décoratifs « classiques ». Ces divers exemples démontrent qu'au cours du XVII^e et XVIII^e siècles, le goût chinois et la porcelaine qui y était associée, ont subi une mise à l'écart de la part du pouvoir royal, sans toutefois disparaître totalement. Nous pouvons donc très clairement distinguer une hiérarchie ornementale, laissant au décor classique, inspiré par exemple des scènes mythologiques, l'une des premières places.

Pourtant, comme nous l'avons constaté au début de cette partie III, les thèmes orientaux se retrouvaient fréquemment dans les demeures des différentes cours d'Europe et étaient très prisés par l'aristocratie. Les deux commanditaires toulousains que nous avons mentionnés plus haut avaient des statuts sociaux importants dans la région et dans la ville de Toulouse. En effet, Henri-Auguste de Chalvet-Rochemonteix était seigneur de Merville et Jean-Jacques de Rey, propriétaire du château de Saint-Géry, faisait partie de la noblesse

281 Stéphane Castelluccio, *L'extrême-Orient dans les collections royales françaises au XVII^e et XVIII^e siècle*, p.77, (dans) Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, Bruxelles*, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2009, 242p.

282 Thibault Wolvesperges, *Chine-Japonn, chinoiseries en France de Louis XIV à la Révolution, nouvelles perspectives d'analyse*, p15-36, p.32. dans *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770, Op.cit.*

de robe. Il était d'ailleurs conseiller au Parlement de Toulouse.²⁸³ Nous observons donc une corrélation directe entre le statut social et ce goût pour les motifs chinois. Un attrait qui s'exprimait dans leurs résidences secondaires et où ils pouvaient exposer leur fortune et leur niveau d'éducation par des objets de bon goût.

Nous ferons part au lecteur de la découverte d'un autre décor que nous ne pouvons pour l'heure pas documenter faute d'informations à son sujet.²⁸⁴ Il s'agit d'un ensemble de bois peints qui se situait à la fin du XIX^e siècle dans l'ancienne rue des Récollets, aujourd'hui rue Achille Viadieu. M. de Bouglon de la société archéologique du midi de la France en livre une description en 1895 :

*« J'offre à mes collègues la vue d'un salon lambrissé de Toulouse charmante décoration du siècle dernier [...] parvenue dans son intégralité [...] le long de la corniche, des Chinois de paravent se prélassent dans des cartouches. Rien de plus harmonieux que le contraste du fond bleu sur lequel se détache le petit personnage avec la blancheur des panneaux ».*²⁸⁵

S'appuyant sur des sources d'archives, un bulletin municipal de 1936 mentionne

283 Aliette Neyret ; sous la dir. de M. Bruand , *Le château de Merville : 1743-1759, Op.cit.*, p.56

284 Cette rue a changé au moins trois fois de nom entre le XVIII^e siècle et nos jours. L'organisation de la rue et de la numérotation a également été très mouvante ce qui rend la localisation de l'édifice extrêmement complexe. Toutefois, mon hypothèse est que ce décor se trouvait, ou se trouve encore, sur l'ancien emplacement de l'Ordre des Soeurs de Charité. Au 43 de cette rue, une plaque orne la façade. Elle est aux armes de l'archevêque Étienne Charles Loménie de Brienne (1727-1794) et, dans du marbre rouge est visible la date de 1783. La disposition de cette plaque ne correspond pas au plan du cadastre napoléonien de 1830 ni au plan Joseph-Marie de Saget (1725-1782) de 1750. Elle a donc peut être été intégrée dans une nouvelle architecture, sans doute du XIX^e siècle. À cet emplacement est aujourd'hui l'actuelle école Calas. Je n'ai pas retrouvé de décor dans l'établissement, soit il est disparu, soit il est dissimulé sous des aménagements modernes. Toutefois, un appartement de fonction, attenant à l'école pourrait conserver ce décor. Le corps de bâtiment correspondrait au cadastre napoléonien de 1830. De plus, il semble être fermé depuis plusieurs années, ce que m'a confirmé l'institutrice qui m'a ouvert les portes. En effet, M de Bouglon note dans sa description du décor que la pièce était à la fin du XIX^e siècle le salon de réception de la supérieure d'un couvent. Est-ce la même pièce ? Merci à Marc Comelongue, chargé de mission de la carte archéologique de Toulouse pour m'avoir aidé à localiser le potentiel emplacement de l'édifice.

285 Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, n°17 et n°18, séances du 26 novembre 1895 au 17 mars 1896 inclus, séance du 3 décembre 1895, note de M. de Bouglon, p.12-13. Je remercie ici Dominique Watin-Grandchamp en charge du recensement et protection des monuments historiques à la DRAC Midi-Pyrénées, pour son aide et sa contribution dans cette découverte.

l'acquisition de ce lieu par l'archevêque Loménie de Brienne. Il s'agissait d'une maison appartenant au sieur Roucoules et qui fut achetée pour 10.000 livres.²⁸⁶ Le décor était peut-être présent dans la maison à l'achat et il fut sans doute conservé par les religieuses. Cet exemple démontre que la région de Toulouse devait être riche de décors aux motifs chinois et que notre connaissance dans ce domaine est encore vague. Ce décor pourrait être remarquable pour l'étude du goût chinois dans la région. L'association des couleurs du bleu et du blanc s'inscrit peut-être dans une influence des décorations « bleu et blanc » des porcelaines de Chine. En effet, Madame de Montespan (1640-1707) offrit à la fin du XVIII^e siècle au Grand Dauphin « des tapisseries ornées de pièces de porcelaines argent et bleu ». Ces tapisseries étaient appliquées sur le mobilier, également peint en bleu et blanc.²⁸⁷ Peut-on parler d'une influence du décor « bleu et blanc » des porcelaines de Chine sur les arts décoratifs français ? Nous resterons prudents face à cette question car elle demanderait une étude très poussée. Toutefois cette influence pourrait expliquer des exemples particuliers. C'est le cas d'un des retables de la basilique Saint-Sernin de Toulouse où les motifs furent exécutés en bleu sur fond blanc.²⁸⁸

La pérennité des décors inspirés de Chine au cours du XVIII^e siècle, ainsi que leur présence dans la majorité des demeures des cours d'Europe, montrent qu'il était de bon goût de se prêter au jeu des fantaisies de l'exotisme. Les trois exemples toulousains que sont les châteaux de Saint-Géry, de Merville, et de l'ancien décor de la rue Achille Viadieu, démontrent que la région toulousaine fut sensible à cette mode nouvelle venue des cours d'Europe.

Si nous avons ainsi des exemples des aménagements intérieurs, nous pouvons nous interroger la présence des services de vaisselles dans ces demeures. Étaient-elles, elles aussi, en concordance avec le décor ? Ce goût affirmé pour les chinoiserie s'est-il matérialisé par l'achat de porcelaine de Chine ? Nous n'en trouvons hélas pas de preuve

286 J. Pradelle, *Les maisons de Charité de Toulouse (1703-1903)*, *Bulletin Municipal de la ville de Toulouse*, juin 1936, p.495-496

287 Je remercie ici ma directrice Sophie Duhem pour m'avoir communiqué cette information ainsi que l'exemple de Saint Sernin

288 Voir volume II, illustration n°41, p.67

dans les inventaires de ces deux châteaux.

Par contre, certains religieux pouvaient se permettre d'acquérir de telles pièces. C'est le cas de l'abbé Joseph-Marie Terray (1715-1778) qui commanda à la Compagnie des Indes 866 pièces de porcelaines de Chine le 22 juillet 1765 ainsi que 432 assiettes de porcelaine chinoise « bleu et blanc » le 14 juillet 1766.²⁸⁹ Cependant, l'abbé Terray n'était pas seulement un homme d'Église puisqu'il fut aussi contrôleur général des finances de 1769 à 1774, sous le Roi Louis XV. Nous avons d'autres exemples, tel que le Cardinal Louis René Édouard de Rohan, évêque de Strasbourg qui possédait une des plus grandes collections de France. Ces deux hommes étaient intimement liés au pouvoir et leurs finances leur permettaient de faire de tels investissements. Christine Aribaud, maître de conférence en histoire de l'art moderne à l'Université Jean Jaurès de Toulouse, a dans une étude sur le textile relevé de nombreux objets témoignant de l'intérêt pour le goût chinois dans la région gasconne du XVIII^e siècle. Ces exemples sont hors du cadre toulousain mais néanmoins tout à fait remarquables. C'est par exemple le cas de l'archevêque d'Auch Claude Marc-Antoine d'Apchon (1721-1783) qui possédait « dix sept assiettes de faïence peintes à la chinoise et dix douzaines d'assiettes en porcelaine de Chine ».²⁹⁰ Ainsi que l'évêque de Lectoure, Pierre Chapelle de Jumilhac de Cubjac (?-1772) qui possédait au château de Bosc des porcelaines « vernis à la chine, garni de treize tasses avec les soucoupes, une théière et un sucrier, le tout en porcelaine du japon, aux armes des Jumilhac » et la salle de l'évêché de Lectoure était couverte de toile peinte « à la chinoise ».²⁹¹

Les sources d'archives toulousaines de la fin du XVIII^e siècle ne nous permettent pas de dire pour le moment ce que possédaient les ecclésiastiques vivant à Toulouse et dans

289 Le 22 juillet 1765, plus de 866 pièces & le 14 juillet 1766 plus de 432 assiette de porcelaine chinoise « bleu et blanc » (dans) Marie-Pierre Parlange Martin ; sous la dir de Mme Blanchon, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, Mémoire de DEA, Université Paris-Sorbonne, 2001, 125p., p.78 & p.82.

290 Auch, Archives Départementales du Gers, G 7 (dans) Christine Aribaud, *Soieries en sacristie : fastes liturgiques, XVII^e - XVIII^e siècles*, Expositions . Toulouse . 1998-1999, Paris , Somogy éd. D'art, 1988, 199p., p.116

291 Auch, Archives Départementales du Gers, G 67 (dans) Christine Aribaud, *Soieries en sacristie : fastes liturgiques, XVII^e - XVIII^e siècles*, Op.cit., p.116

les campagnes toulousaines.²⁹² Il nous est pour l'instant difficile de mesurer la popularité des porcelaines chinoises auprès des élites languedociennes. Cependant il est tout à fait envisageable que les responsables religieux, notamment les évêques toulousains, aient possédé des porcelaines de Chine, ou du moins des porcelaines fines, des objets chinois, ou bien encore des éléments rappelant l'exotisme de la Chine.

CHAPITRE II : Collectionner et présenter, la place de la porcelaine de Chine dans les intérieurs

« Lorsque'on entend parler des choses lointaines, elles semblent toujours plus extraordinaires qu'elles ne le sont en réalités. Or ici c'est tout l'opposé : La Chine est plus extraordinaire encore que ce que l'on peut en dire. »²⁹³

Ainsi s'exprimait l'auteur portugais Gaspard da Cruz dans les années 1569-1570 lorsqu'il parlait de la Chine. L'image de la porcelaine de Chine véhiculait-elle quelque chose d'extraordinaire pour les Occidentaux, et qui plus est, la Chine était-elle encore perçue avec autant d'admiration au XVIII^e siècle ?

L'image que projetait la porcelaine de Chine a sans aucun doute conditionné chez les contemporains du XVIII^e siècle, la possession et la façon de la présenter. La porcelaine de Chine était liée à la culture matérielle du temps, et à son développement. Y a-t-il eu une ornementation inspirée de la porcelaine chinoise en France au XVIII^e siècle et la retrouve-t-on dans la région toulousaine ? Quelle était alors sa fonction dans la décoration ou la collection ? Existait-il des normes de présentation ? Nous verrons donc dans un premier

292 Voir volume II détail archives

293 Emmanuelle Gaillard & Marc Walter, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2010, 239p., p.7

temps s'il existait des collectionneurs d'objets chinois à Toulouse et dans la région au XVIII^e siècle. Nous nous intéresserons ensuite aux normes de présentation et d'exposition de ces objets et nous terminerons par les différents types d'objets qui étaient présents dans les intérieurs toulousains et que nos recherches permettent aujourd'hui de mettre en valeur.

A. Des collectionneurs languedociens d'objets chinois ?

L'accumulation excessive d'objets était-elle perçue comme une vanité ? Charlotte Guichard – Professeur d'histoire de l'art à l'Université Paris I Sorbonne – propose une approche socio-culturelle sur la question des amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle. Dans ses travaux elle fait très clairement la distinction entre les amateurs et les collectionneurs, le mot lui-même d'amateur n'apparaît qu'au XVIII^e siècle et était essentiellement rattaché à la collection de peinture.²⁹⁴ Qui pouvait être alors détenteur de porcelaine de Chine ?

L'Encyclopédie nous renseigne à ce sujet dans la définition qu'elle propose du mot « curieux » : « un homme qui amasse des dessins [...] des médailles, des vases, etc. ce goût s'appelle curiosité. »²⁹⁵ Dans ce sens, et selon *l'Encyclopédie*, est curieux celui qui possède des porcelaines. La lecture du *Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure* de 1792 nous apporte des informations complémentaires : « on est connaisseur par étude, amateur par goût, & curieux par vanité ».²⁹⁶ Les amateurs de porcelaines étaient sans doute des « curieux » qui accumulaient. Le faisaient-ils par vanité, leur culture était-elle suffisante pour distinguer la qualité de la quantité ? Notre recherche n'est pas en mesure de trancher la question. Nous manquons pour l'heure de sources et d'études pour construire un raisonnement scientifique fiable.

La porcelaine de Chine avait une place particulière et dut obéir à des normes de présentation que nous avons pu retrouver dans quelques cas dans la région de Toulouse. Le « bon goût » en Haut-Languedoc, tout particulièrement à la fin du XVIII^e siècle, n'était

294 Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, impr. 2008, 387p., p.14

295 Denis Diderot, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, A Paris : chez Briasson : David l' aîné : Le Breton : Durand, 1751-1765, Vol III.

296 Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, *Op.cit.*, p.17

probablement pas éloigné de celui des élites de la capitale. Pour autant, nous n'avons pas retrouvé l'exubérance et la démesure des collections de porcelaine de Chine visibles dans le nord de l'Europe. Est-ce alors un indicateur d'un écart de richesse ? La quantité des petites pièces que nous appellerions aujourd'hui « bibelots » est peut-être la preuve que pour exprimer le goût de l'exotisme on privilégiait des objets plus évocateurs qu'authentiques. L'authenticité des porcelaines de Chine n'a semble-t-il pas eu une grande importance, ou peut-être que cette authenticité n'était pas à la portée des toulousains, ou bien n'en ont-ils pas exprimé le besoin ? Nous allons ainsi aborder dans notre prochaine partie le rôle des faïences locales.

Il est difficile d'identifier les collectionneurs toulousains. Pour la ville de Toulouse, les Almanachs de l'éditeur et imprimeur toulousain Jean-Florent Baour (1724-1794) fournissent durant la fin du siècle quelques pistes de recherches, tout particulièrement dans la rubrique « Notice des Cabinets Curieux » de *L'almanach historique de la province du Languedoc de 1784*.²⁹⁷ Une des collections se distingue des autres, il s'agit de celle du Conseiller au Parlement de Toulouse, de Montégut. Ce dernier possédait un « Cabinet de Médaille Impériales » un « très beau Larair, composé d'Idoles Égyptiennes, Grecques, Romaines, [...] et Chinoises ». ²⁹⁸ Nous retrouvons également pour ce siècle un second collectionneur de ce type mais cette fois-ci localisé à Montpellier. Un certain Perrier, dont l'identité reste incertaine et qui aurait possédé un cabinet « consacré spécifiquement aux statuette asiatiques ». ²⁹⁹ Ces deux exemples ne démontrent pas un goût particulier pour la porcelaine de Chine. L'inventaire révolutionnaire des biens de Montégut, dressé en 1793, ne relève aucun objet d'ornementation rappelant les décors à la façon de la Chine.³⁰⁰ La collection du montpelliérain Perrier dont nous avons une description précise – qui nous fut

297 Les almanachs de Jean-Florent Baour commence par la publication de *L'almanach historique de la ville de Toulouse* qui paru de 1780 à 1785, à partir de 1784 et de 1786 à 1790, il est remplacé par *L'almanach historique de la province de Languedoc*, chez le même imprimeur, puis à partir de 1791, remplacé par *L'almanach historique du département de la Haute Garonne et de la ville de Toulouse*, (dans) <http://tolosana.univ-toulouse.fr/notice/142654809>

298 *Almanach historique de la province de Languedoc*, 1783-1784-1786-1787-1790, chez Jean-Florent Baour, Toulouse, 1784, 320p.

299 Paris, B.N.F, N.A.F, Ms 10040, OBERLIN, Jean-Frédéric, *Journal des remarques faites dans un voyage en France*. Je remercie ici Flore Césaire, doctorante en histoire de l'art à l'Université Paul Valéry de Montpellier, de m'avoir communiqué ces informations ainsi que pour son accueil fait à Montpellier.

300 A.M.T 5S 33 *Inventaire des effets de Montégut père ex-conseiller au Parlement, rue de l'agilité, 19 messidor de l'an second*.

communiquée par Flore César, doctorante de l'Université de Montpellier – ne semble pas non plus avoir été accompagnée de porcelaines de Chine bien que nous y retrouvons ce qui constituait probablement des sceaux chinois : « deux cachets des provinces de Chine, formés en cubes, surmontés de chiens. D'albâtre. Un autre surmonté d'un chevreuil. », ce qui est notre seul exemple pour le XVIII^e siècle dans la région. La description des 28 sculptures de ce cabinet montre aussi l'état des connaissances, pour le moins approximatives, que l'on avait parfois des œuvres en provenance d'Orient. C'est le cas notamment du groupe sculpté n°17, la description est la suivante :

« Tortue avec un oiseau dessus appelé Courman, Dieu auquel presque tous les Indiens rendent un culte religieux. La tortue est aquatique, l'oiseau tenait dans le bec quelque chose lui a été enlevé. L'oiseau ressemble à Ibis et la Divinité entière est appelée Vichnou. De Bronze. »

Si nous prenons cet exemple et que nous en analysons la description il est facile de se rendre compte de la confusion qui régnait. En effet, l'auteur identifia ce groupe à un dieu indien. Il le nomma « Vichnou », ce nom est phonétiquement proche de la prononciation actuelle de Vishnou, divinité issue de la religion hindouiste et dont la représentation est un corps d'humain. L'oiseau surmontant la tortue fut comparé par l'auteur au Dieu Ibis qui a pour caractéristique un nez fin, long et pointu, étrangement similaire aux grues chinoises (l'oiseau). Or, Ibis et Vishnou étaient deux divinités issues de cultures différentes. En Asie de l'Est : Japon, Chine ou encore Vietnam, la grue, tenant dans son bec une fleur de lotus – ce qui pourrait être l'élément manquant à la statue du montpelliérain – et surmontant une tortue, a une puissante symbolique. Le musée des arts décoratifs de l'océan Indien en possède d'ailleurs une de ce type.³⁰¹ Il y a donc très certainement eu confusion de l'auteur sur cet ensemble sculpté. Si à première vue cette analyse nous écarte de notre propos, elle introduit et démontre néanmoins la notion approximative que les contemporains du XVIII^e siècle pouvaient avoir de la Chine et de sa culture. De plus, elle démontre les

301 Grue et tortue-dragon, *Regard sur une œuvre*, Musée des arts décoratifs de l'océan Indien, <http://madoi.re/attachments/objets/grue-tortue-dragon/OdM%20-%202013-08%20-%20Grue%20et%20tortue-dragon.pdf> Voir dans le volume II, illustration n°42, p.68. L'identification des objets reste très complexe, à première vue, elle semble confuse et remplit d'amalgame, faute de connaissances ?

difficultés que nous pouvons rencontrer, à percevoir dans les sources du XVIII^e siècle les véritables objets chinois. En effet, notre regard anachronique du XXI^e siècle nous écarte parfois de la perception des hommes des siècles passés.



Illustration 15: "celuy de la deuxième figure, est ordinaire de véritable lachinage" Nicolas de Blegny, *Le bon usage du thé du café et du chocolat*.



Illustration 14: "je dois dire que la première figure représente un cabaret à Caffée, qui ne saurait être bien séant sans être d'argent", Nicolas de Blegny, *Le bon usage du thé du café et du chocolat*.

L'exemple toulousain du « Laraire d'Idoles chinoises » du cabinet privé de Montégut pose la question de l'identification des divinités chinoises. S'agissait-il de mingqi chinois, personnages de la vie du quotidien des chinois, modelés en de petites statuettes de terre et destinés à la vie des défunts ? Ce qui pourrait d'ailleurs concorder avec la collection d'antiques égyptiens et grecs de Montégut. Difficile pour l'heure de donner une conclusion. En effet, il pourrait également s'agir de petites modèles chinois répondant à un goût évident pour les chinoiseries, et qui furent communément nommés « *magots* ». Ces objets s'apparentaient à des figurines grotesques.³⁰² Nous en retrouvons plusieurs dans les inventaires révolutionnaires de Toulouse à la fin du XVIII^e siècle. Nous avons par exemple retrouvé un ensemble de dix personnages chinois dans l'inventaire de Montégut :

« -Confiscius legislateur philosophe des chinois, -Une chinoise portant un vase de bronze, -Un chinois assis tenant sa Pautouffe en pierre, -Un chinois accroupi tenant un petit meuble en pierre, -Un chinois debout tenant un éventail, en pierre, -Un chinois tenant son soulier debout en pierre, -Une chinoise sortant du linge, en pierre,

302 Voir plus loin dans le texte une définition du terme « magot », p.115

*-Un vieillard chinois tenant un bouquet assis avec son bonnet, terre peinte, -Autre chinois accroupi riant, en terre peinte,-Une autre chinoise en terre sigillée tenant un Hai, -Un chinois tenant un vase à anse assis sur un boeuf, -Deux petits chinois accroupis ».*³⁰³

De plus, notre dépouillement a mis en lumière « Douze groupes de figures chinoises et une vingtaine d'autres petites figures chinoises le tout en porcelaine », mentionnés dans l'inventaire de la veuve du Bourg, résidant à Toulouse.³⁰⁴ Par ailleurs, « deux figures chinoises en marbre » dans le « cabinet d'histoire naturelle et aux arts » dans la demeure de Breteuil, évêque de Montauban.³⁰⁵ Les inventaires révolutionnaires de l'hôtel de Dubarry de l'actuelle place Saint-Raymond de Toulouse concentraient de nombreux objets tel qu'un « Confussius en porcelaine [...] Deux petites pagodes en porcelaine Bleu [...] Deux grands chinois en Bois [...] Deux chinois en porcelaine Bleue ».³⁰⁶ Le récit de Madame Cradock, de passage à Toulouse en 1785, livre dans ses écrits de voyages une description des appartements de Dubarry à Saint-Sernin qui coïncide avec la description de cet inventaire.³⁰⁷ A quels types de céramiques avons-nous affaire dans ces exemples toulousains ? A de vrais magots de Chine importés ou à des copies fabriquées à Nevers ou à Sèvres, comme illustré par la l'illustration n°43 du volume II ?³⁰⁸

Dans les sources françaises, l'immense majorité des objets présentant un caractère « chinois » se révèle être des services à thé, désignés sous le terme de « *cabaret* ». Rappelons-nous les termes du père Jean-Baptiste Labat lors de son voyage dans les îles françaises d'Amérique :

« Les tasses ou gobelets dont on se sert pour prendre le chocolat, sont de différentes matières & de différentes figures. Les plus ordinaires sont de fayance fine ou de porcelaine ; quelques-unes

303 Voir dans le volume II, détail du dépouillement : A.M.T 5S 33 de Montégut, p.75

304 Voir dans le volume II, détail du dépouillement : A.M.T 5S 33 du Bourg, p.77

305 Voir dans le volume II, détail du dépouillement : A.D.H.G 1L 1034 Pièce n°55, p.81

306 Voir dans le volume II, détail du dépouillement : A.D.H.G 1L 1034 Pièce n°66, p.81

307 Voir plus loin dans le texte, p.116

308 Voir dans le volume II, illustration n°43, p.69

ont des soucoupes de la même matière où elles s'emboitent ; d'autres ont des soucoupes ordinaires & se servent sur des cabarets vernis de la Chine.»³⁰⁹

Ces « *cabarets vernis de la Chine* » sont très bien décrits dans l'ouvrage mentionné dans la partie précédente : *Le bon usage du thé du café et du chocolat*, de Nicolas de Blegny qui nous livre d'ailleurs quelques exemples de gravures comme dans les illustrations n°15 et n°14. D'autres objets devaient néanmoins être présents dans les intérieurs toulousains. Une lecture de l'ensemble des sources imprimées et un dépouillement d'inventaires après-décès choisis pourrait faire la lumière sur ces questions.

B. La porcelaine de Chine en France et dans le Haut-Languedoc, présentations et utilisations

Durant la seconde moitié du XVII^e siècle, de 1660 à 1673, de grandes quantités de porcelaines de Chine furent achetées « *par ordre du Roy* » pour le palais de Versailles.³¹⁰ Ces achats massifs de porcelaine pouvaient s'expliquer par la démonstration que l'on voulait en faire, elles témoignaient d'une abondance accumulée. Cette accumulation répondait à des stratégies visant à montrer toute la fortune du propriétaire. Comment pouvaient-elles être exposées, utilisées ou présentées ?

L'exposition et la présentation des porcelaines commença en Occident dès leur arrivée, probablement et dans des cas isolés à partir du XIV^e siècle.³¹¹ À l'image du vase

309 Jean-Baptiste Labat, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique. T. 1 / , contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les moeurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes, les guerres et les événemens singuliers qui y sont arrivez... le commerce et les manufactures qui y sont établies...*, G. Cavalier (et P.-F. Giffard) (Paris), 1722, 2 vol., vol 2 p.376

310 Stéphane Castelluccio , *L'extrême-Orient dans les collections royales françaises au XVIIe et XVIIIe siècle*, (dans) Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, Bruxelles, Op.cit.*, p.77

311 Nancy Balard, sous la dir de Patrick Doan, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine,Op.cit.*, p.103

Fonthill, porcelaine de Chine ayant appartenu dès le XIV^e siècle au roi de Hongrie, ces porcelaines à destination de l'Occident faisaient le plus souvent l'objet de cadeaux diplomatiques.³¹² La présence de ces objets augmenta lentement mais progressivement en Europe au cours des siècles. La période la plus significative, marquant un changement majeur et modifiant l'image de la porcelaine en Occident, est le XVII^e siècle. Ce siècle marque en effet une transition dans l'apparence et l'exposition des porcelaines de Chine. Celles-ci passèrent de l'image de l'étrange, exposées au sein du cabinet de curiosité, à un objet de prestige et de décoration.

Toutefois, durant le XVII^e siècle, la porcelaine passa du statut d'objet d'art unique au statut d'élément composant un ensemble, expliquant ainsi une esthétique de l'accumulation. Nous pouvons mesurer cette dimension à la manière dont elle était exposée, c'est-à-dire, par le biais de constructions architecturales. Les porcelaines chinoises tenaient dans ces ensembles la place d'éléments de décoration. C'est notamment le cas du cabinet de porcelaine d'Honselersdijk au Pays-Bas, réalisé pour le compte de Marie II d'Angleterre par l'architecte français Daniel Marot (1661-1752) et dont le suédois, Nicodème Tessin le Jeune (1654-1728) nous offre une description en 1686 :

*« richement décoré d'ouvrages et peintures chinoises. Le plafond était recouvert de miroirs, de sorte que la perspective s'étende sans fin. La cheminée regorgeait de porcelaines précieuses, certaines disposées à moitié à l'intérieur et si bien ajustées ensemble qu'une pièce soutenait l'autre. »*³¹³

En 1720 l'écrivain anglais Daniel Defoe (1660-1731) livre le récit de la coutume qui consistait à accumuler la porcelaine comme le faisait la reine Marie II d'Angleterre :

312 *Idem*

313 Tessa Murdoch, *Les cabinets de porcelaines*, p.45 (dans) *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770, Op.cit., (origine) : Cocks, 1986, p.195-216*

« s'accrut par la suite jusqu'à atteindre des proportions singulières, empilant leurs porcelaines sur les meubles, écri-toires et les moindres chambranles de cheminée, jusqu'au plafond, installant même des étagères pour y placer leurs porcelaines où ils le désiraient, jusqu'à des dépenses afférentes en deviennent sujet de grief voire préjudiciable à leurs familles et à leurs biens. »³¹⁴



Illustration 16: (détail), voûte de la "Casa de Fresco" dit "maison fraîche" et de ces porcelaine de Chine incrustée dans le décor, jardin du Palais Fronteira, Lisbonne, XVII^e siècle.

Nous poursuivrons avec deux autres exemples, cette fois-ci au Portugal. Le palais de Santos, aujourd'hui ambassade de France à Lisbonne, et la « *casa de fresco* » se trouvant dans le palais de Fronteira aux alentours de cette même ville. Le palais de Santos possède actuellement une des décorations les plus impressionnantes de porcelaine de la fin du XVII^e siècle. La « *casa das Porçolanas* » est un petit salon, couvert d'une charpente en pyramide où, à 7,50 m du sol se déploie un plafond couvert de deux cent soixante-et-un objets en porcelaine de Chine, encastés dans la charpente.³¹⁵ Au même titre qu'un décor de peinture ou de carreaux peints, tels les typiques azulejos du Portugal³¹⁶, ce décor en porcelaine a été réalisé à des fins purement

décoratives. La porcelaine fut ici employée comme un ornement ou comme un motif et non comme un objet à part entière. Notre second exemple est la grotte dite "casa de fresco". Située dans les jardins du palais Fronteira à Lisbonne, elle fut décorée au XVII^e siècle avec

314 *Idem* (dans) Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain* (1724-1727); éd. Cole et Browning, Londres et New York, 1962, I, p.166.

315 Lion-Goldschmidt Daisy, *Les porcelaines chinoises du palais de Santos*. dans: *Arts asiatiques*. Tome 39, 1984. pp. 5-72., p.1 URL : 10.3406/arasi.1984.1616

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_1984_num_39_1_1616 , dernière consultation 25/02/2014

316 Décor de faïence blanche réhaussé d'émaux de couleur, le plus souvent les décors sont en bleu et blanc.

des tessons de porcelaines de Chine de la dynastie Ming.³¹⁷ Une histoire, racontée de façon anecdotique, voudrait qu'au cours d'un repas la vaisselle fut délibérément cassée par les convives pour marquer leur amitié.³¹⁸ Cependant, même si l'histoire relève de l'anecdote, ce qui est certain c'est que la destruction de pièces entières de porcelaine pour en faire un décor démontre toute l'exubérance et la richesse du commanditaire. La porcelaine de Chine ici brisée, fut employée non seulement comme motif ornemental, mais également, comme pour la décoration, en tant que matière à part entière.

Ces deux exemples démontrent que l'on pouvait faire différents usages de la porcelaine chinoise. Aujourd'hui une table contemporaine, composée d'un miroir et positionnée horizontalement en contrebas de la voûte en porcelaine du palais de Santos permet aux visiteurs de contempler cette mise en scène dans l'axe de leur vision. L'effet optique de cette installation est simple, mais a pourtant le pouvoir de créer une puissante déformation de la réalité par le fait qu'il projette la voûte dans une perspective irréaliste et infinie. Ce jeu optique créé à partir de miroirs a également un fort ancrage historique, tout particulièrement dans l'exposition des porcelaines de Chine. Outre que les miroirs permettent d'agrandir l'espace en créant de la profondeur et d'apporter plus de luminosité en réfléchissant la lumière, ils ont également pour caractéristique de pouvoir multiplier les images et ainsi renforcer la sensation d'accumulation des petits objets.³¹⁹ Nous pouvons donc en comprendre tout l'intérêt lorsque l'on souhaite exposer des porcelaines de Chine. Ce plaisir de la mise en scène, dans les lieux d'expositions privés a au cours du XVIII^e siècle été développé par des jeux de trompe-l'œil et autres effets optiques. Ces dispositifs consistaient notamment à rajouter des miroirs derrière les étagères de porcelaines afin de magnifier encore plus la collection.³²⁰ Ce goût se poursuivit durant la première moitié du XVIII^e siècle dans le nord de l'Europe, notamment en Allemagne dans la réalisation du cabinet de porcelaine du château de Charlottenburg. Commencé dès 1705 ce cabinet de porcelaines chinoises de plus de deux mille cinq cents pièces est encore l'un

317 Voir dans le volume II illustration n°44, p.70

318 Je remercie ici chaleureusement Pascal Julien, professeur d'histoire de l'art moderne de l'Université Toulouse II Jean Jaurès, de m'avoir confié cette information.

319 Anne Perrin Khelissa, *Gènes au XVIII^e siècle : le décor d'un palais*, *Op.cit.*, p.118

320 Étienne Martin (sous dir), *Le goût chinois du cardinal Louis de Rohan, : les collections extrême-orientales du Musée des Arts décoratifs*, Musées de la ville de Strasbourg, 2008, Strasbourg, 143p., p.58

des plus impressionnants d'Europe.³²¹ La présentation des pièces de Chine qui y est faite répond entièrement à un goût pour l'exubérance. Intégralement recouverte de miroirs et de dorures la salle d'exposition est autant un objet d'ornement que la porcelaine elle-même. Cette accumulation de porcelaine de Chine, notamment dans le nord de l'Europe va de pair avec la richesse et le nombre d'échanges commerciaux qui se faisaient avec la Chine. Ainsi, comme bien souvent, les arts restent intimement liées au pouvoir et à l'argent.

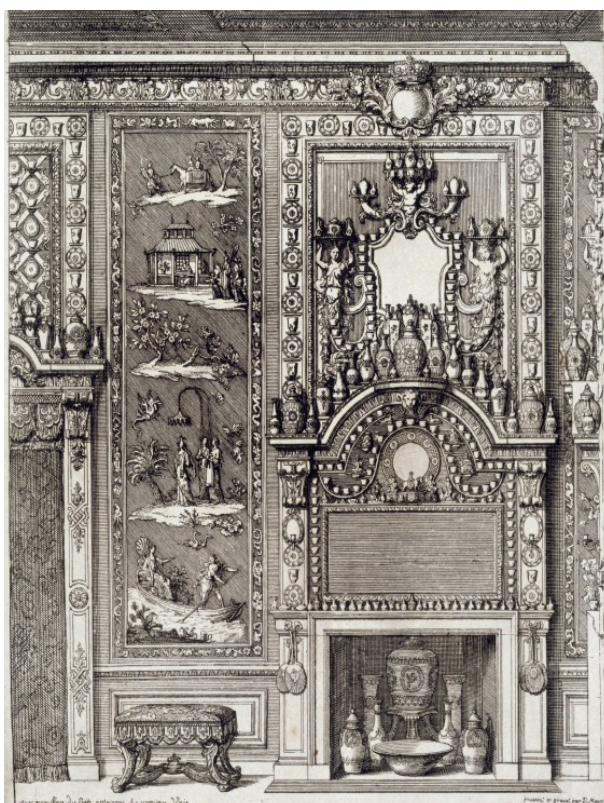


Illustration 17: Daniel Marot, 1661-1752, *Nouvelles Cheminées Faites en plusieurs endroits de la Hollande et Autres Provinces*, 1703, Londres, Victoria and Albert Museum, INV.E 5873-1905

Nous reprendrons les mots de Stéphane Castelluccio au sujet des porcelaines de Chine en Europe : « Le plaisir esthétique provenait autant de la beauté, de la rareté, de la noblesse des matières que de la présentation. »³²² L'exposition des objets de porcelaines prend donc ici tout son sens. D'une part, la nécessité pour les classes dominantes d'en posséder et d'autre part de savoir les montrer dans les règles du bon goût. Ainsi, les porcelaines étaient le plus souvent exposées au-dessus des portes, des corniches et des cheminées comme nous pouvons le voir dans la gravure de Daniel Marot sur l'illustration n°17. Savary des Bruslons dans son

Dictionnaire universel de commerce explique d'ailleurs très clairement le procédé d'ornementation. Cet auteur rassemble ce principe de décoration sous le terme de « garniture » :

321 Tessa Murdoch, *Les cabinets de porcelaines*, p.45 (dans) *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, Op.cit.,p.46

322 Stéphane Castelluccio, préface Jean-Paul Desroches, *Le goût pour les porcelaine de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles*, éd Monelle Hayot, imp 2003, 223p., p.59

*« Enfin chez les Marchands de porcelaine, Brocanteurs & autres, qui font négoce de ces curiosités précieuses dont on pare les beaux appartements, une Garniture de cheminée signifie les pièces de porcelaines ou autres riches vases, qu'ils vendent pour mettre sur les corniches & tablettes de cheminées ».*³²³

Les objets de porcelaine et notamment en porcelaine de Chine étaient donc bien vus dans les appartements. Cependant, retrouvons-nous ce type de décoration dans la région de Toulouse à cette époque ?

C. Objets aux motifs de la Chine dans la vie domestique toulousaine

Partant des documents et des sources d'archives dans la région toulousaine, le dépouillement effectué ne nous a pas permis de repérer un grand nombre de porcelaines de Chine. En revanche nous avons identifié d'autres biens tels que des personnages chinois ou encore des pagodes, toute une série de petits objets désignés au XVIII^e siècle sous le terme de « bibelots ». Le sens commun de nos dictionnaires définit encore aujourd'hui ce mot comme un « *Petit objet décoratif rare et curieux* ». ³²⁴ Pour autant, ce terme n'apparaît pas au XVIII^e siècle dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Mais un autre terme s'en rapproche celui de « magot » :

« figure en terre, en plâtre, en cuivre, en porcelaine [...] que nous regardons comme représentant des Chinois ou des Indiens. Nos appartements en sont décorés. Ce sont des colifichets précieux dont la nation s'est entêtée ; ils ont chassé de nos appartements des

³²³ Jacques Savary Des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce, contenant tout ce qui concerne le commerce qui se fait dans les quatre parties du monde*, Op.cit., Vol 2, p.611

³²⁴ *Dictionnaire*, Larousse 2015

ornements d'un goût beaucoup meilleur »³²⁵

Pour l'historien de l'art Stéphane Castelluccio, les contemporains de Louis XVI voyaient les laques et les porcelaines de Chine comme des « bibelots » et non pas comme des œuvres d'art.³²⁶ En effet, ces petits objets de porcelaines étaient aussi perçus au XVIII^e siècle comme des modèles de modernité, issus de la découverte de mondes inconnus. L'étonnement et l'exotisme recherchés par les acheteurs de ce type de pièces est perceptible dans les propos du directeur de l'East India Compagny de Londres en 1681 :

« concernant les pièces de porcelaine, vous devez noter que les grandes verseuses et les grandes jarres sont tombées en disgrâce [...] ce qui rapporte le plus de profit sont des tasses de tous types [...] et toutes sortes de bibelots d'aspect et de genre multiples, plus ils sont étranges, mieux c'est. »³²⁷

Cette stratégie commerciale est intéressante car nous pouvons la comparer aux effets trouvés chez les toulousains du XVIII^e siècle. Des tasses et des objets chinois ornaient leurs demeures et si nous ne retrouvons pas la trace de véritables porcelaines de Chine, les motifs sur les services à café façon « *lachine* » ou toute autre influence de décors inspirés de la Chine démontrent bien le goût pour ce dernier. Les choix d'exposition semblent également respectés à Toulouse comme en témoignent l'inventaire et la description des biens de Dubarry à son hôtel place Saint-Sernin par Madame Cradock :

« La deuxième (chambre) avec sculptures, peintures or et blanc,

325 Denis Diderot, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, A Paris : chez Briasson : David l' aîné : Le Breton : Durand, 1751-1765, Vol X

326 Stéphane Castelluccio, *Le roi et la pagode : L'extrême-Orient dans les collections royales française au XVII^e et XVIII^e siècle*, (dans) Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, Bruxelles, Op.cit.*, p.75-86., p.85

327 Vanessa Alayrac, *De l'exotisme au sensualisme : réflexion sur l'esthétique de la chinoiserie dans l'Angleterre du XVIII^e siècle*, *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, *Op.cit.*, p35-41, p.36 (dans) Robert J. Charleston, "Porcelain as room decoration in eighteenth-century England", *Magazine Antiques*, n°96, 1969, p.894.

glaces de toutes grandeurs, quantité d'objets en porcelaine de Sèvres et de Chine [...] deux cheminées, toutes deux ornées de superbes glaces ; le dessus de cheminée lui-même était en glaces, et si bien encastré dans le marbre qu'il ne semblait former qu'une suite de la glace du dessus [...] La cinquième chambre et un peu dans le style chinois[...] des figures en porcelaine de Chine de grandeur naturelle, assises sur des marche-pieds »³²⁸



Illustration 18: Pagode en porcelaine, Chine, Jingdezhen (Jiangxi), Dynastie Qing, période Qianlong (1736-1795), Porcelaine bleu et blanc, château de Saverne, H : 155 cm ; D : 51 cm, Inv. XXXVI.116 (a), Strasbourg, musée des arts décoratifs.

Comme l'étaye Catherine Rey dans son ouvrage sur la collection du cardinal de Rohan, cette dernière se différencie justement des collections parisiennes par le fait qu'elle proposait des objets monumentaux et non pas des petits « bibelots ».³²⁹ En effet le cardinal de Rohan avait accumulé un certain nombre de pièces telles que des pagodes, éléments d'apparat volumineux. Cette distinction précise avec les bibelots et les autres magots dénote bien la frontière entre le choix de la collection et le choix de l'accumulation. C'est notamment visible dans les intérieurs des Dubarry de Toulouse car si nous trouvons une pagode monumentale dans la collection du cardinal de Rohan (Illustration n°18), nous en retrouvons aussi, dans de plus petites dimensions dans la « chambre du Citoyen Dubarry » : « quatre vases en porcelaines, trois pagodes, idem ».³³⁰ Stéphane Castelluccio dans son ouvrage : *Le goût pour les porcelaines de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles* fait d'ailleurs très clairement la

328 Cradock, Journal de Madame Cradock : *Voyage en France (1783-1786)*, traduit d'après le manuscrit original et inédit par Mme O. Delphin Balleyguier, Paris : Perrin et Cie, 1896, 331 p., p.182

329 *Le goût chinois du cardinal Louis de Rohan : les collections extrême-orientales du Musée des arts décoratifs* : [exposition, Strasbourg, Palais Rohan, 18 septembre 2008-4 janvier 2009], [Strasbourg] : Musées de la Ville de Strasbourg, impr. 2008, 143p., p.83

330 ADHG, série 1L 1034, pièce 63 à 66

distinction entre les collectionneurs et ceux qui pouvaient décorer leurs appartements avec de la porcelaine.³³¹ La quantité pour la décoration, la qualité pour les collectionneurs. Ainsi, les « *divers sujets en porcelaine* », « *pagodes en tôle peinte* » au château de la Reynerie, couplés aux objets découverts dans les inventaires de l'hôtel Dubarry de Saint Sernin et d'autres inventaires, démontrent qu'à Toulouse la porcelaine de Chine et les autres éléments d'influence exotique ont avant tout été perçus comme des pièces de décoration. Une étude sur les achats de Madame Dubarry révèle une distinction entre la porcelaine pour le service et la porcelaine en tant que pièce de collection. C'est d'ailleurs ce que nous pouvons retrouver dans les inventaires que nous avons parcourus. En effet, pour les demeures les plus riches, une grande partie de la vaisselle était en porcelaine. Elle ne devait pas s'exposer si ce n'est à table. Dans le domaine des pièces de collections, il apparaît que la porcelaine d'Extrême-Orient, et donc de Chine, conservait alors le plus grand prestige.³³² À ce jour, il est toutefois complexe de faire la distinction dans les inventaires entre la porcelaine de Chine et du Japon. En effet, sous le titre de porcelaine du Japon, pouvaient être désignées les plus belles pièces de porcelaine d'Extrême-Orient, et donc parfois de Chine.³³³

En région toulousaine, nous n'avons pour le moment recensé aucun collectionneur, ou du moins, comme nous avons pu le voir précédemment³³⁴, Perrier et Montégut semblent avoir possédé des objets qui à priori n'étaient pas réellement en rapport avec de véritables et authentiques pièces originaires de Chine. Nous ne retrouvons que deux vases attestés en provenance de Chine au château de la Reynerie à la fin du XVIII^e siècle. C'est une maigre piste pour conclure à l'effet de mode intense, et à l'opposé de toute absence dans les demeures. Mais comment juger et faire cette estimation quand nos recherches se sont limitées à deux années de travaux ? À grand regret nous ne pouvons proposer que des

331 Stéphane Castelluccio, préface Jean-Paul Desroches, *Le goût pour les porcelaine de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles*, *Op.cit.*, p.57

332 Christian Baulez, *Sèvres commandes et achat de madame du Barry*, *L'Estampille/L'Objet d'art*, n°257, avril 1992, 34-53p., p.37

333 C'est ce que souligne une analyse de la collection de porcelaine de Marie Antoinette (1755-1792) : les porcelaines désignaient au XVIII^e siècle comme du Japon étaient en réalité chinoises. (dans) Stéphane Castelluccio, préface Jean-Paul Desroches, *Le goût pour les porcelaine de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles*, *Op.cit.*, p.136

334 Voir plus haut dans le texte, p.106

pistes de réflexion et inviter les chercheurs à poursuivre le travail de lecture dans les archives. Cependant l'exemple découvert à la Reynerie est passionnant car ces deux vases étaient présentés dans le « *salon d'assemblée* » soit la pièce majeure de la demeure, tout comme le salon chinois du château de Merville. Dans l'inventaire nous pouvons lire « *Deux fausses colonnes en bois peint, deux urnes en porcelaine de Chine .* »³³⁵ Étaient-elles placées sur ces deux fausses colonnes ? Il est difficile d'en apprendre plus sur l'exposition de ces objets tant les inventaires que nous avons consultés étaient sommaires. L'utilisation de la symétrie avait aussi son importance : l'exposition des porcelaines de la Reynerie enrichit notre réflexion.

Cette présentation des porcelaines par paires est importante à noter. Il semblerait que durant le XVIII^e siècle, ou du moins pendant la seconde moitié de ce siècle, fut accordée une grande importance aux œuvres décoratives fonctionnant en duo. C'est en particulier ce que met en avant la lecture du livre des commandes du peintre français Claude Joseph Vernet (1714-1789) où 50% de ses demandes étaient des paires de tableaux.³³⁶ Il est tout à fait envisageable que ce goût pour la symétrie puisse se retrouver dans la présentation des porcelaines. Le XVIII^e siècle fut une période de transition et d'évolution dans les arts décoratifs, passant d'un faste de la quantité à un relatif dépouillement progressif à partir de la seconde moitié du siècle. Phénomène qui est lié au développement du classicisme.

CHAPITRE III : Les faïences locales, un produit de substitution ?

Nous venons de voir que cette étude n'a révélé que très peu de véritables

335 Guy Ahlsell de Toulza et Pierre Funk, *Le château de Reynerie au temps de Guillaume Dubarry*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, t. LXX, 2010, p.249-272., p.266

336 Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, *Op.cit.*, p.159

porcelaines de Chine dans les intérieurs toulousains du XVIII^e siècle. Nous allons voir dans le premier point de ce chapitre que la faïence a eu une histoire intimement liée à celle de la porcelaine. Par le fait que la faïence avait l'apparence de la porcelaine, celle-ci n'aurait-elle pas concurrencée l'achat d'objet de porcelaine ? Les conditions de productions de ce type d'objet dans la région toulousaine auraient-elles permis aux élites locales de remplacer la porcelaine de Chine par des produits locaux ? Nous traiterons ce chapitre en deux points. Le premier abordera le contexte d'apparition de la faïence et le second s'intéressera aux apports de deux grandes manufactures de faïences languedociennes.

A. Contexte d'apparition et développement de la faïence

Comment interpréter la rareté des mentions indiquant la présence de porcelaines originaires de Chine dans les intérieurs toulousains ? Dans cette étude du bon goût, il est nécessaire de prendre en compte les acteurs régionaux. C'est pourquoi il nous est primordial de compléter cette étude par une réflexion sur les productions en faïence de la région . Ces productions ont-elles été des substituts aux véritables porcelaines de Chine ? Ont-elles marqué une indépendance régionale, une affirmation du goût ?

L'histoire même de ce matériau suit un chemin parallèle à celui de la porcelaine. Originnaire de la région de l'actuelle Irak, elle apparaît au IX^e siècle dans un territoire déjà interconnecté avec la Chine.³³⁷ Par ailleurs, cette région fournissait à la Chine le cobalt, minéral qui donnait aux potiers chinois la couleur bleu caractéristique des vases « bleu et blanc ». L'introduction de la faïence s'est sans doute faite en Occident par les marchands arabes, jusqu'aux zones de contacts, et cette matière est attestée dans la région de Valence – Espagne – au XVI^e siècle.³³⁸ Les réseaux marchands de la mer Méditerranée feront transiter cette technique par l'intermédiaire des îles des Baléares et principalement Majorque donnant le nom à la « *majolique* ». Le cheminement de ce savoir nous conduit en Italie,

337 *Montpellier, terre de faïences : potiers et faïenciers entre Moyen âge et XVIII^e siècle* : [exposition, Montpellier, site archéologique Lattara - Musée Henri Prades et Musée Fabre, 28 avril - 23 septembre 2012 / sous la direction de Jean-Louis Vayssettes et Lucy Vallauri, Milan, éd Silvana, 2012, 551p.

338 *L'odyssée de la porcelaine chinoise : collections du musée national de Céramique, Sèvres et du musée national Adrien Dubouché, Op.cit., p.22*

jusque dans la ville de Faenza où cette technique sera perfectionnée. C'est peut-être de ce nom de ville, que l'évolution linguistique donnera à la langue française le nom de « faïence ». Toutefois le parallèle avec la porcelaine de Chine ne s'arrête pas à l'Italie, il se poursuit jusque dans le Nord de l'Europe, en Hollande.³³⁹ Là où des potiers italiens ont émigrés au XVII^e siècle, important leur savoir-faire avec eux. Or, à cette même période, la VOC prend le monopole des routes maritimes avec la Chine, détrônant les marchands portugais.

L'importation massive de pièces de porcelaine de Chine par la VOC ne suffisait pas à répondre à la demande du marché hollandais de l'époque. La faïence, imitant la porcelaine de Chine, devint très vite une véritable industrie, tout particulièrement à Delft. L'histoire de la faïence se retrace jusque dans la région Languedocienne avec l'arrivée d'Augustin Charles Daviler (1653-1701) dans la région montpelliéraine.



Illustration 19: Carreau de revêtement, décor au Chinois à quatre pattes face à un chien dressé dans paysage à la pagode, 1ère moitié du XVIII^e siècle, Faïence stannifère, H. 13,3 ; L. 13,3 ; P. 1,3 cm, Musée Fabre, Montpellier, inv. 2006.18.4.

Cet architecte du Roi préconisa dans son ouvrage *Cours d'architecture*³⁴⁰, l'utilisation de petits carreaux de faïence d'ornementation pour recouvrir les murs ou les intérieurs des cheminées. Ainsi, les élites locales de la région de Montpellier et dans un cas précis de Toulouse³⁴¹, ont suivi les indications d'Augustin Charles Daviler pour orner leurs demeures. Ces carreaux de faïence, comme l'illustre la l'illustration n°19, issus des ateliers de Montpellier imiteront les productions de Delft, elles-mêmes s'inspirant des porcelaines de Chine, et de fait, introduiront des motifs chinois dans la région languedocienne durant tout le

339 Timothy Brook, *Le chapeau de Vermeer : le XVII^e à l'aube de la mondialisation*, *Op.cit.*, p.117

340 Augustin Charles Daviler, *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, les figures et descriptions de ses plus beaux bâtiments, et de ceux de Michel-Ange...*, ed :J. Mariette, Paris, 1710, 2 vol, 920p.

341 *Intimités de faïence : carreaux de pavement et revêtement muraux en Languedoc et Provence XVIe-XVIII^e siècles* : [exposition], 12 décembre 2003-23 février 2004, Musée des tapisseries, Aix-en-Provence, textes de Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes, Ville d'Aix-en-Provence, 2003, 264p.

XVIII^e siècle.³⁴² Ce type de décor est aujourd'hui rare, mais présent dans toute la région de Montpellier, comme par exemple, au château Girard de Mèze.³⁴³ Pour autant, ce motif inspiré des décors chinois s'est-il retrouvé dans le Haut-Languedoc et à Toulouse en particulier ?

Nous pourrions le penser, notamment lorsque que nous regardons les productions de la faïencerie toulousaine Fouque & Arnoux. L'expansion de la faïence dans les ustensiles de cuisine répond également à une volonté politique visant à contrôler les caisses de l'état ainsi qu'à diminuer les dépenses dans les démonstrations de richesse. Les lois somptuaires jouèrent notamment ce rôle en limitant la présence de métaux (d'or ou d'argent) dans les intérieurs. *Les heures perdues* du toulousain Pierre Barthès nous renseignent également à ce sujet. Nous avons entrepris la lecture des chroniques de cet



Illustration 20: Assiette "au chinois", fin du XVIII^e siècle, faïence et émaux polychromes, Diam. : 24,5cm, ateliers Pellet-Desbarreaux, Toulouse, Musée Paul Dupuy, Diam. : 24,5cm, INV : 6 846.

auteur dans le but de déceler une éventuelle description d'une activité mercantile relative au commerce du luxe. Ce ne fut pas le cas mais en revanche, dans ses notes de 1754 à 1759, Pierre Barthès note que « Dans tous les carrefours, et place de cette ville » était placardé un arrêt du Roi invitant les habitants à se séparer de leur argenterie.³⁴⁴ Même si nous pouvons imaginer que cette recommandation n'ait pas été rigoureusement appliquée, cela a sans doute favorisé le développement de services de vaisselle dans de nouveaux matériaux. La faïence locale a donc pu être un substitut pour remplacer la vaisselle d'argent ainsi que pour la porcelaine de Chine. En effet, la manufacture

342 Henri Amouric, Lucy Vallauri et Jean-Louis Vayssettes, *Entre Barcelone et Montpellier; pavements et cheminées de faïences des châteaux de Mèze, XVII^e-XVIII^e siècle*, DRAC Languedoc Roussillon, 2013, Duo : monuments objets, 80p., p.58-60.

343 Je remercie ici Guy Bastide de la Mairie de la Ville de Mèze d'avoir eu la gentillesse de me recevoir et de me faire découvrir l'ancien château de la famille Muret.

344 Pierre Barthès (1704-1781), *Les heures perdues de Pierre Barthès*, source manuscrite en ligne sur Rosalis, 1759, folio.173. URL : <http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr>, dernière consultation 11/11/2014.

toulousaine produisait un ensemble de décors inspirés des motifs de la porcelaine de Chine et évoquant l'exotisme de cette dernière. Nous retrouvons par exemple, le motif du personnage chinois, en particulier sur des assiettes, comme dans l'exemple de l'illustration n°20 (voir développement dans le corpus).³⁴⁵ Ce type d'objet était-il si répandu ?

B. Le rôle des productions toulousaines et montpelliéraines

Nous ne pouvons nous représenter l'immense quantité de pièces de faïence au motif chinois qui put être produite. Néanmoins nous la retrouvons fréquemment dans le corpus des productions de la manufacture toulousaine Fouque & Arnoux, d'une part dans le musée Paul-Dupuy et d'autre part au musée des Arts Décoratifs de Bordeaux. Ce motif, ou du moins des décors s'inspirant de la Chine sont attestés à Toulouse depuis 1752.³⁴⁶ Cette présence est-elle aujourd'hui le dernier témoin d'une importante production de pièces ornées de ce motif ? Même si nous n'avons pas détecté dans nos sources des objets de faïence qui furent mentionnés comme originaires de Toulouse, la faïence a très certainement joué un rôle majeur comme en témoigne sa présence dans les collections des musées toulousains.

C'est en effet ce que vient mettre en lumière une étude portant sur les possessions des marchands de Toulouse durant le XVIII^e siècle.³⁴⁷ Dans cette dernière, nous pouvons y remarquer que dans la répartition des matières destinées aux ustensiles de service aucune porcelaine n'apparaît. En revanche, et pour les marchands les plus riches – c'est à dire avec une fortune supérieure à 5 000 £ – la faïence fine y occupait 33 % des services.³⁴⁸ Or, dans son mémoire, Emmanuelle Roqué note que la manufacture Fouque & Arnoux produisait une large gamme d'ustensiles sur laquelle se déployaient des chinoiseries.³⁴⁹ Nous pouvons

345 Voir dans le volume II, Corpus, "De la faïence toulousaine au chinois", p.60

346 Albert Jacquemart, *Histoire de la céramique : étude descriptive et raisonnée des poteries de tous les temps et de tous les peuples*, Paris : Hachette, 1873, 751p., p.495.

347 Claudine Guglielmi, *La vie quotidienne des marchands toulousains au XVIII^e siècle*, op.cit., p.72. & p.144. – D'après une étude réalisée à partir des inventaires après décès d'un corpus de 49 marchands toulousains du XVIII^e siècle –

348 *Idem*

349 Emmanuelle Roqué ; sous la dir. de Louis Peyrusse et Michèle Heng, *La maison Fouque & Arnoux : recherches sur une manufacture de faïence toulousaine de 1788 à 1829*, Mémoire maîtrise : Histoire de l'art, Université de Toulouse II Le Mirail, 1994, 2 vol. – E. Roqué consacre un chapitre entier au motif chinois de la manufacture, voir p.62 à p.66.

donc imaginer que ce type d'objets répondait à une réelle attente de la part de riches bourgeois toulousains durant la fin du XVIII^e siècle. Par ailleurs, les inventaires révolutionnaires que nous avons dépouillés, démontrent que les classes sociales les plus aisées privilégiaient des services en faïence.

Le Musée Paul-Dupuy conserve d'ailleurs de nombreux objets similaires à l'image de l'illustration n°20³⁵⁰ dont le décor se retrouve dans d'autres exemples comme le sucrier du Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux.³⁵¹ La figure du chinois fumant a également été reprise dans de nombreuses manufactures. Aussi est-il possible de s'interroger sur l'existence d'un cahier de modèles qui aurait circulé, et sur la popularité d'un motif qui aurait conduit les manufactures à le reproduire. Ce qui est certain, c'est que la diffusion de ce motif, ainsi que son développement dans les manufactures locales de faïences, est aujourd'hui le témoin de la demande de l'époque en production exotique. Les pièces de



Illustration 21: Cruche "Eau. de. pavot. R " faïence de Montpellier, H. 43.5 cm, L. 29 cm, Apothicairerie de Tarasco, Château. INV : CI

l'illustration n°20 tout comme le carreau de faïence de Montpellier, (illustration n°19) sont donc primordiales pour l'étude des porcelaines chinoises dans le Haut-Languedoc, car l'existence de ces décors à Toulouse au XVIII^e siècle est la preuve d'une demande des habitants de la région en chinoiserie ou objets évocateurs de la Chine.

Toutefois, lorsque nous comparons pour le XVIII^e siècle, la production de la faïencerie principale de Toulouse – Fouque & Arnoux – à celle des ateliers de faïence de Montpellier à Font-Carrade³⁵², nous nous rendons compte que les

350 Madame Marie-Pierre Chaumet conservatrice au Musée Paul-Dupuy de Toulouse, a eu la gentillesse de me donner accès au dossier d'œuvre, ainsi que me fournir la liste complète des images de l'ensemble des faïences et porcelaines du musée relevant d'un caractère chinoisant. Mr Jérôme Kerambloch, assistant de conservation du musée du Vieux-Toulouse m'a également fait découvrir la collection du musée ainsi que communiquer les dossiers d'œuvres.

351 Voir dans le volume II, Corpus, "De la faïence toulousaine au chinois", p.61

352 Dans le cadre de la recherche j'ai eu l'opportunité de rencontrer durant l'été 2013 M François Siffre dans son atelier – dernier céramiste en activité produisant de la faïence de Montpellier traditionnelle – et qui a eu



Illustration 22: (Détail) Tasse de porcelaine de Chine, XVIII^e siècle, découverte archéologique sur l'épave du Geldermalsen (1752), vente Christie's 1986

ateliers du Bas-languedoc ont bénéficié de modèles bien plus proches du motif chinois originel que ceux de Toulouse. Tout particulièrement l'exemple de l'illustration n° 21 où nous retrouvons oiseaux, vases et tables peints à la manière des porcelaines de Chine ou comme l'illustration n°45 du volume II.³⁵³ Ce constat stylistique est-il à mettre en parallèle avec la présence attestée de marchands originaires de Montpellier, acheteurs de porcelaine de Chine lors des ventes de la CIO ? En effet l'exemple de l'illustration n°21 est stylistiquement très proche de l'illustration n°22 qui est une véritable porcelaine de Chine. À l'inverse des potiers toulousains, les ateliers montpelliérains auraient-ils eu directement

accès à des objets en porcelaine de Chine ? La comparaison entre le bas et le haut Languedoc prend alors tout son sens, car il y a sans aucun doute ici la trace tangible de deux types d'influences.

Pour mieux répondre à cette question nous avons étudié les collections du Musée Fabre de Montpellier et son antenne dédiée aux arts décoratifs dans l'hôtel Cabrières-Sabatier d'Espeyran.³⁵⁴ À partir de ces collections en porcelaine et faïence, nous ne pouvons pas pour l'instant déterminer une présence significative de porcelaine de Chine à Montpellier. En particulier faute d'un manque d'information sur l'origine des pièces. De plus, une grande partie du fond montpelliérain en pièces de porcelaine d'Extrême-Orient provient de la donation d'une collection d'un appartement du XVIII^e siècle situé à Paris, là où il est déjà prouvé l'abondance des porcelaines de Chine dans les intérieurs. Si à partir des collections de Montpellier nous ne pouvons trancher sur la question d'une présence

l'amabilité de me présenter son travail ainsi que de me mettre en contact avec M Jérôme Farigoule, ancien conservateur au département des Arts Décoratifs du Musée Fabre de Montpellier donc la mutation sur Paris a rendu, faute de temps, notre rencontre impossible.

353 Voir dans le volume II, illustration n°45, p.70

354 Je remercie ici très chaleureusement Mme Isabelle Groux de Mieri du département du musée des Arts Décoratifs de Montpellier qui a eu toute la gentillesse de me faire découvrir les collections.

significative de véritables porcelaines de Chine, notons toutefois que cette collection est riche d'objets en provenance de ces pays, comme des faïences de Delft. Aujourd'hui seule une étude détaillée pourrait en retracer l'origine et déterminer si ces pièces sont arrivées à Montpellier au XVIII^e siècle.

Les déclinaisons de style entre Toulouse et Montpellier durant le XVIII^e siècle sont sans aucun doute des indicateurs sur la présence de véritables porcelaines de Chine dans la région. L'existence et l'influence de motif rappelant la Chine sont à ce jour les témoins des attentes de la part des consommateurs du Languedoc qui voulaient assouvir leur désir d'exotisme. Ce goût pour la Chine s'est ainsi transmis et diffusé en province par imitation, depuis Paris et la Cour du Roi, aux demeures des riches provinciaux. L'indépendance du style toulousain démontre l'innovation et le détachement pris avec le motif chinois originel. La synthèse faite à Montpellier, entre les apports chinois et le motif traditionnel démontre l'ingéniosité des décorateurs des ateliers de Font-Carrade. La faïence locale a donc joué un rôle primordial. De part sa blancheur et une certaine finesse, la faïence était en capacité d'imiter, ou du moins de se rapprocher de la véritable porcelaine de Chine. Tout en assurant la distinction sociale de son possesseur, elle pouvait traduire le bon goût de son détenteur et a sans doute incarné un rôle de concurrence sur le marché des porcelaines de Chine.

Conclusion

L'objectif premier de cette recherche a été de comprendre le fonctionnement des réseaux de distribution de la porcelaine de Chine au XVIII^e siècle dans le Haut-Languedoc. Ce travail de Master 2 ouvre de nouvelles perspectives et offre un éclairage sur la connaissance des réseaux de ce commerce. Par ailleurs, nous avons également abordé ce sujet sous des angles divers visant à cerner les attentes des consommateurs du XVIII^e siècle en objet de Chine ou inspirés du motif chinois.

Ce travail a mis en évidence tout un processus d'échanges entre la Chine et la France au XVIII^e siècle. L'évolution de la connaissance européenne concernant la porcelaine de Chine démontre toute la complexité du dialogue entre les cultures. D'une part ces échanges furent constants et d'autre part ils connurent une accélération au cours des siècles. L'amélioration des navires et des connaissances géographiques eurent pour conséquence de rapprocher les hommes et les cultures.

La recherche met en avant l'importance et le poids politique de la porcelaine de Chine au XVIII^e siècle dans notre pays. Est-ce un des facteurs qui incita les autorités à développer des stratégies commerciales et industrielles pour concurrencer l'importation d'objets chinois ? Cette réponse fait partie d'une hypothèse qui associe plusieurs facteurs : préserver les capitaux français et développer un art français de la porcelaine. Cette acquisition de la porcelaine, que cela soit autant dans le vocabulaire que dans les ateliers de peinture, démontre que les français ont su s'approprier cette matière. Ce phénomène s'est traduit par la création de manufactures royales de porcelaine, dans un premier temps à Vincennes et ensuite à Sèvres.

Est-ce alors une question relevant du bon goût ? Cette dernière soulève de nombreuses interrogations avec lesquelles nous resterons prudents. L'étude de la porcelaine de « Chine de Commande » souligne des nuances entre les attentes esthétiques des différentes nations européennes. Cet attrait pour les porcelaines de Chine fut en France

d'une grande complexité il est donc aujourd'hui difficile de tracer une ligne claire de l'évolution de ce goût. Toutefois, à l'image du motif de « saule » que nous avons développé dans le corpus, le goût pour la Chine resta en Europe vivace sur plusieurs siècles.

Nous pouvons tout de même affirmer que la porcelaine chinoise véhicula au XVIII^e siècle l'image d'un objet moderne. A travers la consommation de produits exotiques comme par exemple le thé, l'utilisation de la porcelaine était un marqueur de distinction sociale. À l'inverse d'autres pays européens, la porcelaine et tout particulièrement celle de Chine, resta en France réservée à l'aristocratie et nous pouvons sans doute transposer ce fonctionnement à la région du Haut-Languedoc. C'est ce que démontre notre dépouillement dans le fond d'archives des AMT et des ADHG sur la série des inventaires révolutionnaires. Bien que nous ne le prouvons pas, il est fort probable que la bourgeoisie ainsi que les responsables religieux de la région de Toulouse aient possédé des objets chinois. Il est tout de même possible d'affirmer qu'il eu un goût au XVIII^e siècle pour le motif chinois aux alentours de Toulouse. Les décors des châteaux de Merville, de Saint-Géry ainsi que ceux de la rue Achille Vivadieu et le papier peint du château de Tournefeuille témoignent des attraits pour un motif en vogue dans les cours d'Europe du XVIII^e siècle. Par ailleurs, l'analyse du rôle des manufactures locales de faïence renforce la notion de goût toulousain pour le motif chinois. C'est ce que prouve la création du décor du « chinois fumant ». Cela démontre l'inter-connectivité de Toulouse avec les grands mouvements contemporains du XVIII^e siècle. Toutefois, il est vrai que ce mémoire ne recense que très peu de porcelaines de Chine. Cela s'explique en partie par le fait que ces objets étaient facilement manipulables, qu'ils on pu être cachés ou vendus. Cette hypothèse éclairerait la rareté des porcelaines dans les inventaires et dans les collections des musées toulousains. De plus, les ateliers de faïence ont sans aucun doute freiné l'achat de véritables objets de porcelaine et ces productions de faïences on certainement donnaient les moyens à la classe bourgeoise d'imiter les coutumes de l'aristocratie. La faïence, imitant le blanc de la porcelaine de Chine, a sûrement joué un rôle de substitution.

La connaissance des réseaux de commerce, notamment d'objet d'art et de luxe est encore en France peu étudié ou limité à Paris. Ce mémoire avait donc pour ambition

d'ouvrir la voie vers de futures recherches. Une analyse complète du fond des archives de la BCM pourrait par exemple apporter énormément d'informations sur la localisation du commerce à l'intérieur de la ville de Toulouse. Ce travail de mémoire ne permet pas d'expliquer comment se faisait le commerce des objets de luxe comme la porcelaine. Néanmoins notre étude sur les réseaux de transport démontre qu'il était possible que des objets aussi précieux et fragiles aient pu circuler et arriver intactes à Toulouse et dans le Haut-Languedoc. La rareté du commerce du luxe a fortement complexifié la recherche et l'identification d'un marchand. Il est toutefois très probable qu'un commerce d'objet d'art et de luxe ait existé. Nous n'en avons pas la preuve mais sans doute ce négoce s'est développé dans le quartier des parlementaires ou de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse. Cette étude permet également de formuler une autre hypothèse où le commerce de la porcelaine de Chine ait été assumé par le réseau de distribution des faïences.

Ce mémoire ne prétend pas apporter des réponses concrètes pour expliquer la circulation de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle dans le Haut-Languedoc. En revanche, ce travail se positionne comme le point de départ d'une nouvelle réflexion sur Toulouse et propose les hypothèses que nous venons de voir plus haut. Il y a très certainement eu un commerce d'objets et de porcelaines chinoises à Toulouse. Il devait être englobé dans des boutiques qui n'étaient pas spécialisées dans ces ventes. Toutefois il eu des attentes et des consommateurs.

Table des matières

Sommaire	3
Remerciements	4
Avant-propos.....	7
INTRODUCTION :	9
PARTIE I : La porcelaine de Chine : connaissances, échanges et consommations.....	17
CHAPITRE I : Du savoir à la découverte de la porcelaine de Chine en Occident.....	18
A. L'évolution de la connaissance européenne sur la porcelaine de Chine.....	19
B. Quelle connaissance de la porcelaine de Chine en France et à Toulouse au XVIII ^e siècle ?.....	22
C. De la théorie à l'atelier : la découverte de la porcelaine en Europe.....	26
CHAPITRE II La réception de la porcelaine de Chine en France.....	28
A. L'exemple de la « Chine de commande ».....	28
B. Un décor chinois à l'Occidentale ?.....	32
C. État des collections languedociennes de porcelaines de Chine.....	36
CHAPITRE III : Les délices de l'exotisme	39
A. Bienséance et bon goût : le cas du thé et de la porcelaine.....	39
B. Consommation de produits exotiques et porcelaine de Chine.....	42
C. Un art du feu français, question de goût ou stratégie commerciale ?.....	47
PARTIE II : De la mer de Chine au Languedoc : commande, achat, transport des porcelaines chinoises.....	56
CHAPITRE I Les océans, un empire commercial : la grande route vers la Chine.....	57
A. Les routes maritimes au XVIII ^e siècle : de Lorient à Canton.....	57
B. Le fonctionnement du port de Canton.....	59
C. La stratégie des compagnie de commerce : le cas français.....	62
CHAPITRE II Les achats en porcelaine de Chine.....	65
A. Acheter de la porcelaine : le port de Canton.....	65
B. Les ventes en France, de Lorient à Toulouse, hypothèses.....	68
C. Le commerce de la faïence : un circuit de vente similaire à celle de la porcelaine de Chine ?.....	73

CHAPITRE III Réseaux et contexte commercial dans la ville de Toulouse et sa région	78
A. Le contexte marchand à Toulouse durant le XVIII ^e siècle.....	79
B. Les routes commerciales dans la région toulousaine.....	84
C. Les circuits de vente des porcelaines de Chine à Toulouse : hypothèses.....	89
PARTIE III : La place de la porcelaine de Chine dans la vie domestique toulousaine au XVIII ^e siècle.....	96
CHAPITRE I : Du décor aux normes de présentation.....	97
A. Le goût pour la Chine ou les fastes des cours européennes.....	97
B. Des décors toulousains à « la façon de la Chine ».....	99
CHAPITRE II : Collectionner et présenter, la place de la porcelaine de Chine dans les intérieurs	106
A. Des collectionneurs languedociens d'objets chinois ?.....	107
B. La porcelaine de Chine en France et dans le Haut-Languedoc, présentations et utilisations.....	112
C. Objets aux motifs de la Chine dans la vie domestique toulousaine.....	117
CHAPITRE III : Les faïences locales, un produit de substitution ?.....	121
A. Contexte d'apparition et développement de la faïence.....	121
B. Le rôle des productions toulousaines et montpelliéraines.....	124
CONCLUSION :	129
Table des matières.....	133





*Le commerce des
porcelaines chinoises
dans le Haut-Languedoc
au XVIIIe siècle*

*De Canton à Toulouse :
réseau marchand et goût pour l'exotisme*

Volume II

Page de garde :

Détail d'un motif de la "casa do fresco", porcelaine, fin de la dynastie Ming ou début de la dynastie Qing, XVII^e- XVIII^e siècle, Palais de Fronteira, Lisbonne.

Le commerce des porcelaines chinoises dans le Haut-Languedoc au XVIII^e siècle

De Canton à Toulouse : réseau marchand et goût pour l'exotisme

Mémoire de Master II Recherche en histoire de l'art moderne et
contemporain

Sous la direction de

Sophie Duhem maître de conférence en histoire de l'art
moderne

2014-2015

Volume II



Université
de Toulouse

Sommaire

Sommaire	P 1
Sources manuscrites.....	P 2
Sources imprimées	P 10
Bibliographie	P 13
Index des illustrations	P 26
Table des tableaux	P 29
Corpus	P 40
Illustrations	P 62
Table des matières	P 84

Sources manuscrites

La spécificité de ce sujet a forcé la recherche à se déployer sur plusieurs fonds d'archives. Les objectifs pour chacun des fonds furent tous différents. La première source d'archive consultée fut les Archives du Canal du Midi. L'ambition de ce dépouillement était de trouver les traces du passage de porcelaines de Chine sur le canal du midi. Je pensais notamment retrouver des archives où aurait été inscrit l'enregistrement des marchandises, inscription qui était faite pour lever les taxes à l'entrée des ports de Toulouse. La tâche fut difficile car une grande partie des archives du XVIII^e siècle furent détruites au cours du temps. Si je n'ai pas retrouvé des porcelaines nous avons pu prouver l'existence d'un trafic fluvial de la faïence grâce à quelques feuilles de recettes miraculeusement sauvées et qui étaient destinées à devenir du papier peint pour tapisserie.

Dans un second temps la recherche m'a conduit sur les traces des archives de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse. Là aussi la tâche fut complexe car ces dernières avaient été transférées de la Chambre de Commerce et de l'Industrie vers les Archives Départementales de Hautes-Garonne. Ceci, entraîna quelques difficultés pour les retrouver. Le but de ce dépouillement était de mettre en lumière l'existence des marchands vendant des objets exotiques ainsi que de la porcelaine. Ce travail de recherche a conduit à mettre en lumière cent quarante-quatre dépôts de bilan. Ces éléments d'archives furent déposés par les marchands à la Bourse durant le XVIII^e siècle. Ces documents présentent des listes avec dettes, quantités, poids et prix des marchandises se trouvant dans la boutique. Parfois le document était accompagné d'une descriptions des biens de la personne.

La troisième source d'archive est comme les deux premières, liée au commerce et au transport. Il s'agit des archives en ligne de la Compagnie des Indes françaises, du port de Lorient. Ces documents sont principalement relatifs à la seconde compagnie de commerce vers les Indes. Ces sources, tout particulièrement celles concernant l'embarquement des équipages, donne un aperçu des origines des marins. J'ai donc essayé de retrouver des toulousains et des languedociens dans les équipages. J'ai également recherché les noms et origines des acheteurs de porcelaine de Chine.

Pour compléter le master, une quatrième source d'archive fut consultée. Il s'agit des Inventaires Révolutionnaires de la sous-série 1L des Archives Départementales de Haute-Garonne. Leur dépouillement correspond à une stratégie de recherche. Je suis parti du principe que les porcelaines de Chine devaient être présentes dans les hautes classes sociales de la société toulousaine du XVIII^e siècle. Or, ces inventaires concernent pour la plupart des personnes qui étaient le plus souvent issues de l'aristocratie. Les limites de ces sources sont que les inventaires furent parfois incomplets et les troubles de la Révolution ont sans aucun doute favorisé la mobilité et la disparition des objets précieux comme la porcelaine de Chine. Par ailleurs, dans ces mêmes archives j'ai également consulté la série 3E qui rassemble les minutes et inventaires après décès des notaires de la région. Ne sachant par où commencer, je me suis inspiré des travaux et de échantillons de Marjorie Guillin et son mémoire *Décoration intérieure, mobilier et objets d'art à Toulouse à la fin du XVIII^e siècle à travers les inventaires après décès et révolutionnaires*.

La cinquième source d'archives est le fond des Archives Municipales de Toulouse. Elle concerne la sous-série 5S relative à la période révolutionnaire et qui rassemble les inventaires de biens et personnes dites émigrées ou condamnées. Une partie de ce fond fut en 2006 définitivement transféré vers les Archives Départementales de Haute-Garonne. Ce dépouillement, ainsi que ceux effectués pour la série 3E et sous-série 1L des ADHG, ont relevés tous les objets d'origine chinoise ou avec un motif rappelant le goût chinois. Par ailleurs l'ensemble des biens relevant des arts de la table et qui étaient soit de faïence soit de porcelaine, furent notés. Pour finir, tous les éléments relatifs à la consommation de produit exotiques : café, chocolat, thé et tabac furent retranscrits.

Archives du Canal du Midi :

Les archives du canal du Midi furent officiellement constituées par la création d'un poste d'archiviste en 1747. Avant cette date les documents relatifs au canal devaient sans doute être conservés par les héritiers de la famille Riquet. Ces documents sont pour la plupart techniques, concernant l'ingénierie, l'architecture, le droit administratif ainsi que le commerce. Une très grande partie des documents sur le commerce est liée à l'exploitation commerciale du canal au XIX^e siècle, le XVIII^e siècle est lui mal représenté. Les sources de cette époque relatant des informations sur le commerce, sont aujourd'hui disparues. L'ensemble des registres concernant le XVIII^e siècle ont été examinés mais aucune n'apporte d'informations sur le transport ou le commerce de la porcelaine. Les premières recherches furent d'essayer de trouver des tarifs, droits de péages, ou une éventuelle source mentionnant les objets asiatiques ou artistiques, mais hélas, aucune indication ne le précise. Dans cette recherche les registres relatifs à la police, justice, exploitation, navigation, ou autres..., ont été balayés dans le but de trouver une source exploitable. La seule piste envisageable qui permettrait d'apporter de nouvelles informations, serait de retrouver les registres des bureaux des recettes. Ces bureaux, répartis sur toute la longueur du canal, enregistraient méthodiquement toutes les entrées et sorties ainsi que le contenant des barques. Un seul document de ce type est encore conservé, il s'agit du registre du bureau du canal de l'année 1675 pour le bureau de poste de Castelnaudary. Bien que ce document soit aujourd'hui le seul registre connu pour la région toulousaine, il est encore tout à fait possible que certains d'entre eux soient encore conservés dans les archives d'autres villes. Notamment celle ayant possédé un lieutenant de justice du canal. Beaucoup de ces documents furent supprimés des archives, sans doute vendus pour la valeur du papier. Les registres de RL 04 à RL 09, datent du début du XIX^e siècle¹, ils furent retrouvés par hasard et achetés par les A.D.H.G. Ces registres, dont le recto est couvert de peinture, avaient pour but d'être réutilisés comme papier à tapisserie, nous laissant ainsi apprécier l'importance des contemporains pour ces documents administratifs.

¹ Les registres RL 04 & RL 09 me furent communiqués sous format numérique par M Samuel Vannier, responsable des archives du Canal du Midi, qui a eu la gentillesse de me proposer cette piste de recherche. Leur format papier sont conservé aux A.D.H.G

Registres dépouillés :

- Registre : Police et justice du canal, liasses n° 75 à 96.
- Registre : Exploitation du canal, liasses n°147 à 186.
- Registre : Navigation, chômage, batellerie, statistiques, liasses n° 692 à 743.
- Registre : Imposition, droits contestés, contentieux, liasses n° 756 à 810.
- Registre : lettres diverses et autres liasses n° 896 à 906.

Fichier numérisés :

- Registre du bureau du canal de l'année 1675 au bureau de poste de Castelnaudary.
- Registre de recettes du bateau de poste pour l'année 1680 (fichier numérisée).
- Registre RL 04 à RL 09 (conservé aux ADHG)

Archives Départementales de la Haute-Garonne :

Ancienne Archive de la Bourse Commune des marchands de Toulouse :

Ces registres correspondent aux dossiers de faillites déposés par les marchands à la Bourse Commune des Marchands de Toulouse (B.C.M.T). La période couverte s'étend de 1715 à la fermeture de la Bourse Commune des Marchands en 1789. Anciennement conservé à la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Haute Garonne (C.C.I), ces registres ont été déplacés aux archives départementale de Haute Garonne en 2013, scindant en plusieurs parties les anciennes archives de la (B.C.M.T). Les registres couvrant près d'un siècle de faillites, il était nécessaire d'effectuer un choix dans les années à étudier. Aussi le choix s'est il porté sur le début, le milieu et la fin du siècle, de 1715 à 1725, dans les années 1770 et enfin de 1788 à 1789. Ces dépôts de bilan, dit "Bilan de faillites", étaient tous rédigés et signés de la main du "marchand" qui les avaient ensuite déposés à la Bourse Commune des Marchands de Toulouse. L'appellation "marchand" est entre guillemets car certains "Bilan de faillites" sont issus d'autres catégories professionnelles. Dans l'état actuel de la recherche, le terme "Bilan de faillite" apparaît tardivement, c'est à dire dans les registres des années 1770. Difficile de dire à partir de quand exactement se terme se généralise car le dépouillement est encore limité et n'offre pas une vue d'ensemble du siècle. Pour la majorité ces documents furent adressés comme tel : « *Remets devant vous messieurs les prieurs, le consul de la bourse commune des marchands de Toulouse* »².

² Bilan Remis Par Doix frères marchand de Toulouse, Archives de la Bourse Commune des marchands, conservé aux Archives Départementale de la Haute-Garonne, B 166, emplacement 706 D 5 5, 1770.

Les "Bilan de faillites" fournissent dans le meilleur des cas, la profession, le nom de l'auteur, ainsi que la ville de rattachement. Des indices géographiques aident parfois à repérer le lieu d'activité. Toutefois aucune information – ou à titre exceptionnel – précise avec exactitude une adresse de boutique ou de magasin. Ces documents se présentent sous la forme de livres de registres avec plusieurs chapitres. Le chapitre indissociable est celui où est précisé la liste des créanciers. Très peu de choses sont écrites sur le statut de ceux-ci, seul le nom, la ville et la somme due fut indiqués. D'autres chapitres complètent le registre tel-que la liste des dettes. Ces dettes peuvent être ; "passives", "actives" ou encore "douteuses", autant de termes qui restent encore flous mais qui semblent communs à l'ensemble des marchands de France³. À ceci s'ajoute un dernier chapitre qui est pour nous le plus riche, il s'agit de l'inventaire des objets et marchandises du magasin ou de la boutique. À ce chapitre est parfois joint le détail des propriétés immobilières ou terriennes ainsi que l'inventaire des objets précieux à l'intérieur. Difficile pourtant de s'appuyer sur ces informations pour construire un propos tant le manque d'homogénéité est grand. En effet ces derniers chapitres ne sont pas tout le temps présents, et c'est encore plus vrai pour celui concernant les intérieurs privés. Sans doute les marchands déclaraient-ils avec plus ou moins d'exactitudes leurs biens en fonction de la dette à rembourser. Aussi il est impossible d'avoir une image globale de leurs biens. Pourtant, une déclaration du 14 juin 1716 les poussaient pourtant à le faire⁴. Aussi, il est encore possible d'espérer trouver le registre d'un marchand vendant de la porcelaine de Chine ou bien de trouver un marchand collectionneur ayant fait une importante faillite. Les recherches n'ont à ce jour pas été fructueuses, bien que de nombreux cabarets façon "la Chine" apparaissent régulièrement au début du siècle.⁵ Il en va de même pour des tapisseries et tapis dit "à la turque". Ce dépouillement a permis d'identifier certains marchands tel-que Jacques Fernasse⁶ qui possédait dans son magasin plusieurs tableaux en ventes⁷. D'autres données relèvent également les possessions foncières de certains marchands, tant en immeubles de villes que des

3 Natacha Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle : luxe et demi-luxe*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011, 401p, voir P. 214

4 La déclaration du 14 juin 1716 veut que tous les marchands, négociants et autres qui font faillite, soient tenus de déposer au greffe de la juridiction consulaire [...] leurs livres de registres, avec un état exact, détaillé et certifié véritable, de tous leurs effets, tant meubles qu'immeubles, et de leurs dettes. In Natacha Coquery, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle*, *Op,cit* p. 214.

5 *Etat des meubles Et Efest que moy charles julien prouost negociant ay laisses dans la maison de monsieur jalaber a carcasonne*, Archives de la Bourse Commune des marchands de Toulouse, conservé aux Archives Départementale de la Haute-Garonne, 1716, B 150, emplacement 706 D 5 21726, *folio* 2.

6 *Bilan Remis Par Moy Jacques Fenasse marchand de Toulouse*, Archives de la Bourse Commune des marchands, conservé aux Archives Départementale de la Haute-Garonne, 1716, B 150, emplacement 706 D 5 2, *folio* 3.

7 *Idem*

domaines agricoles tout autour de Toulouse.

Registres dépouillés :

- Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1725
- Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770
- Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788
- Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788
- Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789

Sous-Série 1L

Cette sous-série concerne un certain nombre d'archives du département et de l'administration centrale de la période révolutionnaire (1790-1800), dont une partie des anciens fonds de la série 1S des Archives Municipale de Toulouse transférée en 2006.

Registres dépouillés :

ADHG 1L 1304 pièce 55 à 84 :

Comprenant notamment :

- ADHG série 1L 1034 pièce 51 à 52 : Affaires concernant BERNIS
- ADHG série 1L 1034 pièce 55 à 62 : Affaires concernant BRETEUIL
- ADHG série 1L 1034 pièce 63 à 66 : Affaires concernant JEAN DUBARRY
- ADHG série 1L 1034 pièce 67 à 68 : Absentes
- ADHG série 1L 1034 pièce 69 : Affaires concernant DUPIN
- ADHG série 1L 1034 pièce 70 : Affaires concernant GAILLARD
- ADHG série 1L 1034 pièce 71 à 72 : Affaires concernant GUIBERT
- ADHG série 1L 1034 pièce 73 : Affaires concernant GUILLERMIN
- ADHG série 1L 1034 pièce 74 à 75 : Affaires concernant LASBORDES
- ADHG série 1L 1034 pièce 76 : Affaires concernant MAURENS
- ADHG série 1L 1034 pièce 77 à 78 : Affaires concernant MONTÉGUT
- ADHG série 1L 1034 pièce 79 : Affaires concernant PAULHARIES
- ADHG série 1L 1034 pièce 80 : Affaires concernant RABAUDY
- ADHG série 1L 1034 pièce 81 à 82 : Affaires concernant SAPTE
- ADHG série 1L 1034 pièce 83 à 84 : Affaires concernant VAILLAC

Série 3E

Cette série concerne les minutes et répertoires des notaires.

ADHG série 3E 11906 pièce 76 : Inventaire des biens de Jean-Gabrile Duregue
(27/05/1792)

ADHG série 3E 11935 pièce 72: Inventaire des bien de Aubigni Coutellier, résidant rue
Coutellier (14/03/1792)

ADHG série 3E 11935 pièce 74: Inventaire des biens de M. Marcassus au château de Larjo
(30/05/1791)

ADHG série 3E 11935 pièce 76 : Affaire concernant Jean Massam (20/02/1706)

ADHG série 3E 11935 pièce 78-79 : Affaire concernant M. Marcassus

Archives de la Compagnie des Indes Orientales du Port de Lorient :

Ces archives furent constituées dès le 16 septembre 1733 pour collecter et conserver les documents administratifs relatifs à La Compagnie des Indes française. Ces archives étaient conservées au XVIII^e siècle au centre stratégique de la Compagnie, c'est à dire au port de Lorient. Plusieurs registres concernent les documents relatifs au personnel, la navigation, la gestion et notamment aux expéditions des navires. Ces même documents furent confiés aux archives du port de Lorient en 1909 et passeraient en 1919 sous tutelle du Service Historique de la Marine Nationale. Aujourd'hui leur sauvegarde est confiée au Service Historique de la Défense (S.H.D). Les documents relatifs au commerce de la Compagnie ont survécu à la première guerre mondiale mais sont aujourd'hui dispersés dans plusieurs services d'archives ; les journaux de bord des navires de la Compagnie sont conservés aux Archives Nationales et les autres documents au S.H.D du port de Lorient. Pour les 10 ans de la loi dite " Taubira", relative à la reconnaissance historique de la traite des esclaves comme crime de l'Humanité, un service de documentation en ligne a été constitué⁸. La sous série 1-P correspond aux Archives de la Compagnie perpétuelle des Indes orientales dont quelques documents mis en ligne sont consultables et téléchargeables. Malheureusement très peu de documents sont mis en ligne⁹, le dépouillement de ces archives nécessite un déplacement matériel. Ces recherches devraient aboutir à déterminer si des marchands-négociants de la région toulousaine ont participé et acheté des cargaisons de porcelaines aux différentes ventes annuelles de la Compagnie. La mise en ligne de ces archives propose également une base de données sur le personnel et passagers ayant embarqué sur les navires de la Compagnie et du Roi au port de Lorient. Ces données sont accessibles grâce à un

8 Voir le site : *Mémoire d'Hommes*, administré par le Service Historique de la Défense (SHD), URL : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=1&titre=compagnie-des-indes>

9 Après avoir contacté par téléphone le service des archives concernées, il leur est impossible de numériser ces documents faute de temps. La numérisation en cours s'intéresse d'avantage aux équipages et passagers.

moteur de recherche qui permet de croiser nom, prénom, origine ou encore nom de navire¹⁰. La recherche par origine a permis d'identifier certaines personnes, ainsi sur la base de donnée, 100 personnes originaires de Toulouse dans les embarquements qui ont eu lieu durant le XVIII^e siècle sur les bateaux de la Compagnie des Indes. Leur exploitation donne l'identification d'un « écrivain » toulousain : Joseph-Marie Bonnaire, qui est parti pour un voyage de long court jusqu'en Chine. Pour autant ces données en ligne ne se substituent pas à un dépouillement sur place ou à rencontrer les membres de l'association des A.S.H.D.L.¹¹

Sous série 1-P (fichier numérisé) :

Registres consultés :

SHD-ML 1P 27 pièces relatives aux ventes du 25/09/1758

SHD-ML 1P 257-7 pièces relatives aux ventes du 08/10/1764, (182 pièces)

SHD-ML 1P 260-27.129 pièces relatives aux ventes du 05/10/1772, (140 pièces)

SHD-ML 1P 262B-44 pièces relatives aux ventes de l'année 1775, (138 pièces)

Archives Municipale de Toulouse :

Les recherches dans les archives de Toulouse furent centrées sur la série S qui englobe les archives privées. Notre étude s'est portée sur la sous série 5S et tout particulièrement par les dons de Lamouzèle de 1938. Nous avons dépouillé le registre 5S 33 concernant des inventaires révolutionnaires d'habitants de Toulouse déclarés lors de la Révolution de la fin du siècle, comme émigrés, condamnés, déportés ou exécutés. Ces registres présente l'inventaire pour la vente de leurs biens. Le registre 5S 34 était similaire mais concernait essentiellement des religieux.

Sous-Série 5S

AMT 5S 33 :

Inventaires et ventes des biens, meubles et immeubles de Daspe, ex-président au

10 Cette base de donnée est accessible depuis le site Mémoire d'Hommes, elle a été alimentée par le concours de l'association des Amis du Service Historique de la Défense à Lorient (A.S.H.D.L) , URL :http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/compagnie_des_indes/equipages_et_passagers.php

11 Association des Amis du Service Historique de la Défense à Lorient.

parlement, de la veuve Resseguier, de Montégut : inventaire de son cabinet de médailles et de bronzes, de du Bourg, de Guibert et de Resseguier.¹²

AMT 5S 34 :

Inventaire du mobilier et des ornements de l'archevêque de Fontanges, de plusieurs prêtres toulousains ; inventaires des biens des curés d'Escazeaux et de Gariès, faits à Faudoas. Etat dressé au directoire du district des prêtres émigrés, en vertu de la loi du 26 août 1792. Catalogue des tableaux et estampes du cardinal de Bernis.¹³

Sources imprimées

Ce travail a essentiellement été réalisé dans le réseau des bibliothèques de l'Université de Toulouse, principalement grâce au moteur de recherche *Archipel*. Par ailleurs, un grand nombre de documents furent trouvés grâce à la base nationale *Gallica* et la base de donnée de la bibliothèque de Toulouse *Rosalis*. Lorsque cela était possible les ouvrages furent consultés sur le terrain, notamment au fond ancien de la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de la ville de Toulouse. Je remercie ici plusieurs de ces membres qui m'ont aidé dans mes recherches. Je pense bien sûr à Catherine Peoc'h, Valérie Dumoulin et plus particulièrement Alexandre Jury pour ses connaissances des récits de voyages au Levant, les turqueries et son aide dans ma recherche de récits de voyages sur l'Orient, des objets de porcelaines et d'avoir répondu à ma demande de recherche dans le fond des cartes anciennes de la bibliothèque.

- **Augustin Charles Daviler**, *Cours d'architecture qui comprend les ordres de Vignole, avec des commentaires, les figures et descriptions de ses plus beaux bâtimens, et de ceux de Michel-Ange...*, ed :J. Mariette, Paris, 1710, 2 vol, 920p.
- **Antoine Furetière**, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes & les termes des sciences et des arts...* Tome 2 / . *Recueilli & compilé par feu messire Antoine Furetière...* *Seconde édition revue, corrigée & augmentée par Monsieur Basnage de Bauval*, A. et R. Leers (La Haye, 1701, 3 vol.
- **Cradock**, *Journal de Madame Cradock : Voyage en France (1783-1786)*, traduit d'après le manuscrit original et inédit par Mme O. Delphin Balleyguier, Paris : Perrin et Cie, 1896, 331 p.
- **Denis Diderot**, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, A Paris : chez Briasson : David l' aîné : Le

12 AMT : URL : http://basededonnees.archives.toulouse.fr/4DCGI/Web_VoirLaNotice/03_06/5S33/ILUMP16038

13 AMT : URL : http://basededonnees.archives.toulouse.fr/4DCGI/Web_VoirLaNotice/03_06/5S34/ILUMP16038

Breton : Durand, 1751-1765, Vol III.

- **Gaspard da Cruz**, *Tractado em que cotam muito por esteso as cousas da China ou « Tractado em que fe cõtam muito por eftenso as coufas da China, cõ fuas particularidades e assi do reyno dormuz »*, Euora, Andre de Burgos, 1569-1570.
- **Gio Ghirardini**, *Relation du voyage fait à la Chine sur le vaisseau l'"Amphitrite", en l'année 1698, par le sieur Gio. Ghirardini, peintre italien...* N. Pepie (Paris, 1700, 94p
- **Hugo Grotius**, *La liberté des mers trad : Mare liberum*, [traduction de A. Guichon de Grandpont] ; [introduction de Charles Leben], Paris , Ed. Panthéon-Assas, 2013, 153p.
- **Jacques Savary**, *Le Parfait négociant, ou Instruction générale pour ce qui regarde le commerce de toute sorte de marchandises, tant de France que des pays estrangers*, L. Billaine (Paris), 1675, 324 p.
- **Jacques Savary Des Bruslons**, *Dictionnaire universel de commerce, contenant tout ce qui concerne le commerce qui se fait dans les quatre parties du monde*, vol 1/4, Amsterdam, chez les Jansons, 1726-1732., <http://gallica.bnf.fr/>.
- **Jacques Vanière**, *Oeconomie rurale, traduction du poeme du P. Vanière, intitulé Praedium rusticum*, Paris : chez les freres Estienne, 1756, 2 vol.
- **Jean Haudicquer de Blancourt**, *L' art de la verrerie où l' on apprend à faire le verre, le cristal, et l' email. La manière de faire les perles, les pierres précieuses, la porcelaine, et les miroirs. La méthode de peindre sur le verre, et en email. De tirer la couleur des métaux, minéraux, herbes et fleurs*. Nouvelle édition augmentée d' un traité de pierres précieuses, volume II, Paris, chez Claude Jombert, 1718, 2 vol.
- **Jean-Baptiste Du Halde**, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes generales et particulieres de ces pays, de la carte générale & des cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille-douce*, Tome II/IV, Paris, chez P.G. Le Mercier, 1735, 520p.
- **Jean-Baptiste Labat**, *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique. T. 1 / , contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les moeurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes, les guerres et les événemens singuliers qui y sont arrivez... le commerce et les manufactures qui y sont établies...*, G. Cavelier (et P.-F. Giffard) (Paris), 1722, 2 vol.
- **Jean-Antoine Fraisse**, introduction par Nicole Garnier-Pelle, *Livre de desseins chinois : d'après des originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon / modèles de Jean-Antoine Fraisse pour les manufactures du duc de Bourbon*, éd Hayot, Saint-Rémy-en-l'Eau, 2011, 159p.
- **Jean-Étienne Guettard**, *Histoire de la découverte, faite en France, de matières*

semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée, lue à l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences, le...13 novembre 1765, Paris, impr royale, 1765, 23p., <http://gallica.bnf.fr/>.

- **Joseph-François Charpentier de Cossigny**, *Voyage à Canton,... à la Chine, par Gorée, le cap de Bonne-Espérance et les îles de France et de la Réunion. Suivi d'Observations sur le Voyage à la Chine de lord Macartney et du citoyen Van-Braam, et d'une Esquisse des arts des Indiens et des Chinois*, Paris, chez André, 1798, 607 p., <http://gallica.bnf.fr/>.
- **Martin Benjamin**, *Recueil de voiage au nord contenant divers memoires tres utiles au commerce et a la navigation. Tome premier*, Amsterdam : chez Jean-Frederic Bernard, 1715, 10 vol., <http://gallica.bnf.fr/>.
- **Nicolas-Christiern de Thy, Milly (comte de)**, *L'art de la porcelaine (in) Description des arts et métiers, faites ou approuvées par messieurs de l'Académie Royale*, Paris, Saillant et Nyon, 1772, 129p., <http://gallica.bnf.fr/>.
- **Nicolas de Blegny**, *Le Bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la préservation et pour la guérison des Maladies*, Chez l'Auteur : la Veuve D'Houry : la Veuve Nion, Paris, 1687, 358p.
- **Nicolas Trigault**, *De christiana Expeditione apud Sinas suscepta ab Societate Jesu, ex P. Matthaei Riccii ... Commentariis: libri V ; in quibus Sinensis regni mores, leges atque instituta & novae illius ecclesiae difficillima primordia accurate & summa fide describuntur*, Augustae Vind[elicorum] : apud Christophorum Mangium, 1615.
- **Pierre Barthes** , "*Les heures perdues de Pierre Barthes*", source manuscrite en ligne sur Rosalis, 1759. URL : <http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr>, dernière consultation 11/11/2014.
- *Arrêt du conseil d'état qui fixe à cent livres du cent pesant brut, les droits d'entrée dans le royaume, sur les porcelaines venant de l'étranger, à l'exception de celles de la Chine et du Japon, provenant du commerce de la Compagnie des Indes*, Paris, imp royale, 1757-03-29., <http://gallica.bnf.fr/>.
- *Arrêt du conseil d'état portant règlement pour les ouvriers de la manufacture de porcelaine façon de Saxe, établie au chateau de Vincennes*, Paris, imp royale, 1747-08-19, <http://gallica.bnf.fr/>.
- *Arrêt du conseil d'état qui permet dans toute l'étendue du royaume, de fabriquer des porcelaines, à l'imitation de la Chine, tant en blanc que peintes en bleu et blanc et en camayeu d'une seule couleur ; et confirme les privilèges de la manufacture royale de porcelaine de France*, Paris, imp royale, 1766-02-15., <http://gallica.bnf.fr/>.
- *Arrêt du conseil d'état qui accorde à Eloi Brichard le privilège de la manufacture royale de porcelaine, établie à Vincennes*, Paris, imp royale, 1753-08-19. <http://gallica.bnf.fr/>.

- *Arrêt du conseil d'état qui confirme le privilège exclusif accordé à Charles Adam pour la fabrique de la porcelaine façon de Saxe : et fait défenses de former aucun nouvel établissement*, Paris, imp royale, 1748-08-06., <http://gallica.bnf.fr/>.
- *Compagnie des Indes, Règlement touchant la marine de la compagnie des Indes, arrêté en l'assemblée d'administration du 16 septembre 1733*, Impr. royale (Paris), 1734.
- *Almanach journalier pour l'année MDCCLVII, vec les lunaisons et les eclipses ... et les foires... des environs de Toulouse, augmente d'une regle particuliere pour cultiver les jardins, à Toulouse*, chez Me Bernard Pijon : chez la veuve Lecamus, 2 vol. 36 p. + 36 p.
- *Calendrier de Toulouse, utile et necessaire aux gens d'affaires pour l'année bissextile 1784, à Toulouse*, chez Jean-Jacques Robert : Joseph Robert, 1784, 70p.
- *Almanach historique de la province de Languedoc, 1783-1784-1786-1787-1790*, chez Jean-Florent Baour, Toulouse, 1784, 320p.

Bibliographie

- **Alain Gruber**, *L'art décoratif en Europe*, Vol 2 : *Classique et Baroque* Paris , Citadelles & Mazenod, 1992-1994, 3 vol. (493, 493, 495 p.).
- **Albert Jacquemart**, *Histoire de la céramique : étude descriptive et raisonnée des poteries de tous les temps et de tous les peuples*, Paris : Hachette, 1873, 751p.
- **Aliette Neyret** ; sous la dir. de **M. Bruand** , *Le château de Merville : 1743-1759*, Mémoire de Maîtrise, Toulouse , Université de Toulouse-Le Mirail, UFR Histoire, histoire de l'art et arts plastiques, 1990, 2 vol. p.122, P ;80 f.
- **Amitav Ghosh**, *Un fleuve de fumée*, Paris, Robert Laffont, 2013
- **Antoine D'Albis**, *Hard-Paste Porcelain Plates from Sèvres with Chinoiserie Decoration in Colored Golds and Platinum*, *Metropolitan Museum Journal*, Vol. 37 (2002), pp. 267-276.
- **Anne Perrin Khelissa**, *Gênes au XVIII^e siècle : le décor d'un palais*, [Paris] , CTHS , INHA, Institut national d'histoire de l'art, 2013, 299p.
- **Bérengère Berthomieu**, *La Bourse commune des marchands de Toulouse de 1715 à 1789*, sous la dir. de Jacques Poumarède , Thèse de doctorat : Droit : Toulouse 1, 2001, 3 vol.

(705-LXXI f.).

- **Brigitte D'Hainaut-Zveny et Jacques Marx**, *Formes et figures du goût chinois dans les anciens Pays-Bas, Bruxelles*, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2009, 242p.
- **Carolyn Sargentson**, *Merchants and luxury markets : the marchands merciers of eighteenth century Paris*, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1996, 224p.
- **Carine Legros** ; sous la dir. de **René Souriac**, *Les marchands à Toulouse au siècle de Louis XIV : 1660-1715*, Mém. de maîtrise : Histoire moderne : Université de Toulouse-Le Mirail, UFR Histoire, histoire de l'art et arts plastiques, 1996, 132p.
- **Claire Gérard** ; sous la direction de **Nicole Castan**, *Les marchands du grand tableau de la bourse de Toulouse 1750-1784*, Mém. de maîtrise : Histoire moderne : Université de Toulouse-Le Mirail, UFR Histoire, histoire de l'art et arts plastiques, 1988, 133p.
- **Cécile Lapeyrie** ; sous la dir. de Yves Bruand, *Étude du salon chinois du château de Merville*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire de l'Art, 1991, Université Toulouse II Le Mirail, (Mémoire non déposé en bibliothèque actuellement en fond privée).
- **Chantal Meslin-Perrier & Céline Paul**, *Musée national de porcelaine Adrien Dubouché*, Limoges, Paris : Réunion des musées nationaux, DL 2008, 125p.
- **Charlotte Guichard**, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel , Champ Vallon, impr. 2008, 387p.
- **Christian Baulez**, *Sèvres : commandes et achats de Madame du Barry*, Estampille l'Objet d'art, n°257 avril 1992, p.34-53.
- **Christine Aribaud**, *Soieries en sacristie : fastes liturgiques, XVII^e - XVIII^e siècles*, Expositions . Toulouse . 1998-1999, Paris , Somogy éd. D'art, 1988, 199p.
- **Christian Laguette**, *Inventaire des archives de la chambre de commerce de Toulouse 1703-1803*, Toulouse , Chambre de commerce et d'industrie de Toulouse, 1984, 110p.
- **Claudine Guglielmi** , *La vie quotidienne des marchands toulousains au XVIII^e siècle*, Mémoire de maîtrise de Université de Toulouse-Le Mirail, (dir. **Jack Thomas**), Toulouse, 1993.
- **Colin Sheaf et Richard Kilburn**, *The Hatcher porcelain cargoes : the complete record*, Oxford : Phaidon christie's, 1988, 192p.
- **Daisy Lion-Goldschmidt**, *Les porcelaines chinoises du palais de Santos, in Arts asiatiques*, Tome 39, 1984, p5-72.
- **David J. Hancock**, *L'émergence d'une économie de réseau (1640-1815)*, le vin de

- Madère, dans *Annales, Histoire, Sciences sociales*, 2003/3, 58^e année, p.649-672.
- **Edward W. Said**, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris , Points, 2015, 578p.
 - **Emmanuel Delorme**, *La Leude et le corps des marchands de la ville de Toulouse au XVIII^e siècle*, Toulouse, Impr. Douladoure-Privat, 1886, 33p,
 - **Emmanuelle Gaillard & Marc Walter**, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2010, 239p.
 - **Emmanuelle Roqué** ; sous la dir. de Louis Peyrusse et Michèle Heng, *La maison Fouque & Arnoux : recherches sur une manufacture de faïence toulousaine de 1788 à 1829*, Mémoire maîtrise : Histoire de l'art, Université de Toulouse II Le Mirail, 1994, 2 vol.
 - **Étienne Martin** (sous dir), *Le goût chinois du cardinal Louis de Rohan, : les collections extrême-orientales du Musée des Arts décoratifs*, Musées de la ville de Strasbourg, 2008, Strasbourg, 143p.
 - **Franck Goddio, Monique Crick, Peter Lam...**[et al.], *Trésor de porcelaines : l'étrange voyage de la jonque Lena*, 2002, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 288p.
 - **Franck Goddio** avec la collab. d'**Hélène Constanty**, *Trésors engloutis : journal de bord d'un archéologue*, Paris, éd du Chêne, 2003, 182p.
 - **François Gipouloux**, *La Méditerranée asiatique : villes portuaires et réseaux marchands en Chine, au Japon et en Asie du Sud-Est, XVI^e-XXI^e siècle*, Paris , CNRS, 2009, 480p.
 - **François et Nicole Hervouët**, *La porcelaine des compagnies des Indes à décor occidental*, Paris, Flammarion, 1986, 427p.
 - **François Jacob**, *Les lumières à l'heure chinoise*, p.29-34, (in) *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, [exposition], Musée Cernuschi, Musée des Arts de l'Asie de la Ville de Paris, 24 février-17 juin 2007, Paris, Paris musées, 2007, 295p,
 - **Georges Frêche**, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des Lumières : vers 1670-1789* , Paris, Éditions Cujas, 1974, 982 p.
 - **Guy Ahlsell de Toulza et Pierre Funk**, *Le château de Reynerie au temps de guillaume Dubarry*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, t. LXX, 2010, p.249-272.
 - **Henri Amouric, Lucy Vallauri et Jean-Louis Vayssettes**, *Entre Barcelone et Montpellier, pavements et cheminées de faïences des châteaux de Mèze, XVII^e-XVIII^e siècle*, DRAC Languedoc Roussillon, 2013, Duo : monuments objets, 80p.

- **Henri Cordier**, *La Chine en France au XVIII^e siècle*, Paris , H. Laurens, 1910, 138p.
- **Hélène Belevitch-Stankevitch**, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, Thèse de doctorat : Lettres : Paris : 1910, Paris , Jouve.
- **Hugh Honour**, *Chinoiserie : the vision of Cathay*, London : J. Murray, 1961, 295p.
- **Jacques Bottin**, *De la toile au change : l'entrepôt rouennais et le commerce de Séville au début de l'époque moderne*, p.323-345, p.329, in Jean-Michel Minovez et Patrice Poujade, *Dynamiques marchandes : acteurs, réseaux, produits (XIII^e-XIX^e siècles)*, Toulouse, Privat, *Annales du Midi*, juillet-septembre 2005, t.117, n° 251, 450p.
- **Jean-Michel Minovez**, *Les manufactures royales de draps fins du Midi toulousain et leurs entrepreneurs au XVIII^e siècle*, *Annales du Midi*, tome 112, n° 229, janvier-mars 2000, p. 21-40, p.33.
- **Jérôme Farigoule et Isabelle Groux de Mieri**, *Hôtel de Cabrières-Sabatier d'Espeyran : département des arts décoratifs du Musée Fabre*, Paris , Somogy ; Montpellier , Musée Fabre, 2010, 95p.
- **Joël CORNETTE**, *La révolution des objets. Le Paris des inventaires après-décès (XVII^e-XVIII^e siècles)*, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, Belin, 1954, p.479-786.
- **Julien Thomas**, *Le canal royal de Languedoc à Toulouse de 1667 à 1789*, thèse de l'Université de Toulouse-Le Mirail (dir. Michel Taillefer), Toulouse, 2001.
- **Jules Chinault** , *La Chambre de commerce de Toulouse du XVIII^e : 1703-1791*, Mémoire de l'Académie de législation Toulouse I Capitole, Imprimé au Centre régional de documentation pédagogique, 1956.
- **Laetitia Emery**, *Approches archéométriques des productions faïencières françaises au XVIII^e siècle : le cas de la manufacture Babut à Bergerac (env. 1740 – 1789)*, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2012, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00751413/>
- **Lebecq Stéphane**, *Échanges ou communications culturelles dans l'Europe médiévale ? Conclusion. (In): Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 32^e congrès, Dunkerque, 2001. Les échanges culturels au Moyen Âge. pp. 313-321. doi : 10.3406/shmes.2001.1821 url : [/web/revues/home/prescript/article/shmes_1261-9078_2002_act_32_1_1821](http://web.revues/home/prescript/article/shmes_1261-9078_2002_act_32_1_1821), Consulté le 03 août 2015.*
- **Marc Walter et Emmanuelle Gaillard**, *Un certain goût pour l'Orient, XVIII^e et XIX^e siècle*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2010, 239p.
- **Marcelle Brunet**, *Sèvres les grands acheteurs choisissaient dans cet album*, *Connaissance des arts*, n°170 avril 1996, p.102-109.

- **Marie-Germaine Beaux**, sous la direction de **Jean-Michel Minovez**, *Les entreprises en céramique des Fouque et Arnoux en Midi toulousain au XIX^e siècle : innovation, rayonnement*, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 2012.
- **Marie-Laure de Rochebrune**, *Splendeur de la peinture sur porcelaine au XVIII^e siècle : Charles Nicolas Dodin et la manufacture de Vincennes-Sèvres*, Versailles , Musée national du Château de Versailles et de Trianon . 2012, Paris , Ed. Artlys, 237p
- **Marie-Pierre Parlange Martin** ; sous la dir de Mme Blanchon, *Lorient et le commerce de la porcelaine chinoise au XVIII^e siècle*, Mémoire de DEA, Université Paris-Sorbonne, 2001, 125p.
- **Marjorie Guillin**, sous la dir. de **Fabienne Sartre**, *Décoration intérieure, mobilier et objets d'art à Toulouse à la fin du XVIII^e siècle à travers les inventaires après décès et révolutionnaires*, Mémoire maîtrise : Histoire de l'art : Toulouse 2 : 2004, 2 vol. (147, 128 f.)
- **Max Weber**, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* ; précédé de Remarque préliminaire au recueil d'études des [sic] sociologie de la religion , 3e éd. , 2002, [Paris] , Flammarion, 394p., p.186-197
- **Michel Bideaux**, *Européens en voyage (1500-1800) : une anthologie*, Paris , Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, 779p.
- **Michel l'Hour** et **Florence Richez**, *Le voyage inachevé du Prince de Conty (1746), vaisseau de la Compagnie des Indes orientales*, Neptunia, n°173, 03/1989, p.27-33.
- **Michel l'Hour** et **Florence Richez**, *An 18th century french East Indiaman : the Prince de Conty (1746)*, The International journal of nautical archaeology, vol. 19, n° 1, 1990, p.75-79.
- **Michel Taillefer**, *Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime*, Toulouse , Ombres blanches, 2014, 412p.
- **Natacha Coquery**, *Tenir boutique à Paris au XVIII^e siècle : luxe et demi-luxe*, Paris, éd du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011, 401p.
- **Nancy Balard**, sous la dir de **Patrick Doan**, *La destinée de Jingdezhen, capitale de la porcelaine*, Thèse, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012
- **Nicole Hervouët** et **Yves Bruneau**, *La Porcelaine des compagnies des Indes à décor occidental*, Paris, Flammarion, 1986, 427p.
- **Pascale Canton** ; sous la dir. de Christine Dousset, *Les veuves de marchands à Toulouse fin XVII^e-début du XVIII^e siècles*, Mém. de maîtrise : Histoire moderne, Toulouse , Université de Toulouse-Le Mirail, 1999, 290p.

- **Pascal Julien**, *Marbres : de carrières en palais : du Midi à Versailles, du sang des dieux à la gloire des rois*, XVI^e-XVIII^e siècle, Manosque , le Bec en l'air éd, 2006, 270 p.
- **Paul Butel**, *L'économie française au XVIII^e siècle*, Paris , édi SEDES , 1993, 317 p.
- **Philippe Haudrière**, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, Paris, Librairie de l'Inde, 2005 2 vol. 1071 p.
- **Philippe Haudrière** et **Gérard Le Bouëdec** ; avec la participation de Louis Mézi, *Les compagnies des Indes*, Rennes , Ed. Ouest-France, 2010, 143p.
- **Philippe Meyzie**, *La table du Sud-Ouest et l'émergence des cuisines régionales : (1700-1850)*, Rennes , Presses universitaires de Rennes, 2007, 428p.
- **Philippe Wolff**, *Les Toulousains dans l'histoire*, Toulouse , Privat, 1984, 443p., p.274.
- **Pierre Salies**, *Dictionnaire des rues de Toulouse : voies publiques, quartiers, lieux-dits, enseignes, organisation urbaine*, Toulouse , Milan, 1989, 592p.
- **Regina Krahl** in collaboration with **Nurdan Erbahar** ; edited by John Ayers ; with historical studies by Ünsal Yücel and Julian Raby, *Chinese ceramics in the Topkapi Saray Museum*, Istanbul : a complete catalogue, Londons, Topkapi Saray Museum, 1986, 3vol.
- **Robert Mesuret**, *Les Expositions de l'Académie royale de Toulouse de 1751 à 1791*, Toulouse , Espic, 1972, 650p.
- **Rose Blanche Escoupérié**, *Sur quelques « marchands portugais » établis à Toulouse à la fin du XVII^e siècle*, (In) *Du Commerce à l'urbanisme : Toulouse, XII^e-XIX^e siècles*, Toulouse, éd Privat, Annales du Midi : Revue de la France méridionale, 1994, T 205, p.57-71.
- **Silvia Marzagalli** (sous dir.) et **Hubert Bonin**, *Négoce, ports et océans, XVI^e-XX^e siècles : mélanges offerts à Paul, Pessac* , Presses universitaires de Bordeaux, 2000, 454 p.
- **Stacey Pierson**, *From object to concept : global consumption and the transformation of Ming porcelain*, Hong Kong , Hong Kong University Press, 2013, 169p.
- **Stéphane Castelluccio**, préface **Jean-Paul Desroches**, *Le goût pour les porcelaine de Chine et du Japon à Paris aux XVII^e-XVIII^e siècles*,éd Monelle Hayot, imp 2003, 223p.
- **Stéphane Castelluccio**, *Le commerce du luxe à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles : échanges nationaux et internationaux*, Bern ; Berlin ; Bruxelles [etc.] , P. Lang, 2009, 421p.
- **Stéphane Marchand** sous la direction de **Francis Brumont**, *Géographie du commerce exportateur du port de Bordeaux vers le milieu du XVI^e siècle (1520-1561)*, Mémoire de DEA : Histoire, histoire de l'art et archéologie : Toulouse 2 : 2005, 141p.

- **Stéphane Piques**, sous la direction de **Jean-Michel Minovez**, *La céramique dans le territoire industriel de Martres-Tolosane depuis le XVI^e siècle*, Thèse de doctorat : Histoire : Toulouse 2 : 2012
- **Thomas Bayet, Claire Dumortier et Patrick Habets** ; préface de **Thibaut Wolvesperges**, *Porcelaine de Tournai : Chine et chinoiserie*, Bruxelles , Racine, 2009, 197p.
- **Tessa Murdoch**, *Les cabinet de porcelaines, p.45* ; In *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*
- **Timothy Brook**, *Le chapeau de Vermeer : le XVII^e à l'aube de la mondialisation*, Paris,édi Payot, 2009, 299 p.
- **Thérèse Laur**, *Les marchands d'Albi au début du XVIII^e siècle*, Diplôme d'études supérieures de l'Université Toulouse II Le Mirail, 1966 .
- **Van Aert Laura**, *Vendre l'exotique au quotidien ; L'implantation urbaine des magasins de produits coloniaux (tabac, thé, café et coton) à Anvers au XVIII^e siècle*, Histoire urbaine, 2011/1 n° 30, p. 41-65.
- **Voltaire**, *Œuvres complètes de Voltaire*, Louis Moland, nouvelle édition, Paris Garnier frères, vol X, p.85.

Catalogues d'expositions et actes de colloques

- *Autour des collections d'art en Chine au XVIII^e siècle --* actes édités par Michèle Pirazzoli-t'Serstevens & Anne Kerlan-Stephens, Actes du colloque éponyme tenu à Paris, Institut national d'histoire de l'art, les 23-24 juin 2006, Genève , Droz, 2008, 230p.
- *The Nanking cargo chinese export porcelain and gold european glass and stoneware recovered by Captain Michael Hatcher from a european merchant ship wrecked in South China Seas*, the sale will be held at the Hilton Hotel, Amsterdam, on monday 28 april 1986 Christie's, Amsterdam, 1986, 272p.
- *Questions d'ornements, XV^e-XVIII^e siècles* : [actes des trois colloques organisés entre 2009 et 2012] -- [par l'Université catholique de Louvain et les Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix de Namur] ; sous la direction de Ralph Dekoninck, Caroline Heering et Michel Lefftz, Turhout , Brepols, 2013, 332p
- *Pagodes et dragons : exotisme et fantaisie dans l'Europe rococo, 1720-1770*, [exposition], Musée Cernuschi, Musée des Arts de l'Asie de la Ville de Paris, 24 février-17 juin 2007, Paris, Paris musées, 2007, 295p.
- *La soie & le canon : France-Chine, 1700-1860* : [exposition, musée d'histoire de Nantes,

- 26 juin - 7 novembre 2010], commissariat de l'exposition, et Directeurs scientifiques du catalogue Bertrand Guillet, Alain Croix, Marie-Catherine Rey, Paris , Gallimard ; Nantes , Musée d'histoire de Nantes, 2010, 231p.
- *La Chine à Versailles : art et diplomatie au XVIII^e siècle* : [exposition, château de Versailles, 27 mai-26 octobre 2014] -- [organisée par l'Établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles] -- sous la direction de Marie-Laure de Rochebrune, [commissariat scientifique] ; [assistée d'Anne-Cécile Sourisseau et de Vincent Bastien] ; [catalogue par Vincent Bastien, Jérémie Benoît, Stéphane Castelluccio, et al.] , Paris , Somogy Éditions d'art ; Versailles , Château de Versailles, 2014, 279 p.
 - *Du Tage à la mer de Chine : une épopée portugaise*. Palacio nacional de Queluz, 9mars-30avril 1992, Musée national des arts asiatiques-Guimet, Paris, 19mai-31août 1992, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, 214p.
 - *Intimités de faïence : carreaux de pavement et revêtement muraux en Languedoc et Provence XVI^e-XVIII^e siècles* : [exposition], 12 décembre 2003-23 février 2004, Musée des tapisseries, Aix-en-Provence, textes de Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes, Ville d'Aix-en-Provence, 2003, 264p.
 - *Patrimoine public et Révolution française : constitution des collections toulousaines* : [exposition, Toulouse], Réfectoire des Jacobins, 29 mai-29 septembre 1989, Organisé par la Bibliothèque municipale de Toulouse, Toulouse , Bibliothèque municipale, 1989, 299p.
 - *L'odyssée de la porcelaine chinoise : collections du musée national de Céramique, Sèvres et du musée national Adrien Dubouché*, Limoges, Musée national de Céramique, Sèvres, 20 novembre 2003-16 février 2004, Musée national Adrien Dubouché, Limoges, 6 mars 2004-1er juin 2004, Musée de la Faïence-Château Pastré, Marseille, 25 juin-10 octobre 2004 -- [organisée par le musée national de Céramique] ; [catalogue par Monique Crick, Marie-France Dupoizat, Christiaan J. A. Jörg... (et al.)] , 2003, Paris : Réunion des musées nationaux, 256 p.
 - *Le Jardin des porcelaines*, Musée Guimet : Paris, 5 novembre 1987-15 février 1988, Hôtel Pincé, Musée Turpin de Pincé, Angers, : 1er mars-30 avril 1988, catalogue réalisé par Jean-Paul Desroches, Paris , Réunion des musées nationaux, 1987, 150 p.
 - *Jean Pillement Paysagiste du XVIII^e siècle (1728-1808)*, Musée des Beaux-Arts de Béziers Hôtel Fabrégat : du 18 octobre au 21 décembre 2003, imp Estrabols, Béziers, 2003. 64p.
 - *La splendeur du feu : chefs-d'oeuvre de la porcelaine chinoise de Jingdezhen du XIII^e au XVIII^e siècle*, Paris , Centre culturel de Chine . 2004 , éd Centre culturel de Chine , You-Feng, 2006, 248p.
 - *De la Chine aux arts décoratifs : l'art chinois dans les collections du musée des arts décoratifs* : [exposition, Paris, Musée des arts décoratifs, du 13 février au 29 juin 2014], sous la direction de Béatrice Quette, Paris , Musée des arts décoratifs , 2014, 95p.
 - *Montpellier, terre de faïences : potiers et faïenciers entre Moyen âge et XVIII^e siècle* :

[exposition, Montpellier, site archéologique Lattara - Musée Henri Prades et Musée Fabre, 28 avril - 23 septembre 2012 / sous la direction de Jean-Louis Vayssettes et Lucy Vallauri, Milan, éd Silvana, 2012, 551p.

- *Le goût chinois du cardinal Louis de Rohan : les collections extrême-orientales du Musée des arts décoratifs* : [exposition, Strasbourg, Palais Rohan, 18 septembre 2008-4 janvier 2009], [Strasbourg] : Musées de la Ville de Strasbourg, impr. 2008, 143p.

Conférence

- *Le personnel commercial de la Compagnie française des Indes en Asie au XVIII^e siècle*, du mardi 18 février tenu au musée de la Compagnie des Indes de Lorient par Philippe Haudrère, UR : musee.lorient.fr/fileadmin/Ville_de_Lorient/Musee/Musee_confere_nces/Conf_PHaudere-2014.MP3.

Articles en ligne

- *Grue et tortue-dragon : regard sur une œuvre*, MADOI, Musée des arts décoratifs de l'océan Indien, 13p. URL : <http://madoi.re/attachments/objets/grue-tortue-dragon/OdM%20-%202013-08%20-%20Grue%20et%20tortue-dragon.pdf>
- **Antoine de Falguerolles**, *Basville statisticien solitaire du Languedoc*, Laboratoire de statistique et probabilités Université Paul Sabatier, Toulouse, URL : http://www.agro-montpellier.fr/sfds/CD/textes/de_falguerolles1.pdf, dernière consultation 23/06/2014.
- **Antoine D'Albis**, *Hard-Paste Porcelain Plates from Sèvres with Chinoiserie Decoration in Colored Golds and Platinum*, *Metropolitan Museum Journal*, Vol. 37 (2002), pp. 267-276. Voir dans le volume II, illustration n°35, p.267-276
- **Beth Kowaleski-Wallace**, *Women, China, and Consumer Culture in Eighteenth-Century England*, (In) *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 29, No. 2, p153-167, (Winter, 1995/1996), Published by: The Johns Hopkins University Press. Sponsor: American Society for Eighteenth-Century Studies (ASECS). Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/30053280>,
- **Bing Zhao**, *Érudition, expertise technique et politique : autour de la querelle de la datation du Taoji*. In: *Arts asiatiques*, tome 61, 2006. pp. 143-164. doi : 10.3406/arasi.2006.1645 URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_2006_num_61_1_1645, dernière consultation 24/08/2015.
- **Coquery Natacha**, « *La diffusion des biens à l'époque moderne* » Une histoire connectée de la consommation, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 5-20. DOI : 10.3917/rhu.030.0005, URL : <http://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-1-page->

[5.htm](#)

- **Christiaan Jörg**, *A Pattern of Exchange : Jan Luyken and « Chine de Commande »*, in *Porcelain, Metropolitan Museum Journal*, Vol. 37, 2002, p.171-176, URL: <http://www.jstor.org/stable/1513082>, dernière consultation : 14/01/2014.
- **Chang Wan-Chen**, *Esquisse d'une histoire du concept chinois de patrimoine*. In: *Publics et Musées*. N°15, 1999. pp. 81-118, doi : 10.3406/pumus.1999.1135, url : /web/revues/home/prescript/article/pumus_1164-5385_1999_num_15_1_1135, Consulté le 20 mai 2015
- **Christine Ketel**, *“Identification of export porcelains from early 17th Century VOC shipwrecks and the linkage to their cultural identification,”* The MUA Collection, accessed May 20, 2015, <http://www.themua.org/collections/items/show/1253>.
- **Clare Le Corbeiller and Alice Cooney Frelinghuysen**, *Chinese Export Porcelain*, The Metropolitan Museum of Art Bulletin, New Series, Vol. 60, No. 3, Chinese Export Porcelain (Winter, 2003), pp. 1+5-60, URL: <http://www.jstor.org/stable/3269266>
- **Durand Guy et Klein Jean-François**, *« Une impossible liaison ? » Marseille et le commerce à la Chine, 1815-1860*, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2010/1 n° 57-1, p. 139-167. URL : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2010-1-page-139.htm>
- **Earl H. Pritchard**, *Private Trade between England and China in the Eighteenth Century (1680-1833)*, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, Vol. 1, No. 1 (Aug., 1957), pp. 108-137, Published by: **BRILL**, Article Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3596041>
- **Georg Lehner**, *« Le savoir de l'Europe sur la Chine : transferts franco-allemands au miroir des encyclopédies (1750-1850) »*, *Revue germanique internationale* [Online], 7 | 2008, Online since 15 May 2011, connection on 20 May 2015. URL : <http://rgi.revues.org/390>
- **Guillaume Nicoud**, *Les Batailles de l'empereur de Chine. Quand l'empereur Qianlong adressait ses commandes d'estampes à Louis XV*, URL : www.latribunedelart.com, dernière consultation ; 08/05/2014.
- **Jean-Paul Desroches**, *Daisy Lion-Goldschmidt (1903-1998)*. In: *Arts asiatiques*. Tome 55, 2000. pp. 161-162. URL : /web/revues/home/prescript/article/aras_0004-3958_2000_num_55_1_1453, Consulté le 29 août 2015
- **Jon Stobart**, *Achat de produits exotiques au XVIII^e siècle en Angleterre*, in *Société française d'histoire urbaine*, 2011/1 - n° 30 p.127-146, URL : <http://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-1-page-127.htm>, dernière consultation : 25/02/2014.
- **Léon Pierre**, *Vie et mort d'un grand marché international. La foire de Beaucaire (XVIII^e-*

- XIX^e siècles*). In: *Revue de géographie de Lyon*. Vol. 28 n°4, 1953. pp. 309-328, p.319.
URL: [/web/revues/home/prescript/article/geoca_0035-113x_1953_num_28_4_1380](#)
Consulté le 08 mai 2014.
- **Lion-Goldschmidt Daisy**, *Les porcelaines chinoises du palais de Santos*. In: *Arts asiatiques*. Tome 39, 1984. pp. 5-72. doi : 10.3406/arasi.1984.1616
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arasi_0004-3958_1984_num_39_1_1616
 - **Michael Dillon**, « *transport and Marketing in the development of the Jingdezhen porcelain industry during the Ming and Qing dynasties* » *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol.35, n°3, 1992, pp. 278-290.
<http://www.jstor.org/stable/3632734>
 - **Michel Espagne**, « *La notion de transfert culturel* », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 08 juillet 2015. URL : <http://rsl.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219
 - **Nancy Balard**, *Pan Xiang, Tong Bin et Tang Ying : trois hommes liés par l'histoire* / 命□交□的番相□童□和唐英, URL : <https://sinologiemontpellier.wordpress.com/tag/tang-ying/>, dernière consultation 08-04-2015.
 - **Philippe Gardey**, « *Les négociants de la France méridionale à Bordeaux entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration* », *Liame* [En ligne], 25 | 2012, mis en ligne le 05 décembre 2012, consulté le 19 mai 2015. URL : <http://liame.revues.org/261>
 - **Stabel Peter**, « « *Le goût pour l'Orient* » » *Demande cosmopolite et objets de luxe à Bruges à la fin du Moyen Âge*, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 21-39. DOI : 10.3917/rhu.030.0021, URL : <http://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-1-page-21.htm>
 - **Stobart Jon**, « *Sucre et épices* » *Achat de produits exotiques au XVIII^e siècle en Angleterre*, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 127-146. DOI : 10.3917/rhu.030.0127
 - **Thierry Allain**, « *La ville, la consommation et l'exotisme* » *Exotisme et déclin dans la ville portuaire d'Enkhuizen au XVIII^e siècle*, *Histoire urbaine*, 2011/1 n° 30, p. 67-85. DOI : 10.3917/rhu.030.0067, URL : <http://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2011-1-page-67.htm>
 - **Verlet Pierre**, *Le commerce des objets d'art et les marchands merciers à Paris au XVIII^e siècle*. In: *Annales.Économies, Sociétés, Civilisations*. 13^e année, N. 1, 1958. pp. 10-2, p.12, URL : [/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1958_num_13_1_2705](#), dernière consultation : 08/05/14.

- **Christie's** : <http://www.christies.com/lotfinder/lot/a-pair-of-encre-de-chine-crucifixion-plates-circa-4991158-details.aspx>
- **Musée Fabre de Montpellier** : http://museefabre.montpellier-agglo.com/Visiter/L_oeuvre_en_vedette/Archives/Montpellier_Carreau_de_revetement_d_ecor_au_Chinois
- **Musée Guimet** : <http://www.guimet.fr/fr>
- **DRASSM** : <http://www.culture.gouv.fr/fr/archeosm/archeosom/drasm.htm>
- **Musée Cernuschi** : <http://www.cernuschi.paris.fr/>
- **Schloss Sanssouci** (palais Sanssouci) : <http://www.spsg.de/schloesser-gaerten/objekt/schloss-sanssouci>

Filmographie

- **Mongotier Pascal**, *Le siècle porcelaine*, DVD, Vendoeuvres : Arcades, Réunion des musées nationaux ; FR3 Limousin ,2010.
- **Baudouin Koenig**, *Qui contrôle la mer ?*, (France, 2013, 1h30mn), Auteur : Michel Koutouzis, Coproduction : ARTE France, Mano a Mano - See more at: <http://info.arte.tv/fr/qui-controle-la-mer-le-documentaire#sthash.dAxt3YUD.dpuf>

Bibliographie complémentaire

- **Antoine Schnapper**, *Curieux du Grand Siècle. Collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1994, 2vol.
- **Benoit Garnot**, *La culture matérielle en France aux XVI^e-XVII^e et XVIII^e siècles*, Ed. Ophrys, Paris, 1995.
- **Jean Astruc**, *Mémoires pour l'histoire naturelle de la province de Languedoc, divisés en trois parties*, A Paris : chez Guillaume Cavelier, 1737, 630p.
- **Janell Watson**, *Literature and material culture from balzac to proust : the collection and consumption of curiosities*, Cambridge UP, 1999.
- **Krzysztof Pomian**, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Gallimard, Paris, 1987, 367p.

- **Louis Dermigny** - *La Chine et l'Occident: le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, [Paris] , Imprimerie nationale, Thèse de doctorat : Lettres : Paris : 1964, 3vol.
- **Maryvonne Beyssi-Cassan**, *Le métier d'émailleur à Limoges: XVI^e-XVII^e siècle*, Limoges , PULIM, 2006, 484p.
- **Philippe Blom**, *Une histoire intime des collectionneurs*, Payot, Paris, 2010, 349p.
- **Pierre Cabanne**, *Les grands collectionneurs. Tome I, Du Moyen-Age au XIX^e siècle*, Paris, éd de L'amateur, 2003, 301p.
- **Preti-Hamard et Ph. Sénéchal** (dir.), *Collections et marché de l'art en France, 1789-1848*, [colloque, Paris, 4-6 décembre 2003] / organisé par l'INHA, Institut national d'histoire de l'art] ; sous la direction de Monica Preti-Hamard et Philippe Sénéchal, 2005, 492 p.

Index des illustrations Volume II

Illustration 1: Chinois fumant (détail).....	41
Illustration 2: Miroir et boiserie avec motif de pagode (Détail)	42
Illustration 3: (Détail) du décor chinois de la cage d'escalier du château de Saint-Géry	42
Illustration 4: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Saint-Géry	43
Illustration 5: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Saint-Géry	43
Illustration 6: Vue de la cage d'escalier et son décor chinois du château de Saint-Géry	44
Illustration 7: Détail sur salon chinois du château de Saint-Géry	44
Illustration 8: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIIIe siècle?.....	45
Illustration 9: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIIIe siècle?	45
Illustration 10: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIIIe siècle?	46
Illustration 11: (Détail) décor du salon chinois du château de Merville	46
Illustration 12: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Merville	47
Illustration 13: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)	48
Illustration 14 : Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)	48
Illustration 15: François Boucher, Dame attachant sa jarretière et sa servante, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza. (Détail)	49
Illustration 16: François Boucher, Dame attachant sa jarretière et sa servante, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza. (Détail).....	49
Illustration 17: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)	49
Illustration 18: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)	49
Illustration 19: Vue d'ensemble du papier peint de la Mairie de Tournefeuille	50
Illustration 20: Vue d'ensemble du papier peint de la Mairie de Tournefeuille	50
Illustration 21: Tasse et soucoupe, Chine, période Qianlong (1736-1795), porcelaine dure, émaux polychrome, dorure, H. : 6,4cm, Toulouse, Musée George Labit, INV : D78 2 10.	51
Illustration 22: Jan Luyken, La Crucifixion, gravure tirée de la Bijbel Nederduytse, Amsterdam, 1750.	54
Illustration 23: Tasse à café-chocolat décorée de la cruxifixion du Christ, Porcelaine, encre de Chine, dorure, vers 1740, Chine, diam 6.3 cm, Groninger Museum	55
Illustration 24: Assiette ; "Jupiter et Junon", porcelaine, 1755 , grisaille et or, Diam. : ?, ateliers de Chine : ?, Lorient, Musée de la Compagnie des Indes, INV : ?	56
Illustration 25: Jupiter et Junon sur le mont Ida, Antoine Coypel (1661-1772), vers 1699, H. : 177 cm , L. : 152 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts.	57
Illustration 26: Assiette, faïence, émaux polychrome bleu et blanc, Dia : ? Toulouse, Musée Paul Dupuy , INV : 55931.	58
Illustration 27: (détail p 325 vol II), Arthur Mee and Holland Thompson, The Book of Knowledge, The Children's Encyclopedia, Ed The Grolier Society of New York, 1902	59
Illustration 28: assiette, faïence, Calais, 2nd moitié du XIXe siècle, D. 26 ; H. 4.5, Douai, Musée de la Chartreuse, INV : A.4179	59
Illustration 29: « Assiette "au chinois » fin du XVIIIe siècle, faïence et émaux polychromes, Diam. : 24,5cm, ateliers Pellet-Desbarreaux, Toulouse, Musée Paul Dupuy, Diam. : 24,5cm, INV : 6846.	60
Illustration 30: Sucrier, faïence, décor polychrome, fin du XVIIIe siècle, D. 10cm ; H. 10,5cm, Bordeaux, Musée des Arts Décoratifs INV : 395.	61
Illustration 31: https://www.etsy.com/fr/listing/122079227/iphone-case-cas-de-saule-modele-de .62	62
Illustration 32: François Boucher , Le Déjeuner, 1739, H. 81cm. ; L. 65 cm. Huile sur toile, Paris, Musée du Louvre.	62

Illustration 33: François Boucher, Dame attachant sa jarrettière et sa servante, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza.	63
Illustration 34: Assiette, porcelaine, Winterthur Museum, Winterthur, Collection G.A. Godden, Worthing, Sx.	63
Illustration 35: Plat, porcelaine de Sèvres, 1791, 24 cm, États-Unis, The Metropolitan Museum of Art	64
Illustration 36: Plat, faïence stannifère, Delft.? , XVIIIe siècle, INV : 39.901 Montpellier, musée Fabre.	64
Illustration 37: Plat, Porcelaine, bleu de cobalt sous couverte. Chine - règne de Qianlong (1736-1795), vers 1770 L. 37 cm ; l. 29 cm Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient Don de la Société des Amis du Musée, 2000. Inv 2000.15.1	65
Illustration 38: Porcelaine de Chine, H.45 cm, fin du XVIIe et début du XVIIIe siècle, Istanbul, Palais de Topkapy.	65
Illustration 39: :Canton : L'allée Respondentia et les factories, début du XIXe siècle, huile sur toile, H. 46Cm ; L 60cm, Nantes, musée départementale Dobrée, INV : 570.2795.	66
Illustration 40: L'Adresse de Gersaint : "A la Pagode, Gersaint marchand jouaillier sur le pont Nôtre Dame", Anne Claude Philippe de Pestels de Lévis de Tubières-Grimoard, comte de Caylus(1692-1765), graveur, François Boucher (1703-1770), dessinateur, 1740, BNF, Estampes, AA3 CAYLUS,	66
Illustration 41: Retable, XVIIIe siècle ?, Toulouse, Basilique Saint-Sernin.....	67
Illustration 42: Grue et tortue-dragon, Bronze, Japon, seconde moitié du XIXe siècle, INV : OA 2012.2236, Musée des arts décoratifs de l'océan Indien.....	68
Illustration 43: 5 personnages, porcelaine dure, Chine, nvers 1710-1715, Musée Adrien Dubouché, Limoges, ADL 305	69
Illustration 44: (détail), voute de la "Casa de Fresco" dit "maison fraiche" et de ces porcelaine de Chine incrustée dans le décor, jardin du Palais Fronteira, Lisbonne, XVIIe siècle.	70
Illustration 45: Fontaine en faïence de Montpellier, XVIIIe siècle, ENV H.30cm, Musée de Vulliod Saint Germain, Pézenas, INV : 57.1.54	70
Illustration 46: Giovanni Bellini & Titien, La Festa degli Dei – trad : Le Festin des Dieux – , vers 1514-1529, huile soir toile, H : 170, L : 188 cm, National Gallery of Art ; États-Unis, Washington, INV : 1942.9.1	71
Illustration 47: Andrea Mantegna 1431-1506, L'adoration des Mages, début du XVIe siècle, H : 48,6, L : 65,6 cm, J. Paul Getty Museum, Etats-Unies, Los-Angeles.	72
Illustration 48: Carte du monde et les principales routes maritimes pour les navires français pour rejoindre la mer de Chine au XVIIIe siècle	73

Index des illustrations Volume I

Illustration 1: Jacques Linard (1597-1645), Fleurs au bol chinois,milieu XVIIe siècle, huile sur toile, 52.6 X 66cm, Madrid, Musée Thyssen Bornemisza, INV.Nr.223 (1970.18).....	11
Illustration 2: Giovanni Bellini & Titien, La Festa degli Dei – Le Festin des Dieux – (Détail), vers 1514-1529, huile soir toile, H : 170, L : 188 cm, National Gallery of Art ; États-Unis, Washington, INV : 1942.9.1	17
Illustration 3: Andrea Mantegna 1431-1506, L'adoration des Mages, début du XVIe siècle, H : 48,6, L : 65,6 cm, J. Paul Getty Museum, Etats-Unies, Los-Angeles.....	31
Illustration 4: Bol, porcelaine « bleu et blanc », Chine, époque Jiajing, Ier moitié du XVIe siècle, H : 10,8, bord : 25,5, base : 10 cm, Lisbonne, Fundaçao Medeiros e Almeida, INV. 241 CER.....	35
Illustration 5: Frère Gaspar Da Cruz « tractado em que cotam muito por esteso as cousas da China », (Frintispice), Évora, 1569, Lisbonne, Biblioteca da Ajuda, INV. N°3A 50-IX-2.....	35

Illustration 6: Richard Collins, A Family of Three at Tea, huile sur toile, 1727, Victoria and Albert Museum, Londres, INV : P.9&:1-1934.....	41
Illustration 7: Théière, 1680-1720, porcelaine dure, émaux polychromes, H : 11,2cm ; L : 19,5cm, Chine, ateliers de Jingdezhen, Dresde, Porzellansammlung, INV : P.O.6334.....	49
Illustration 8: Théière, vers 1730, porcelaine . 0,150, Dresde, Porzellansammlung, INV. P.E 5325 A.....	50
Illustration 9: Théière, vers 1730 , porcelaine dure, manufacture de Meissen, H : 15cm, Dresde, Porzellansammlung, INV : P.E. 5325 A/B.....	50
Illustration : L'Enseigne, dit L'Enseigne de Gersaint, Jean-Antoine Watteau, 1720, H.163 ; L.308 cm, huile sur toile, Berlin, Château de Charlottenburg.....	91
Illustration 11: Henri-Pierre DANLOUX, Le baron de Besenvale dans son salon de compagnie, 1791 huile sur toile 46x37 cm Londres The National Gallery.....	96
Illustration 12: Décor du salon chinois, château de Merville (détail) « chinois à l'ombrelle », Gilles Pin, 1753 ?.....	100
Illustration 13: Décor du salon chinois, château de Saint Géry (détail) « chinois à l'ombrelle », milieu du XVIIIe siècle ?.....	101
Illustration 14: "je dois dire que la premiere figure represente un cabaret à Caffée, qui ne saurait être bien séant sans être d'argent", Nicolas de Blegny, Le bon usage du thé du caffè et du chocolat.....	110
Illustration 15: "celuy de la deuxiême figure, est ordinaire de veritbale lachinage" Nicolas de Blegny, Le bon usage du thé du caffè et du chocolat.....	110
Illustration : (détail), voute de la "Casa de Fresco" dit "maison fraiche" et de ces porcelaine de Chine incrustée dans le décor, jardin du Palais Fronteira, Lisbonne, XVIIe siècle.....	114
Illustration : Daniel Marot, 1661-1752, Nouvelles Cheminées Faites en plusieurs endroits de la Hollande et Autres Provinces, 1703, Londres, Victoria and Albert Museum, INV.E 5873-1905..	117
Illustration 18: Pagode en porcelaine, Chine, Jingdezhen (Jiangxi), Dynastie Qing, période Qianlong (1736-1795), Porcelaine bleu et blanc, château de Saverne, H : 155 cm ; D : 51 cm, Inv. XXXVI.116 (a), Strasbourg, musée des arts décoratifs.....	119
Illustration 19: Carreau de revêtement, décor au Chinois à quatre pattes face à un chien dressé dans paysage à la pagode, 1ère moitié du XVIIIe siècle, Faïence stannifère, H. 13,3 ; L. 13,3 ; P. 1,3 cm, Musée Fabre, Montpellier, inv. 2006.18.4.....	123
Illustration 20: Assiette "au chinois", fin du XVIIIe siècle, faïence et émaux polychromes, Diam. : 24,5cm, ateliers Pellet-Desbarreaux, Toulouse, Musée Paul Dupuy, Diam. : 24,5cm, INV : 6 846.....	124
Illustration 21: Cruche "Eau. de. pavot. R " faïence de Montpellier, H. 43.5 cm, L. 29 cm, Apothicairerie de Tarasco, Château. INV : CI.....	126
Illustration 22: (Détail) Tasse de porcelaine de Chine, XVIIIe siècle, découverte archéologique sur l'épave du Geldermalsen (1752), vente Christie's 1986	127

Table des tableaux

- Origine, nature des entrées, quantité et datation des porcelaines chinoises dans la collection du musée Georges Labit de Toulouse.
- Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier. - Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1727
- Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770
- Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788
- Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D 6 2, années 1788
- Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789
- Bilan des résultats du dépouillement de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse

Origine, nature des entrées, quantité et datation des porcelaines chinoises dans la collection du musée Georges Labit de Toulouse.

nom	nature	année	quantité	XVe	XVIe	XVIIe	XVIIIe	XIXe	XXe
de Roquemorel	DON	1858	6				3	3	
Edgar Plan	ACHAT	1970	11	6	1	1	1		
Cazeuneuve	DON	1972	2				2		
Duchange	ACHAT+ DON	1971	2 achats + 3 dons		1	2	2		
Mme Bonin	DON	1978	1					1	
Mme Cazeuneuve	DON	1984	2					2	
Georges Labit	Don	1893	3					3	
Brouson	Don	1999	76					7	69
Guimet	Dépôt	1970	9				8		
Guimet	Dépôt	1797	19			1	14	4	
MGL	Dépôt	1952	6				5	1	
Inconnu			2					2	
TOTAL			139	6	2	4	35	23	69
POURCENTAGE %			100%	4.3%	1.4%	2.8%	25.2%	16.5%	49.6%

Organisation des tableaux des Archives de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse :

Dans une majorité des cas, deux dates figurent sur le dépôt de bilan, la première correspond au jour de la rédaction du document et la seconde au jour de la réception de la "déclaration" par un membre administratif de la bourse. Ces deux dates peuvent être identiques tous comme séparées d'environ un mois. Dans un souci pratique, et pour homogénéiser les résultats, c'est la date administrative qui fut relevée. Dans le cas où celle ci ne soit pas lisible voir absente, fut utilisée celle déclarée par l'auteur. Comme la récolte de ces données varie fortement d'un document à l'autre, le tableau récapitulatif précise par une étoile (*) si l'information affirmée était stipulée dans le document. Un point d'interrogation (?) signifie une hypothèse formulée de notre part et qui est fondée à partir des informations recroisées. Les attributs non spécifiés signifie que le document fournissait suffisamment d'informations pour affirmer l'exactitude de l'hypothèse.

Chaque lignes du tableau est organisées dans l'ordre de lecture des liasses.

Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier. - Cotes B 150 Emplacement 706 D 5 2, années 1715-1727

		Date	Ville	Spécialisation
1	ROUENS BLANC	10/08/27	?	TISSU ?
2	GERAUD ROUFIER	09/05/27	REVEL	FAIENCE ?
3	PIERRE TISSÉ	07/11/27	TOULOUSE	TISSU ?
4	JEAN DARDENNE	08/02/27	"COLOIGNE"?	TRAFIQUANT*
5	JEAN-PAUL BERZADOU	19/02/27	TOULOUSE	?
6	AUGUSTIN ROUBY[?]LE	04/09/27	?	?
7	CLAUDE FARROR	07/04/27	CARCASSONNE	FRABRIQUAN T DRAPS*
8	LES FARRER	08/07/27	?	?
9	DESPRIE?	29/03/27	TOULOUSE	MEUNIER?
10	CHARLES-JULIEN PROUST	20/07/26	CARCASSONNE?	?
11	HYPOLITE DEFOTTON	09/08/26	?	?
12	JEAN BRUN	13/09/26	TOULOUSE*	MARCHAND*
13	JEAN PECH	08/02/26	TOULOUSE*	MARCHAND DRAPIER*
14	JACQUES CHOMAC	12/02/26	?	TISSU ?
15	JOSEPH VINCENT	06/03/26	MURET?	?
16	CASBOUSSENU?	06/03/26	?	?
17	PIERRE COUZAN	18/06/26	TOULOUSE	VIN?
18	BARTHE	11/02/26	?	?
19	BAILLE BEUANT	21/06/26/	TOULOUSE	?
20	BAPTISTE BOUAN	12/07/26	CARCASONNE	?
21	?	08/07/26	?	TISSU ?
22	LAURANT ET VEUVE PANSEY	17/11/25	?	TISSU ?
23	LOUIS FRINCHAND	20/07/26	?	TISSU ?
24	?	21/04/25	?	?
25	FRANCES	19/05/26	?	TISSU ?
26	CANTECAR?	16/?/24	?	?

27	JEAN CARRERE	21/03/24	?	MERCIER-LUXE ?
28	JEAN RABALY	22/?/24	?	EPICIER?
29	NERBELOT	?/?/23	BLAGNAC	?
30	DEMAS PERE & FILS	07/04/23	?	VOITURIER*
31	JEAN-RAYMOND NICOLAS	25/06/23	?	PERRUQUIER*
32	FRANCOIS FRUILHERY	14/?/22	TOULOUSE	APOTHECAIRE, HERBISTE?
33	ANTOINE LAGRANENE???	18/?/21	?	?
34	MATHIEU DUVENGIEN?	?/?/18	TOULOUSE	MARCHAND*
35	GERMAIN ROUZARD	15/01/18	?	TEINTURIER?
36	?	?	?	?
37	ANTOINE RIVIERE	25/06/18	TOULOUSE	?
38	LAFONT	19/05/18	?	?
39	PIERRE FABANEL	?/?/17	TOULOUSE	?
40	MARRE RAUTINE	25/?/17	TOULOUSE	BARBIER?
41	SIMON OZEGUE	03/08/17	TOULOUSE	PATRON BARQUE DE POSTE*
42	PIERRE FARAL	?/?/17	?	?
43	LANTIGUE	01/04/17	?	VETEMENT ?
44	JEAN GOUJON AINÉ	12/05/17	TOULOUSE	MERCIER?
45	JACQUES MARSALENE	10/07/17	TOULOUSE	MERCIER?
46	FRANCOIS DOUZIECH	08/05/16	?	TISSU MARCHAND ?
47	JEAN ROUG2 & JEAN GAREPUY	1716	TOULOUSE	MARCHAN D TISSU ?
48	BRIDEL et MAURAN	17/04/1716	?	MARCHAND*
49	GUILHAUME LESPINASSE	07/08/1716	TOULOUSE	MARCHAND TISSU ?
50	JEAN VIDAL	04/01/1716	?	?
51	BARTHELEMY COUCAT	26/01/1716	TOULOUSE	MARCHAND EPICIER?
52	FRANCOIS GOUJON	04/01/1716	TOULOUSE	MARCHAND TISSU ?
53	JAMBERT	19/?/1716	?	MARCHAND DROGUISTE?

54	JACQUES FENASSE	12/?/1716	TOULOUSE	MARCHAND MERCIER LUXE?
55	PHILIPPE PORTES	21/?/1716	CARCASSONNE	MARCHAND DRAPIER*
56	JEAN ROUMAIGNAC	06/?/1716	TOULOUSE	MARCHAND TISSU ?
57	ANTHOINE THOURON	23/?/1716	TOULOUSE	MARCHAND*
58	JACQUES BOQUES	?	"LIMOUSE"?	MARCHAND*
59	BAUTET	18/?/1715	?	MARCHAND*
60	JEAN-BAPTISTE DAUMENC	03/02/1715	?	?
61	NICOLAS MARTIN	1715	TOULOUSE	MARCHAND*
62	PIERRE ROUSSEL	21/?/1715	TOULOUSE	MARCHAND DES VINS*
63	(veuve) LAMARCHE	14/07/1715	TOULOUSE	VETEMENT?
64	JEAN CAPELLA	24/08/1715	TOULOUSE	MARCHAND épices fruits?

SOMME TOTALE :		64
PROFESSION IDENTIFIÉE	16	25,00%
PROFESSION POTENTIELLE	27	42,10%
INCONNU	21	32,80%

PROFESSION DOMINANTE :	TEXTILE : 16 MARCHANDS
SUR TOTAL DU CORPUS	25,00%
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	48,50%

Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 166 Emplacement 706 D 5 5, années 1770

		Date	Ville	spécialisation
65	DOIX FRERES	26/07/70	?	MARCHAND AMBULAN *
66	JOSEPH DUCLOS	31/07/70	TOULOUSE*	NEGOCIANT*
67	GALINIES	31/07/70	CARCASSONNE *	NEGOCIANT* DRAPS-TISSU

68	JEAN VETIRAE	30/04/70	REVEL*	FABRIQUANT* de [?]
69	CHASTÉL (frères)	07/?/1770	TOULOUSE*	MARCHAND* TISSU
70	BLAIRE GAIMAL	26/?/1770	?	MARCHAND*
71	JOSEPH PRUDHOMME	10/?/1770	CASTRES*	FABRIQUANT* TISSU
72	AUGUSTIN-FRANCOIS DULOR	06/?/1770	CASTELNAUDA RY*	EPICIER?
73	?	19/?/1770	?	PATRON TISSERANT*
74	PHILLIPPE MERIE	22/?/1770	TARASCON*	BOULANGER*
75	BERNARD VERDRER	01/?/1770	TOULOUSE*	?
76	PIERRE BONOURE	04/?/1770	AUVERGNE*	MARCHAND COLPORTEUR*
77	JEAN-DAVID BRUYIERE	16/07/70	CASTRES*	MARCHAND FACTURIER*
78	LOUIS BOYER	11/05/70	CASTRES*	FACTURIER*
79	PIERRE ANDARE	19/03/69	CARCASSONNE *	MARCHAND DRAPIER*
80	JOSEPH CAMPAGNE	02/03/70	TOULOUSE*	NAGOCIAANT*
81	Antoine et Laurent FRAISSINET	21/?/1769	?	?
82	DORÉL	15/06/70	CASTRES*	?
83	PHILIPPE CLERGUE	29/05/70	ALBY*	MARCHAND* TISSU
84	BANQUIEV ?	13/06/70	TOULOUSE*	MARCHAND*

SOMME TOTALE :		19
PROFESSION IDENTIFIÉE	15	78,90%
PROFESSION POTENTIELLE	1	5,30%
INCONNU	3	18,80%

PROFESSION DOMINANTE :	TEXTILE : 16 MARCHANDS
SUR TOTAL DU CORPUS	31,60%
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	26,00%

Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de

la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 184 Emplacement 706 D 6 2, années 1788

		Date	Ville	spécialisation
85	PETROUILLE BOYSSU	27/09/88	?	?
86	POIROT & HUREAUX	17/10/88	TOULOUSE*	MARCHAND*
87	FONTES	18/ ?/88	TOULOUSE*	MARCHAND TISSU*
88	BUSQUET	23/ ?/88	TOULOUSE?	FABRIQUANT*
89	SICOT THOMAS	02/08/88	LOUDEL*	MARCHAND COLPORTEUR*
90	PELLET PERE & FILS	25/07/88	CARCASSONNE*	?
91	NICOLAS FERRIERE	20/?/88	SAINT-GIRON*	MARCHAND COLPORTEUR*
92	LEONARD JEAN	?	SAINT- MARTIN-LE- VIEUX*	BORDEUR*
93	BERNARD ALARE	27/06/88	?	PMARCHAND VÊTEMENT ?
94	TEOURSILLIE FILS AINE	?	CASTEL- SARRAZIN	MARCHAND COLPORTEUR*
95	ANTOINE LAGRANGE	28/04/88	CARERES	NEGOCIANT*
96	PIERRE CRUZET	26/07/88	TOULOUSE*	MARCHAND* EPICIER ?

SOMME TOTALE :		12
PROFESSION IDENTIFIÉE	7	85,30%
PROFESSION POTENTIELLE	2	16,60%
INCONNU	2	16,60%

PROFESSION DOMINANTE :	COLPORTEUR : 3 MARCHANDS
SUR TOTAL DU CORPUS	25,00%
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	30,00%

Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation

et la date figurant sur le papier- Cotes B 183, nouvelle cote : 12 B 183 Emplacement 706 D

6 2, années 1788

		Date	Ville	spécialisation
97	GATTIEU FILS AINÉ	08/04/88	TOULOUSE*	MARCHAND* TISSU ?
98	PIERRE BLANC	01/04/88	REVEL*	MARCHAND*
99	ETIENNE LAPEYRE	26/03/88	GIGNAC*	MARCHAND VOITURIER*
100	PIERRE BERGOGUAN	17/03/88	CASTEL SARRASY	MARCHAND DE TOILE*
101	LOUIS ROQUE	18/03/88	?	MARCHAND LAINE*
102	JOSPEH MILLET	17/03/88	DAUZAS*	MARCHAND COLPORTEUR*
103	JOSPEH BELOU CADET	14/03/88	REVEL	TRAFFIQUANT*
104	ROUSSEL	08/03/88	TOULOUSE*	MARCHAND*
105	TEIFSIERS ?	05/03/88	TOULOUSE*	MAITRE TAILLEUR HOMME*
106	JOSPEH BORDER	28/02/88	REVEL*	MARCHAND*
107	JEAN FOUREASTRE	26/02/88	SAINT-BEAT	MARCHAND BOIS*
108	JEAN TURER	18/02/88	TOULOUSE*	NEGOCIANT*
109	GUILHAUME RUFFET	06/02/88	CASTRES*	TANNEUR*
110	JEAN VILLENEUVE	15/02/88	CASTRES*	TEINTURIER*
111	LASSERE DOMINIQUE MARTIN AINÉ	26/06/88	AUCH*	NEGOCIANT*
112	JOSEPH-LOUIS CASSAFIERES	23/01/88	CORNAILLAN*	NEGOCIANT*
113	JEAN-PAUL JAUFFOZY FILS	17/01/88	SAINT- CHINIAN*	NEGOCIANT & FABRIQUANT EN BAS*
114	MICHEL FARAGON FILS	17/01/88	CASTRES*	BACHEMENTIE R*
115	DUFFAUT	22/06/88	TOULOUSE*	MARCHAND CHAPEAU*
116	JEAN BAQUÉ	20/06/88	COMMENGE*	TRAFIQUANT*

117	ETIENNE DELLARD & MARIE DELLARS	?	CAHORS*	NEGOCIANT*
118	JACQUES CAMAL	11/06/88	FOIX*	AUBERGISTE*
119	ANTOINE ALEGRE	04/06/88	SAINT- GAUDENS*	MARCHAND*
120	JEAN PAILHES	15/05/88	FOIX*	MARCHAND*
121	FRANCOIS MAZANNE & JACQUES ALLEGRE	08/05/88	AUVERGNE*	MARCHAND FORAIN AMBULANT TISSU*
122	VILLENEUVE DERIVIERE	05/05/88	ARPAJOU*	MARCHAND PIERRE*

SOMME TOTALE :		26
PROFESSION IDENTIFIÉE	26	100,00%
PROFESSION POTENTIELLE	0	0,00%
INCONNU	0	0,00%

PROFESSION DOMINANTE :	TEXTILE : 7 MARCHANDS
SUR TOTAL DU CORPUS	26,90%
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	26,90%

Tableau récapitulatif des noms des marchands apparaissant dans les dépôts de faillites de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse, ainsi que leur origine, leur spécialisation et la date figurant sur le papier- Cotes B 184, nouvelle cote : 12 B 185 Emplacement 706 D 6 2, années 1789

		Date	Ville	spécialisation
123	LASBARRIERER	19/09/89	TOULOUSE*	MARCHAND TISSU*
124	FRANCOIS NAYLIES	07/07/89	TOULOUSE*	NEGOCIANT*
125	LAREE CADET	04/04/89	FARAMON*	MARCHAND BIJOUTIER*
126	JEAN FRAUSSIÉL	06/07/89	VILLEFRANCH E DE ROUERGUE*	MARCHAND*
127	ANTOINE PALANQUE	08/07/89	AUCH*	MARCHAND BIJOUTIER*

128	JBARTHELEMY CHAUBERON	23/04/89	AUVERGNE*	MARCHAND COLPORTEUR*
129	PIERRE-ANTOINE GACHET CADET	30/06/89	TOULOUSE	MARCHAND QUINQUALIER*
130	DOMINIQUE GELIS	06/08/89	CARCASSONNE*	MARCHAND*
131	CABANET	?	TOULOUSE ?	FABRIQUANT*

132	ANTOINE BARRAU	08/04/89	TOULOUSE*	MARCHAND* EPICIER
133	ANTOINE FALIERER	30/08/89	TOULOUSE*	MARCHAND COUVERTURE*
134	DUBACY FILS	26/08/89	TOULOUSE*	MARCHAND PARFUMEUR*
135	NAYLIER	14/09/89	TOULOUSE*	?
136	JOSPEH GOURDON CADET	?	LABASTIDE DE SAINT-PIERRE COUTENAUX	NEGOCIANT*
137	JACQUES LABAT	30/10/89	BAGUENET*	MARCHAND*
138	JACQUES FREZOL	15/05/89	LIMOUX*	NEGOCIANT*
139	RAYMOND BOURDEL	?	LIMOUX*	?
140	ANTOINE RIECHARD	25/02/89	AUVERGNE*	MARCHAND COLPORTEUR*
141	LOUIS DUCASSE & ANNE BERNI	03/03/89	AUCH & PAU	MARCHAND MODISTES*
142	CHARPENTIER	01/07/89	LIMOUX*	?
143	PIERRE CHAMBARON	13/03/89	AUVERGNE*	MARCHAND COLPORTEUR*
144	ANTOINE BACH	18/07/89	TOULOUSE*	BIJOUTIER*

SOMME TOTALE :		22
PROFESSION IDENTIFIÉE	19	86,40%
PROFESSION POTENTIELLE	0	0,00%
INCONNU	3	13,60%

PROFESSION DOMINANTE :	DEMIE-LUXE*: 5 MARCHANDS
SUR TOTAL DU CORPUS	22,70%
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	26,30%

- Détail luxe 3 bijoutier-quincaillier, 1 parfumeur, 1 épicier

Bilan des résultats du dépouillement de la Bourse Commune des Marchands de Toulouse

	1715-1725	1770	1788	1788bis	1789
PROFESSION DOMINANTE	TEXTILE	TEXTILE	COLPORTEUR	TEXTILE	DEMIE-LUXE
SUR LA SOMME POTENTIEL ET IDENTIFIÉE	48,30%	26,00%	30,00%	26,90%	26,30%
SUR TOTAL DU CORPUS	25,00%	31,60%	25,00%	26,90%	22,70%

CORPUS

"Château de Saint-Géry, un décor chinois"	P 41
"Le château de Merville et son salon chinois"	P 45
"Château de Tournefeuille, un décor chinois de papier peint"	P 48
"Une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Chine"	P 51
"Carreaux de faïence de Montpellier, exemple d'un motif chinois"	P 53
"De la porcelaine de Chine de Commande"	P 54
"Un exemple de Chine de Commande française"	P 56
"Une assiette au motif de Saule"	P 58
"De la faïence toulousaine au chinois"	P 60



Château de Saint-Géry, un décor chinois

Exemple n°1: Décor chinois, château de Saint-Géry, milieu du XVIII^e siècle, auteur inconnu, toile peinte, marouflage, format monumental.



Illustration 1: Chinois fumant (détail)

Non loin de Rabastens et tout près du cours d'eau du Tarn, le château de Saint-Géry abrite aujourd'hui dans l'extrémité d'une de ses ailes un curieux ensemble de décors, remarquable avec ses dimensions et son exotisme. Sur plus de 5 mètres de long pour le plus grand, cet ensemble se compose de cinq toiles peintes, présentées au mur, sans doute par marouflage. Bien qu'à ce jour le grand panneau présente de nombreuses restaurations et modifications, cet ensemble demeure encore cohérent et la disposition que nous lui connaissons aujourd'hui était probablement

la même qu'au XVIII^e siècle. En témoigne la parfaite intégration du décor dans les boiseries de la pièce ainsi qu'avec son miroir, lui aussi en parfaite adéquation avec le thème de la Chine puisque il est surmonté à ses deux extrémités par des pagodes. Des chinois fumants, des chinois riant ou plongés dans leur conversation. Ce décor présente une image heureuse et idéale de la Chine.

Une pièce rassemble les quatre toiles et forme un petit salon "chinois". Plusieurs thématiques sont représentées comme l'Empereur et sa Cour, un mandarin ou confucéen enseignant, il n'y pas de distinction claire de ces représentations. Les illustrations n°5 et n°5 nous



Illustration 2: Miroir et boiserie avec motif de pagode (Détail)

donne un aperçu de ce salon. Le dernier panneau est le plus grand (illustration n°6), il est également isolé de cet ensemble et se trouve actuellement dans la cage d'escalier du château. De nombreuses découpes et assemblages témoignent peut être d'un passé mouvementé de cette toile. Par ailleurs, comme cela est visible dans l'illustration n°3 ces assemblages pourraient également induire l'existence d'une autre toile, elle aujourd'hui disparue. Nous ne savons hélas que très peu de chose au sujet de ce décor et par ailleurs, les archives en possession des actuels propriétaires du château ne livrent pas d'indications au sujet de l'arrivée de cet ensemble ni sur l'existence de pièce de porcelaine de Chine dans les intérieurs. Pourtant la présence d'un tel motif pose de nombreuses questions, le première concernant le transport ainsi que sur le lieu

de fabrication de cet ensemble : a-t-il était réalisé au château, dans la région ou ailleurs comme à Paris par exemple ? Le transport et la réalisation du grand miroir est également une problématique fascinante qui nous questionne sur la circulation des biens de luxe dans les provinces et hors des grandes demeures de la capitale.



Illustration 3: (Détail) du décor chinois de la cage d'escalier du château de Saint-Géry



Illustration 4: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Saint-Géry



Illustration 5: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Saint-Géry



Illustration 6: Vue de la cage d'escalier et son décor chinois du château de Saint-Géry



Illustration 7: Détail sur salon chinois du château de Saint-Géry



Illustration 8: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIII^e siècle?



Illustration 9: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIII^e siècle?

Exemple n°2 : Le “salon chinois“ du château de Merville, milieu du XVIII^e siècle, vers 1753, Gilles Pin (1720- 1804), bois peint, peinture à l'huile sur bois, 18 grands formats.

Le salon chinois du château de Merville est incontestablement le décor au motif chinois le plus connu de la région Midi-Pyrénées. Ce décor de dix-huit panneaux de bois peints, accompagnés de leurs médaillons, fut sans doute complété au XIX^e siècle avec une frise de porcelaine. Nous en avons sélectionné trois que nous présentons au lecteur (voir à gauche du texte), un certain nombre sont également en double. Ces dernières furent dans les précédentes études qualifiées de porcelaine « *compagnie des Indes* » mais il n'en est rien. Elles correspondent parfaitement au style des porcelaines japonaises, qualifiées sous le nom du port leur vente : Imari.

Elles semblent pourtant dater du XVIII^e siècle. Cependant, ni elles, ni aucune autres porcelaines de Chine n'étaient mentionnées dans l'inventaire de 1770. Cet agencement comporte néanmoins une intérêt majeur dans notre compréhension du goût de l'exotisme et du motif chinois. Le décor fut réalisé par la main de Gilles Pin et



Illustration 10: Détail de la frise de porcelaine, Porcelaine du Japon, Imari ?, XVIII^e siècle?

sous la commande Henri-Auguste de Chalvet-Rochemonteix au tout milieu du XVIII^e siècle. Il témoigne aujourd'hui du goût de la région toulousaine pour les motifs rappelant l'exotisme des porcelaines de Chine.

Cet ornementation aux motifs chinois se consacre tout comme au château de Saint-Géry à des thèmes joyeux et agréables : des chinois à la pêche, les plaisir de la lecture, des enfants jouant ou de nobles chinois prenant le thé. Chacun des personnages évoluant dans un environnement végétal et plaisant.

Leurs visages sont doux, leurs traits posés, ce décor invite le spectateur à la détente, à s'ouvrir vers les délices de la vie en plein air lors des beaux jours. Les grandes fenêtres formant des ouvertures de lumière et donnant sur la campagne du château située en contrebas participaient également à cette atmosphère de villégiature que le château incarne parfaitement.



Illustration 11: (Détail) décor du salon chinois du château de Merville



Illustration 12: Vue d'ensemble du salon chinois du château de Merville



Château de Tournefeuille, un décor chinois de papier peint

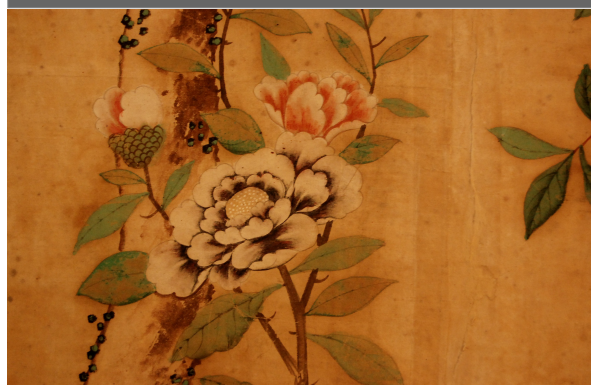


Illustration 13: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)



Illustration 14 : Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)

Exemple n°3 : Un décor de papier peint, XVIII^e siècle ou XIX^e siècle ?, auteur inconnu, origine inconnu, Chine ?, Mairie de Tournefeuille, grand format.

Ce décor n'a pour l'heure fait l'objet d'aucune étude. Il est de très grande dimension (plus de 3 mètres de long) et comme en témoigne les illustrations n°13 et n°14 il est encore d'une incroyable fraîcheur. L'exécution est elle aussi d'une très grande qualité. Probablement de la fin du XVIII^e siècle voir du début du XIX^e siècle, ce type d'ornement est extrêmement rare. Nous présentons au lecteur une vue d'ensemble du papier peint dans l'illustration n°19. Le motif est vraisemblablement incomplet car à l'extrémité droite du panneau nous pouvons distinguer les

ailes d'un oiseau aujourd'hui disparu. Par ailleurs l'illustration n°20 montre un morceau de papier peint incrusté dans une cheminée ce qui démontrerait que ce décor a subi plusieurs découpes.

L'ensemble de ce décor se présente sous la forme de cinq bandeaux de papier, tous unis et



Illustration 15: François Boucher, *Dame attachant sa jarretière et sa servante*, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza. (Détail)

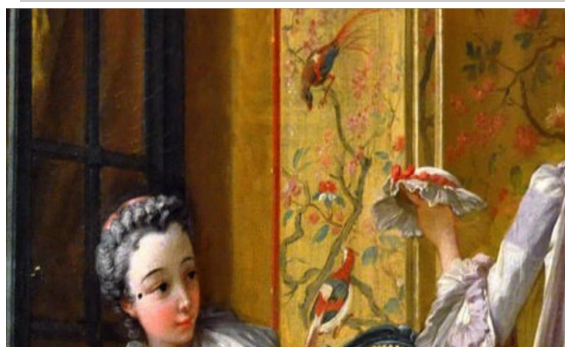


Illustration 16: François Boucher, *Dame attachant sa jarretière et sa servante*, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza. (Détail)



Illustration 18: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)

formant une parfaite homogénéité. Cet assemblage est-il un indice pouvant expliquer l'utilité première de ce papier peint ? Nous retrouvons par exemple dans un des tableau de François Boucher (1703-1770) – *Dame attachant sa jarretière et sa servante*, Huile sur toile, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza – illustrations n°15 et n°16. un paravent au décor similaire. Le motif de ce dernier est composé de deux oiseaux avec des postures semblables au décor de papier peint du château de Tournefeuille : illustrations n°17 et n°18. S'agit-il ici d'une correspondance ? Nous resterons prudent car répondre à cette question demanderait une large étude. Cependant le papier peint de Tournefeuille démontre que des objets au goût chinois et au goût de la capitale étaient présents dans la région de Toulouse à la fin du XVIII^e voir au début du XIX^e siècle.



Illustration 17: Papier peint, Mairie de Tournefeuille (Détail)



Illustration 19: Vue d'ensemble du papier peint de la Mairie de Tournefeuille



Illustration 20: Vue d'ensemble du papier peint de la Mairie de Tournefeuille



Une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Chine



Illustration 21: Tasse et soucoupe, Chine, période Qianlong (1736-1795), porcelaine dure, émaux polychrome, dorure, H. : 6,4cm, Toulouse, Musée George Labit, INV : D78 2 10.

Exemple n°4 : Tasse et soucoupe, Chine, période Qianlong (1736-1795), porcelaine dure, émaux polychrome, dorure, H. : 6,4cm, Toulouse, Musée George Labit, INV : D78 2 10.

Cet ensemble de porcelaine est composé d'une tasse et d'une soucoupe. Cet objet est issu d'un dépôt du musée Guimet en faveur du musée Georges Labit de Toulouse de 1977. Un décor polychrome se déploie sur le pourtour de la tasse ainsi qu'à l'intérieur de la soucoupe. Sur la tasse deux personnages aux traits chinois se dégagent d'un arrière plan occupé par un corps de bâtiment. Une croix qui surmonte cette

architecture indique la fonction religieuse de cet édifice : c'est une église. L'ornementation présente donc une église en Chine. Ceci n'est pourtant pas impossible car au XVIII^e siècle les missionnaires jésuites évangélisaient déjà la Chine. Mais ce type de décor était-il à usage des catholiques chinois? Ce n'est sans doute pas le cas, bien que des chinois ont potentiellement pu en acheter sur des marchés locaux de l'époque. L'origine même de cet objet est encore à déterminer : s'agit-il d'une production des ateliers de porcelaine chinois situé dans la ville de Jingdezhen ? Ou bien il s'agit d'une production européenne visant à susciter l'exotisme en empruntant à la véritable porcelaine chinoise les traits chinois de leurs personnages ? Les indices pouvant répondre à cette

question se trouvent dans la composition des couleurs employées. Le pourtour de la soucoupe, de sa tasse ainsi que son anse son rehaussé de dorures, les vêtements d'un des personnages sont roses, l'arrière plan est vert et une palette riche de couleur a été ici employée. Or les dorures tout comme ces couleurs ne sont pas à l'origine de production chinoise car elle furent développées en Europe pour répondre aux goût des Occidentaux. Ces couleurs étaient obtenues à base de d'oxyde de plomb, de cuivre, d'or ou de chrome, dont les ateliers chinois de Jingdezhen s'approprièrent dans le courant du siècle les techniques pour répondre aux commandes des marchands européens, sans pour autant que celles-ci ne soit rentrées dans leurs coutumes et leur goût. Le coup de pinceau pourrait quant à lui – nous parlons ici du style d'exécution – s'apparenter à des ateliers chinois de cette même période. Cet ensemble de porcelaine pourrait donc correspondre à une "Chine de commande". Dans ce sens, elle illustre les échanges culturels qui ont existé au XVIII^e siècle entre l'Europe et la Chine. Ce type d'objet en porcelaine, souvent acheminé dans le processus des "Chine de commande" en Europe, faisaient partie d'un ensemble d'autres porcelaines rassemblé dans un service à thé au nom de "cabaret de porcelaine", que les occidentaux pouvaient utiliser comme service à thé ou à café. Porcelaine de Chine ou d'Europe ? Cet exemple est avant tout à l'image des potiers et des peintres sur porcelaine qui d'Orient ou d'Occident ne cessèrent de se perfectionner et de s'imiter au point d'en mélanger les styles et les attributions.



De la porcelaine de Chine de commande



Illustration 22: Jan Luyken, *La Crucifixion*, gravure tirée de la *Bijbel Nederduytse*, Amsterdam, 1750.

Exemple n°6 : Assiette décorée de la crucifixion du Christ, Porcelaine, encre de Chine, dorure, vers 1740, Chine, diam 22.8 cm, Groninger Museum.

Cette assiette de porcelaine est aujourd'hui conservée au musée Adrien Dubouché à Limoges. Elle est rentrée dans les collections par un don d'Adrien Dubouché en 1866. Impossible donc de connaître son parcours avant son entrée au musée. Son décor est dessiné en grisaille, technique réalisée avec de l'encre de Chine. Cette pièce illustre le processus des « Chines de commande » qui eut lieu durant tout le XVIII^e siècle. Mais contrairement à l'exemple suivant – Jupiter et Junon – ici

nous n'avons pas une scène mythologique mais religieuse. Cette scène est très clairement identifiable : le Christ est crucifié en compagnie des deux larrons sur le Golgotha. À ses pieds, les soldats romains jouent aux dés pour se partager les biens du Christ. Cette pièce est particulièrement intéressante puisque ce motif se retrouve dans de nombreuses productions



Illustration 23: Tasse à café-chocolat décorée de la crucifixion du Christ, Porcelaine, encre de Chine, dorure, vers 1740, Chine, diam 6.3 cm, Groninger Museum

comme dans objets pièces de porcelaine du musée Groninger : (illustration n°23). Christiaan Jörg, Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Leyde au Pays-Bas a retrouvé le modèle originel de ce motif chez un graveur d'Amsterdam¹⁶ : Jan Luyken (1649-1712). Ce motif a sûrement été produit en de grandes quantités puisque deux assiettes le représentant ont été vendues en 2007 à Amsterdam dans l'hôtel des ventes de Christie's.¹⁷ De nombreuses autres pièces de ce type sont également mises en évidence par l'étude de Christiaan Jörg. Toutefois, celles-ci semblent avant tout avoir été destinées au marché hollandais. Comment expliquer la

présence d'une assiette de ce type dans la collection d'Adrien Dubouché ? La t-il acquise au XIX^e siècle ? Le monopole imposé par la Compagnie des Indes durant tout le XVIII^e siècle protégea la France de l'exportation de ses voisins européens en produits chinois mais nous pouvons douter du respect de ce type d'interdiction. Ces assiettes de Chine soulèvent de nouvelles questions : était-il possible que les ateliers en porcelaines chinoises adaptaient leurs productions en fonction de la nation à fournir ? Cette piste est envisageable, car la majorité des pièces ornées de ce motif sont aujourd'hui en Hollande. Dans ce cas, la porcelaine chinoise ne répondait pas qu'à une demande occidentale au sens large mais bel et bien à des commandes et une déclinaison de leur savoir faire en fonction de chaque pays.

16 Christiaan Jörg, A Pattern of Exchange : Jan Luyken and « Chine de Commande » Porcelain, Metropolitan Museum Journal, Vol. 37, 2002, p.171-176. Voir dans le volume II p.34 : Figure n°18

17 Vente du 20 et 21 novembre 2007 à Amsterdam chez Christie's, URL : <http://www.christies.com/lotfinder/lot/a-pair-of-encre-de-chine-crucifixion-plates-circa-4991158-details.aspx>, dernière consultation : le 30/05/2014.



Un exemple de Chine de Commande française



Illustration 24: Assiette ; "Jupiter et Junon", porcelaine, 1755 , grisaille et or, Diam. : ?, ateliers de Chine : ?, Lorient, Musée de la Compagnie des Indes, INV : ?

Exemple n°7 : Assiette ; "Jupiter et Junon", porcelaine, 1755 , grisaille et or, Diam. : ?, ateliers de Chine : ?, Lorient, Musée de la Compagnie des Indes, INV : ?

Cette porcelaine est une assiette de production chinoise. Produite au milieu du XVIII^e siècle elle répond à un goût européen. Le décor de bordure, d'une grande finesse a sûrement été réalisé à l'aide d'un pochoir. Des aplats d'or sur la bordure ainsi que sur la descente viennent rehausser le motif. La qualité de ce décor, ainsi que les incrustations d'or laissent penser que cette bordure fut réalisée dans un atelier européen car les porcelainiers de Jingdezhen n'en maîtrisaient pas la technique de la dorure à ce niveau. Dans le fond de l'assiette se

développe un décor à "l'occidental". Au centre, un couple vêtu à l'antique, s'enlace. Au second plan à leur droite, deux putti échangent la flamme d'un flambeau. La scène se rattache à l'iconographie de Jupiter et Junon. Ce décor tranche avec la bordure par sa plastique partiellement maîtrisée. Cette partie semble avoir été peinte par des ateliers chinois car les traits des visages correspondent à des faciès asiatiques. La composition de la scène se calque sur une gravure (illustration haut de page) de Gaspard Duchange (1662-1757) représentant le tableau *Jupiter et*



Junon sur le mont Ida d'Antoine Coypel (1661-1722) dont nous n'avons qu'une copie¹⁸. Cette porcelaine a bien été réalisée d'après une gravure car tout comme cette dernière, elle est l'inverse du tableau d'A.Coypel. Ainsi elle met en lumière une fois de plus, le processus de commande et d'échange culturel.

Illustration 25: *Jupiter et Junon sur le mont Ida*, Antoine Coypel (1661-1772), vers 1699, H. : 177 cm , L. : 152 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts.

18 *L'odyssée de la porcelaine chinoise : collections du musée national de Céramique, Sèvres et du musée national Adrien Dubouché*, Limoges, Musée national de Céramique, Sèvres, 20 novembre 2003-16 février 2004, Musée national Adrien Dubouché, Limoges, 6 mars 2004-1er juin 2004, Musée de la Faïence-Château Pastré, Marseille, 25 juin-10 octobre 2004 -- [organisée par le musée national de Céramique] ; [catalogue par Monique Crick, Marie-France Dupoizat, Christiaan J. A. Jörg... (et al.)], 2003, Paris : Réunion des musées nationaux, 256p. Voir dans le volume II p.28 : Figure n°11



Une assiette au motif de « Saule »



Illustration 26: Assiette, faïence, émaux polychrome bleu et blanc, Dia : ? Toulouse, Musée Paul Dupuy , INV : 55931.

Exemple n°8 : Assiette, faïence, émaux polychrome bleu et blanc, Dia : ? Toulouse, Musée Paul Dupuy , INV : 55931.

Cette assiette de faïence (illustration n°26) est conservée au Musée Paul Dupuy de Toulouse. Elle n'est pas répertoriée dans l'inventaire moderne du musée mais dans le registre du XIX^e siècle qui en donne l'origine ; la manufacture Viellard de Bordeaux. Cette pièce est datée du milieu du XIX^e siècle, aussi est-elle hors du cadre historique de notre sujet. Toutefois son décor est particulièrement intéressant puisqu'il propose une chinoiserie. Celui-ci se développe sur le fond de l'assiette, et comprend

des pagodes, des arbustes, deux oiseaux, une barque, un pont, trois hommes dessus, une barrière de la végétation, etc... Ce ne sont pas ces éléments mais leur agencement qui nous intéresse. Car cette composition est identique à une assiette de faïence du XIX^e siècle découverte et conservée au musée de la Chartreuse à Douai, et avec pour origine une manufacture de Calais (illustration n°28). Ce motif semble avoir été également produit à la manufacture de Caughley Broseley à la

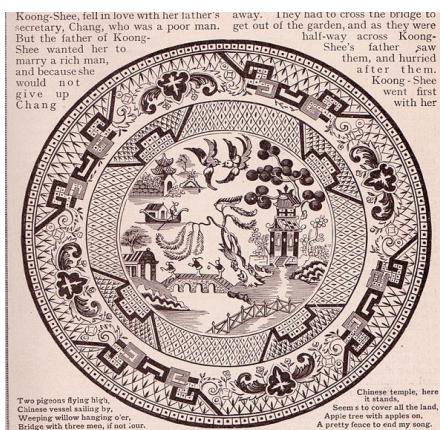


Illustration 27: (détail p 325 vol II), Arthur Mee and Holland Thompson, *The Book of Knowledge, The Children's Encyclopedia*, Ed The Grolier Society of New York, 1902

fin du XVIII^e siècle en Angleterre.¹⁹ Thomas Minton qui y travailla comme graveur créa la manufacture Thomas Minton et Sons dans la ville de Stoke-On-Trent à la fin du XVIII^e siècle.²⁰ La création de ce motif, inspiré de la porcelaine de Chine est attribuée à cette manufacture. On désigne cette composition sous les termes de : "motif de saule" ou "Blue Willow" cette dernière expression est aujourd'hui la plus répandue. Ce motif se retrouve aussi au Portugal. La grotte, "casa fresco" située dans les jardins du palais Fronteira à Lisbonne a été décoré dans un goût rocaille au XVII^e siècle avec des porcelaines de Chine de la dynastie Ming.²¹ C'est sur l'un de ces tessons, découverts incidemment lors d'une visite sur place que l'on retrouve le même motif de l'assiette du musée Paul Dupuy. Illustrant ainsi toute la longévité du motif chinois au travers des siècles en Europe.



Illustration 28: assiette, faïence, Calais, 2nd moitié du XIX^e siècle, D. 26 ; H. 4.5, Douai, Musée de la Chartreuse, INV : A.4179

19 Stoke-On-trThe Jacksonville 'Blue China' Shipwreck (Site BA02): the Ceramic Assemblage, *Odyssey Papers* 20, Ellen Gerth *Odyssey Marine Exploration, Tampa, USA*, 41p.

20 Voir le site officiel du musée : URL : <http://www.stokemuseums.org.uk/whats-on/exhibitions/>, dernière consultation 2014.

21 Voir dans le volume II p.31 : Figure n°14

De la faïence toulousaine « au chinois »



Illustration 29: « Assiette "au chinois" fin du XVIII^e siècle, faïence et émaux polychromes, Diam. : 24,5cm, ateliers Pellet-Desbarreaux, Toulouse, Musée Paul Dupuy, Diam. : 24,5cm, INV : 6846.

Exemple n°9 : « Assiette "au chinois" »

fin du XVIII^e siècle, faïence et émaux polychromes, Diam. : 24,5cm, ateliers Pellet-Desbarreaux, Toulouse, Musée Paul Dupuy, Diam. : 24,5cm, INV : 6846.

Cette assiette en faïence, décorée d'émaux colorés montre un décor qui se déploie dans le bassin et sur la bordure. Le fond de l'assiette est occupé par un personnage fumant une longue pipe qui renvoie peut-être à une pipe à opium ou à tabac alors très en vogue dans la culture chinoise du XVIII^e siècle. En revanche, la longueur exagérée de la pipe la rend comparable à une "chibouque", pipe d'origine Ottomane en vogue dans le monde arabe au XVIII^e siècle. Aussi s'agit-il d'un motif inspiré d'une

vrai pipe chinoise ou bien est-ce une image "artificielle" et uniquement issue de l'imaginaire européen ? Un large chapeau conique couvre la tête du personnage, sa forme évoque l'image du chapeau chinois. Une longue moustache fine et tombante est similaire à une moustache à "la chinoise". C'est par l'association de ces trois éléments : moustache, chapeau, pipe que pour des



Illustration 30: Sucrier, faïence, décor polychrome, fin du XVIII^e siècle, D. 10cm ; H. 10,5cm, Bordeaux, Musée des Arts Décoratifs INV : 395.

yeux occidentaux ce motif évoque l'iconographie du chinois. Ainsi, pour définir le style de ce décor, on parle de chinoiseries.²² Les couleurs ont été appliquées au pinceau, les nuances et irrégularités en témoignent. Un papier poncif – sorte de papier calque – a du être employé par l'ouvrier pour déposer les traits du personnage. Le même décor se retrouve dans d'autres exemples comme le sucrier du Musée des Arts Décoratifs de Bordeaux : illustration n°30. Par ailleurs, le schéma de ce motif, personnage chinoisant fumant, a également été repris dans de nombreuses autres manufactures. Aussi est-il possible de s'interroger sur l'existence d'un cahier de modèles qui aurait circulé, ou bien la popularité de ce motif a-t-elle

poussé les manufactures à s'imiter ? Ce qui est certain, c'est que la diffusion de ce motif, ainsi que son développement dans les manufactures locales de faïences est aujourd'hui le témoin de la demande de l'époque en production exotique. Cette pièce est donc primordiale pour l'étude des porcelaines chinoises dans le Haut-Languedoc car l'existence d'une production d'un tel décor à Toulouse au XVIII^e siècle est la preuve d'une demande des habitants de la région en chinoiseries.

22 *Ibidem*

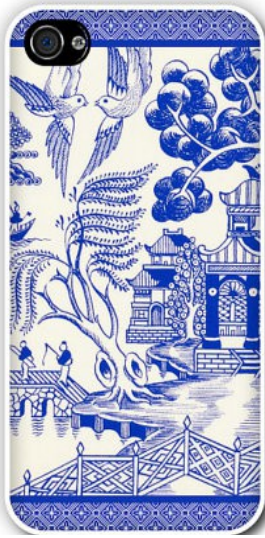


Illustration 31:
<https://www.etsy.com/fr/listing/122079227/iphone-case-cas-de-saule-modele-de>



Illustration 32: François Boucher , *Le Déjeuner*, 1739, H. 81cm. ; L. 65 cm. Huile sur toile, Paris, Musée du Louvre.



Illustration 33: François Boucher, *Dame attachant sa jarretière et sa servante*, 1742, Huile sur toile, H. 52 cm ; L.66 cm, Madrid, Collection Thyssen-Bornemisza.



Illustration 34: Assiette, porcelaine, Winterthur Museum, Winterthur, Collection G.A. Godden, Worthing, Sx.



Illustration 35: Plat, porcelaine de Sèvres, 1791, 24 cm, États-Unis, The Metropolitan Museum of Art



Illustration 36: Plat, faïence stannifère, Delft.? , XVIII^e siècle, INV : 39.901 Montpellier, musée Fabre.



Illustration 37: Plat, Porcelaine, bleu de cobalt sous couverte. Chine - règne de Qianlong (1736-1795), vers 1770 L. 37 cm ; l. 29 cm Musée de la Compagnie des Indes, Ville de Lorient Don de la Société des Amis du Musée, 2000. Inv 2000.15.1



Illustration 38: Porcelaine de Chine, H.45 cm, fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle, Istanbul, Palais de Topkapy.



Illustration 39: :Canton : L'allée Respondentia et les factories, début du XIX^e siècle, huile sur toile, H. 46Cm ; L. 60cm, Nantes, musée départementale Dobrée, INV : 570.2795.



Illustration 40: L'Adresse de Gersaint : "A la Pagode, Gersaint marchand jouaillier sur le pont Nôtre Dame", Anne Claude Philippe de Pestels de Lévis de Tubières-Grimoard, comte de Caylus(1692-1765), graveur, François Boucher (1703-1770), dessinateur, 1740, BNF, Estampes, AA3 CAYLUS,



Illustration 41: Retable, XVIII^e siècle ?, Toulouse, Basilique Saint-Sernin



Illustration 42: Grue et tortue-dragon, Bronze, Japon, seconde moitié du XIX^e siècle, INV : OA 2012.2236, Musée des arts décoratifs de l'océan Indien.



Illustration 43: 5 personnages, porcelaine dure, Chine, vers 1710-1715, Musée Adrien Dubouché, Limoges, ADL 305



Illustration 44: (détail), voute de la "Casa de Fresco" dit "maison fraîche" et de ces porcelaine de Chine incrustée dans le décor, jardin du Palais Fronteira, Lisbonne, XVII^e siècle.



Illustration 45: Fontaine en faïence de Montpellier, XVIII^e siècle, ENV H.30cm, Musée de Vulliod Saint Germain, Pézenas, INV : 57.1.54 .



Illustration 46: Giovanni Bellini & Titien, *La Festa degli Dei* – trad : *Le Festin des Dieux* – , vers 1514-1529, huile sur toile, H : 170, L : 188 cm, National Gallery of Art ; États-Unis, Washington, INV : 1942.9.1



Illustration 47: Andrea Mantegna 1431-1506, *L'adoration des Mages*, début du XVI^e siècle, H : 48,6, L : 65,6 cm, J. Paul Getty Museum, Etats-Unies, Los-Angeles.

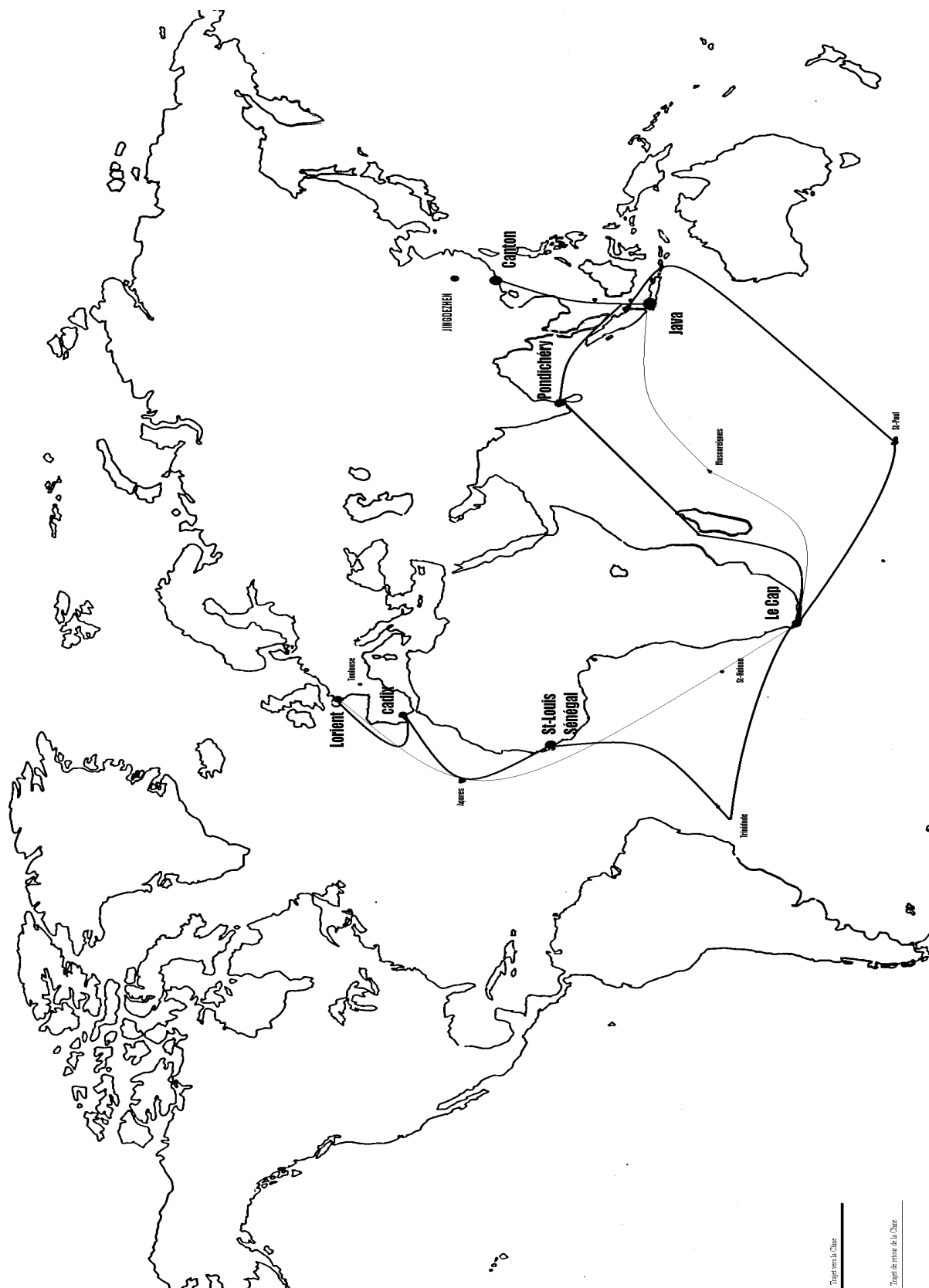


Illustration 48: Carte du monde et les principales routes maritimes pour les navires français pour rejoindre la mer de Chine au XVIII^e siècle

Bilan Soutenance 2014

Les points forts :

Le jury a souligné un bel avant-propos ainsi qu'une bonne historiographie et introduction. Par ailleurs l'intérêt et la pertinence du corpus a été également remarquée, seule la présentation devait être travaillée

Les points faibles :

Le jury a été sévère concernant l'exercice de l'écriture. Trop d'erreurs ont entaché la lecture du texte le rendant impropre.

Recommandations réalisées :

Le jury a proposé :

- d'abandonner les termes de rocaille ou de rococo.
- de recentrer le sujet sur le commerce et le transport des objets de luxe notamment en s'intéressant aux travaux de Natacha Coquery et de Anne Perrin Khelissa.
- de travailler sur l'archéologie.
- de vérifier les collections de la famille Courtois.
- de s'intéresser au commerce des gantiers parfumeurs.
- d'enrichir la bibliographie de publications en anglais.

Recommandations inachevées :

- De travailler avec les archives du port de Marseille.
- De voir les catalogues numérisés des grandes salles de ventes

Détail du dépouillement

AMT 5S 33
MONTÉGUT

	MONTÉGUT
Objet en rapport avec	
CRÈME	0
SUCRE	3
CAFÉ	1
TABAC	5
THÉ	13
Objets	
THEYERE	0
CAFFETIERE	0
SOLITAIRE	13
TABATIERE	5
TASSE	18

Détail du dépouillement dans le texte :

[...]trois douzaines assiettes fayence blanche fine et trois plats idem treize solitaires fayence, cinq taces et deux soucoupes fayence un cabaret en tolle peinte, douze taces un sucrier fayence blanche[...]
[...]Figure chinoises en broze, terre peinte ou pierre
-Confiscius legislateur philosophe des chinois
-Une chinoise portant un vase de bronze
-Un chinois assis tennat sa Pautouffe en pierre
-Un chinois accroupi tenant un petit meuble en pierre
-Un chinois debout tennat un éventail, en pierre
-Un chinois tennant son soulier debout en pierre
-Une chinoise sortant du linge, en pierre
-Un vieillard chinois tennat un bouquet assis avec son bonnet, terre peinte
-Autre chinois accroupi riant, en terre peinte
-Une autre chinoise en terre sigillée tenant un Hai
-Un chinois tenant un vase à anse assis sur un boeuf
-Deux petits chinois accroupis[...]
[...]Une petite coritoire fayence et une petite tace à café sa souscoupe le tout à bord doré deux livres[...]
deux petites souscoupes fayence blanche contenant du sucre figuré[...]
deux vieilles boîtes à tabac[...]

AMT 5S 33 RESSEGUIER

	RESSEGUIER
Objet en rapport avec	
CRÈME	3
SUCRE	1
CAFÉ	2
TABAC	6
THÉ	6
Objets	
THEYERE	0
CAFFETIERE	5
SOLITAIRE	0
TABATIERE	6
TASSE	6

Détail du dépouillement dans le texte :

[...]17 tableaux et gravures sous verres

4 tableaux à l'huile

2 vases pour fleur en fayance

4 vases en fayance

1 vieu tableau de fayance

1 tambour avec son tamier pour passer le sucre

1 moulin à café, autre moulin à café plus petit

4 vieilles cafferies en tolle

13 assiettes en fer blanc

1 caffetiere pour mettre de l'huile

3 cabarets en bois peints

6 tasses et leurs souscoupes et trois grands plats et trois pots à creme sans anse le tout en porcelaine de differentes qualités

6 tabatières en carton[...]

"nous avons trouvé quelques objets depeux de valeur, tels que fayance,"[...] Le commissaire nota

"nous y avons trouvé une différence énorme, à l'égard de l'argenterie et de la porcelaine"[...]

"quand à la porcelaine, il y en trouva beaucoup plus, mais après la mort du dit Boyer Drudray il la remit presque toute aux domestiques de la dite veuve Resseguier qui vinrent la lui demander de sa part, en sachant cequ'elle est devenue depuis, ne sachant non plus ce qu'est devenu ladite argenterie [...] qu'elle fut prise pendant son absence de la dite maison.[...] j'ai noté pas de porcelaine sur cheminé ni trumeaux[...]"

AMT 5S33 du BOURG

Objet en rapport avec		
CRÈME	9	
SUCRE	9	
CAFÉ	64	68,00%
TABAC		0,00%
THÉ	12	12,70%
Total	94	100,00%
Objets		
THEYERE	5	
CAFFETIERE	8	
SOLITAIRE	8	
TABATIERE		
TASSE	61	

Détail du dépouillement dans le texte :

8 solitaires fayance

6 tableaux

2 tableaux

1 cabaret en tole peint dans le quel est un sucrier une teyere une boite à thé et 8 tasses à caffè avec chacune leurs soucoupes le tout en porcelaine de differentes coulerus estimé 40 £ [...] 1 table en porcelaine peinte en fleur de plusieurs couleurs et garnis en argent avec une arme. En même porcelaine cinq plats couverts et 24 assiettes aussi porcelaine peinte de differentes couleurs un saucier un sucrier deux salières une ménagère et deux autres en forme de coquille le tout même porcelaine estimé 200£ y compris un desus de sucrier garni en argent & deux boites aussi en porcelaine [...] deux seaux peints en la dela Chine une veriere même peinture dans laquelle est deux grands flacons en cristal un sucrier [...] une second sucrier sept plats [...] un petit cabaret en tole peinte dans lequel est quartose tasses à caffè de différentes grandeurs et quatorse autres tasses à caffè avec leur soucoupes de differentes grandeurs le tout en porcelaine peinte de differentes couleurs estimés 100£ [...] un petit cabaret dans le quel est neuf pots à crpeme une ecuele [...] un saladié et deux pots à fleurs le tout fayance blanche fine peinte en fleurs de plusieurs couleurs une teyere en fayance grose deux caisses peintes en la de la Chine [...] douze groupes de figures chinoises et une vingtaine dautres petites figures chinoises le tout en porcelaine et deux figures el albatre 50£ [...] cinq assiettes, le tout en fayance partie blanche peinte en bleu et partie terre depipe, dix-huit tasses à caffè, avec chacunes leurs soucoupes, le tout fayance partie blanche et partie jaune peinte en fleurs le tout estimé 50£ y compris deux autres tasses avec leurs soucoupes, conformement aux précédentes [...] deux soupières l'une en

forme de melon et l'autre en forme de courge, un pot, vingt assietes et deux theyere le tout en fayance de plusieurs qualités et couleurs [...] six pots à l'eau, cinq cuvettes, et deux pots de chambre fayance blanche deux soupieres fayance blanche [...] trente trois plats de differentes formes et grandeurs, douze tasses à caffè avec chacune leurs soucoupes, dix douzaines moins deux assiettes, cinq sucriers trois soupieres, quatre caffetieres deux saladiers, un moutardier trois ecuelle, un saucier et deux plateaux avec anses le tout en fayance de differentes grandeurs, qualités et couleurs [...] 164. un moulin à caffè, un cabarat en bois peint [...] 166. deux caffetiere en terre [...] 200. un cabaret de tole peintre sur lequel est deux saliere cristal deux en fayance, deux theyere, quatres tasses, et un sucrier le tout fayance blanche 6£ [...] 218. deux grandes urnes en porcelaine peinte en brun avec fleurs [...] 234. un cabaret en tole peint garni d'une caffetiere un sucrier, d'une tasse à caffè avec sa souscoupe un dejeunier, et deux pots à fleurs, le tout fayance bleue ditte Bol estimée 10£

5S 33 DASPÉ

Objet en rapport avec	
CRÈME	
SUCRE	
CAFÉ	1
TABAC	
THÉ	11
Objets	
THEYERE	
CAFFETIERE	
SOLITAIRE	11
TABATIERE	
TASSE	

Détail du dépouillement dan le texte

13 onze paniers a fruit et cinq porte saucier fayance [...] 17 onze solitaires fayance [...] 21 neuf tasses à caffè fayance blanche six soucoupes et deux sucriers fayance [...] 23 deux saucier en fayance [...] 26 [...] un moulin à caffè [...] 50 une ecuelle porcelaine peinte avec assiete [...] 51 un saladier fayance au gloire et sept assiettes fayance [...] 66 deux bouquetiers en fayance

5S 33 BARDY

Objet en rapport avec	

CRÈME	
SUCRE	
CAFÉ	14
TABAC	
THÉ	
Objets	
THEYERE	
CAFFETIERE	10
SOLITAIRE	
TABATIERE	
TASSE	2

31 quatre caffetiere fer blanc [...] six cafetieres [...] le tout en terre [...] trois pots fayance et deux tasses a caffè et leurs soucoupes [...] deux cuillieres a faire le caffè

AMT 5S 34 François de Fontanges

n°137 une panière contenant quarante pièce fayance 9£

AMT 5S 34 Prêtre Joannin

n°23 [...] quatre petits vases en fayance avec chacuns leurs bouquets en fleurs artificielles

n°39 Deux soupieres avec chacunes leurs couverts fayance blanche commune, un saladier, une assiette, un sucrier sans couvert et un moutardier aussi fayance blanche, et quatre petits plats de différentes formes, une assiete et un pot à bouillon sans dessus, le tout fayance grose estimé 10£

AMT 5S 33 Guibert

Objet en rapport avec		
CRÈME	12	
SUCRE	10	
CAFÉ	34	53,00%
TABAC	6	
THÉ	2	3,10%
Total	64	
Objets		
THEYERE	2	
CAFFETIERE	22	
SOLITAIRE	11	

TABATIERE	3	
TASSE	30	

Détail du dépouillement dans le texte :

n°13 [...] trois caffetieres cuivre blanche

n°24 [...] une caffetiere en fer blanc

n°164 [...] peau de mouton rouge, unt table toilette garnie d'une toile rouge recouverte une toilette en toile garnie en mousseline, six petits coffres en bonets peints en rouge avec des figures chinoises dorées, un mioir toilette même peinture, estimé 25 francs

n°275 [...] deux tabatieres en ivoire

n°298 une tabatière en fer blanc soublé en plonb, trois caffetiere en fer blanc, une en cuivre blanchi

n°299 autres petits pots a sucre cafetieres en terre deux autres caffetiers fayance

n°359 une suite en fer blanc renfermant du tabac d'Espagne

n°488 quatre saladiers, trois compotiers, quatre douzaines assiettes, deux sucriers trois caffetieres, [...] tasses a caffè avec leurs soucoupes, un sucrier le tout fayance blanche de Limoges estimé 60 francs y compris douze pots a creme même fayance

n°489 trente une assiette, un sucrier et sa jatte et un biberon le tout fayance de Montauban, peinte en fleur rouge estimé 25 francs

n°490 trois soupieres vingt plats ronds, six carrés onze ovalle, cinq douzaine de demi assiettes, un sucrier, un mouton d'or, une caffetiere, vingt pots grands ou petits et une petite caffetiere le tout fayance blanche commune estimé 50 francs

n°491 un (illisible) fayance blanche [...] onze solitaires fayance blanche [...] deux assiettes fayance peintes en bleu

n°492 un cabaret en bois peint à la Chine, une theyere, un sucrier une caffetiere, dix tasses a caffè dont une sans ances et douze soucoupes dont une cassé le tout porcelaine peinte en figure chinoise estime 40 franc

n°493 autre cabaret en fer blanc peint avec six tasses a caffè avec leur soucoupe dont une cassé, une theyre et un sucrier le tout porcelaine blanche avec fleurs dorées estimé 25 francs

n°494 une panier de rozau renfermant six tasses a caffè avec leur soucoupe et un sucrier estimé 15 francs

n°495 deux tasses a caffè et une soucoupe porcelaine blanche peinte en bleu deux autres soucoupes porcelaine blanche et cinq compotiers aussi porcelaine

n°496 deux grandes bouteilles a tabac

n°498 une caffetiere avec soucoupe en tolle peintre trois autres caffetieres [...] fer blanc batu

n° 499 une caffetiere grande dix pots et deux petits pots le tour en terre estimé 40 sols y compris deux soupières fayance grise

n°500 quatre

ADHG 1L 1034 pièce n°55 Breteuil évêque de Montauban

Détail du dépouillement dans le texte :

Deux perroquets de belle fayance avec leur support en bonze doré [...] Un cocq de belle fayance

avec son support en bronze doré [...] Deux figures chinoises en marbre

ADHG 1L 1034 pièce n°66 Jean Dubarry

Détail du dépouillement dans le texte :

Rubrique sculpture :

- 4 - quatre petites torches en porcelaines*
- 8 - un petit médaillon en porcelaine d'un jeu d'enfant*
- 9 – deux urnes en porcelaine craquelée*
- 12 – deux petites jates en porcelaine avec pied en bronze doré*
- 13 – deux petites cages chinoises en bois garnis de bronze doré*
- 14 – un petit chinois idem*
- 16 – deux petites pagodes en porcelaine bleu*
- 17 – un petit animal idem*
- 18 – lotaune en email de la manufacture ancienne de Limoges*
- 19 – deux grands chinois en bois et peints avec leurs habits*
- 22 – une cassolette en porcelaine*
- 24 – deux chinois en porcelaine bleu*
- 28 – deux petits chinois portant des (Indescriptible)*
- 29 – deux petits chinois en porcelaine tenant de salières*
- 32 – deux figures en porcelaine bleu*
- 33 – une plus petite figure idem*
- 34 – confucius en porcelaine*
- 37 – trois vases de porcelaine de Sèvres, coupés*

ADHG 1034 pièce n°71 Guibert

Détail du dépouillement dans le texte :

44 – deux chandeliers en porcelaine avec leur pied de marbre et bronze doré

ADHG 3E 11906 Jean Gabriel Durègne

Objet en rapport avec	
CRÈME	7
SUCRE	3
CAFÉ	37
TABAC	0
THÉ	7
Objets	

THEYERE	1
CAFFETIERE	5
SOLITAIRE	10
TABATIERE	0
TASSE	49

Détail du dépouillement dans le texte :

deux caffetieres de terre une autre en fer blanc [...] une grande caffetire de terre [...] une chocolatiere [...] sept dousaines assiettes fayance de differentes couleurs dix sept plats de même de differentes grandeurs douze autres plats fayance anglaise grands ou petis, deux soupiere avec leur couvert fayance blanche commune et quatre dousaines même fayance anglaise le tout en bon état. [...] un petit moulin à caffè [...] un petit pot de fayance blanche commune pour tenir un bouillon [...] deux ecuelle de fayance blanche commune avec leur couvert [...] onse tasses a caffè avec leurs soucoupes d'une ancienne porcelaine fort fine et toutes inégalles. Plus six grandes tasses avec leurs soucoupes a bord doré et a fleurs d'une belle porcelaine fine, un sucrié, une theyere et un pot au laut de même le tout assorti. Plus huit autres tasses a caffè avec leurs soucoupes beaucoup plus petites aussi a bord doré et même porcelaine fine. Plus six petits pots a creme de fayance fine a fleurs le tout sans couvert et lautre cassé. [...] six pots fayance blanche commune de differentes grandeurs servant a metre des confitures [...] plus six tasses a caffè avec leurs soucoupes en terre de pipe [...] plus deux sucriers avec leur couvert de fayance blanche très fine. [...] plus vingt une assiette de porcelaine fine a fleur [...] dix solitaires de fayance blanche commune et un grande caffetire de douse tasses fayance anglaise [...] un cabaret de tole vernissé vieux [...] six tasses a caffè avec leurs soucoupes de fayance blanche [...] une teinture de tapisserie en sept (indes) de differentes grandeurs d'une étoffe d'un satin blanc des indes peint a personnage à la chinoise vieille [...]

ADHG 3E acte notarié et inventaire après décès de 3e 11871 à 3e 11966

ADHG 3E 11935 Aubignie Coutelliers

Détail du dépouillement dans le texte :

une petite salière de fayance et une assiette aussi de fayance blanche et commune

ADHG 3E 11935 pièce n°75 Etat des meubles dependant de la succession de feu. Marcassus trouvés en nature à la manufacture Royale d'Auterive

ADHG 3E 11935 pièce n°78 Etat des meubles dependant de la succession de feu. Marcassus trouvés en nature à la manufacture Royale de la Terrasse.

ADHG 3E 11935 pièce n°74 Inventaire du mobilier du chateau de Larjo dependant de la succession de M Marcassus.

Objet en rapport avec	
CRÈME	0
SUCRE	5
CAFÉ	53
TABAC	0
THÉ	21
Objets	
THEYERE	3
CAFFETIERE	20
SOLITAIRE	0
TABATIERE	0
TASSE	50

Détail du dépouillement dans le texte :

1 cafetière de terre [...] 5 cafétieres de fer blanc [...] 1 cafetire de cuivre [...] caisse a egouter la fayance [...] bouloir a caffè [...] 4 terrine de fayance grise [...] 6 terrines de fayance jaune [...] 6 terrines de fayance anglais [...] 2 terrinnes de fayance anglais [...] 5 cafetires grandes ou petites [...] 2 theyre de porcelaine [...] 1 theyre ditte anglaise [...] 4 grandes ecuelles de porcelaines avec leur soucoupes [...] 1 acffetire a bouillon [...] 2 moutarider de fayance anglaise [...] 1 moutardier dit de fayance de commune [...] 8 tasses a caffè de porcelaine blanche avec leur sucrier [...] 6 tasses a caffè de porcelaine a dessein de la fabrique de Sèvre [...] 1 cafetière de la même fabrique [...] 18 tasses de porcelaine anglaise blanche avec le sucrier et sucoupes [...] 18 tasses a caffè de fayance jaune avec leur sucrier et soucoupes [...] 10 soucoupe et 3 tasses de fayance de commune [...] 23 tasses de porcelaines et 28 soucoupes grandes ou petites et 2 sucriers [...] 6 cafetires de fayance jaune [...] 12 assiettes pour dessert brodées en vert de fayance anglaise [...] 7 dousaine assiette a soupe de fayance anglaise [...] 29 dousaine assiette de fayance anglaise [...] 17 plats ronds grands ou petits de fayance anglaise [...] 5 plats ovale de fayance anglaise [...] 3 dousaine assiete de fayance ordinaire [...] 10 plats ronds grands ou petit de fayance ordinaire [...] 5 plats ovale grands ou petits de fayance ordinaire [...] 4 douzaine assiete de fayance ordinaire [...] 2 souzaine de vieille assites de fayance ordinaire [...] 3 saladier de fayance ordinaire [...] 4 ecuelle de fayance

Table des matières

Sommaire	P 1
Sources manuscrites.....	P 2
Archives Canal du Midi.....	P 4
Archives Départementales de Haute-Garonne.....	P 5
Archives Compagnie des Indes du port de Lorient.....	P 8
Archives Municipale de Toulouse.....	P 9
Sources imprimées	P 10
Bibliographie	P 13
Bibliographie.....	P 13
Catalogues d'expositions et actes de colloques.....	P 19
Articles en ligne.....	P 21
Webographie.....	P 23
Filmographie.....	P 24
Bibliographie complémentaire.....	P 24
Index des illustrations	P 26
Table des tableaux	P 29
Corpus	P 40
"Château de Saint-Géry, un décor chinois"	P 42
"Le château de Merville et son salon chinois".....	P 45
"Château de Tournefeuille, un décor chinois de papier peint".....	P 48
"Une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Chine".....	P 51
"Carreaux de faïence de Montpellier, exemple d'un motif chinois".....	P 53
"De la porcelaine de Chine de Commande".....	P 54
"Un exemple de Chine de Commande française".....	P 56
"Une assiette au motif de Saule".....	P 58
"De la faïence toulousaine au chinois".....	P 60
Illustrations	P 62
Détail du dépouillement	P 62
Table des matières	P 84

